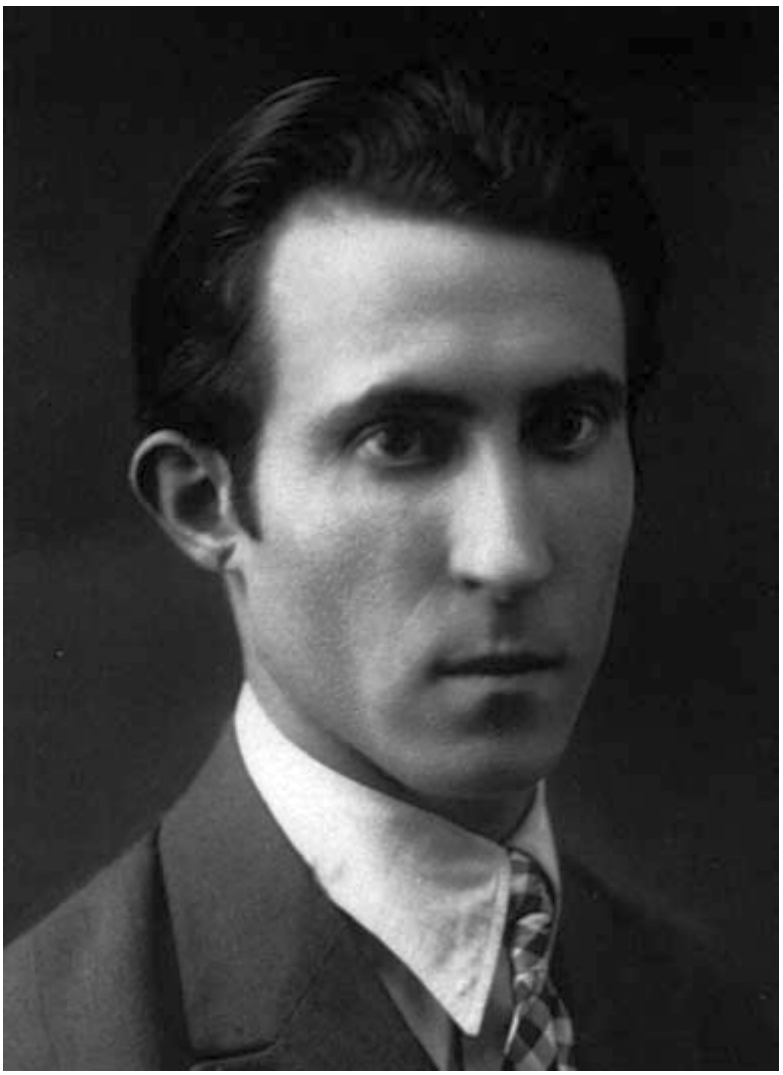
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Véry

L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL

(1934)

Table des matières

L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL 3
I LE MARQUIS DE SANTA CLAUS 3
II LE BRAS D'OR 23
III L'HOMME À LA HOUPPELANDE 50
IV LA NUIT DE CENDRILLON 60
V L'ALLEMAND 84
VI BLÜCHER ET GROUCHY 123
VII LA RÉPONSE DE L'ÉTOILE 154
CINÉMA, CYANURE ET COMPAGNIE 180
LA DAME DES MUSÉES 198
LE RUBAN ET LA CENDRE 213
LA POLICE DE DIEU 223
LE DIEU DANS LE PLACARD 234
LE SECRET DE PIERRE II 243
À propos de cette édition électronique 264

L'ASSASSINAT DU PÈRE NOËL

I

LE MARQUIS DE SANTA CLAUS

L'abbé Jérôme Fuchs, curé de Mortefont, grosse bourgade du département de Meurthe-et-Moselle, posa avec un soupir de soulagement la châsse de saint Nicolas sur le grand meuble de la sacristie.

Le froid avait fait partir les dernières cigognes. Des bandes de corneilles amaigries criaient autour de la flèche de l'église. Sur la placette grouillait un peuple de gens réjouis et de gamins rougeauds. Des fillettes pleines de santé avaient noué une ronde et chantaient :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs…
S'en vont un soir chez un boucher…

— Tiens ! fit un gosse. Le monstre qu'enlève sa peau !

La procession costumée était terminée.

Au milieu des rires, « M. Saint-Nicolas » déliait une espèce d'ours jaunâtre qu'il avait traîné autour de la localité pendant près d'une heure, et le monstre – ou, plus exacte-

ment, le boulanger Poudriollet qui en avait joué le rôle – rejetait sa fourrure en grognant :

— Sacré bougre ! On a beau être au 6 décembre, j'ai pris une suée !

Saint Nicolas, patron de la Lorraine, retirait sa tunique chamarrée, sa mitre, sa moustache et sa barbe. Une paire de lunettes qu'il assujettissait sur son nez lui restituait sa véritable personnalité de sacristain et son nom de Blaise Kappel.

Les fillettes désignaient du doigt un immense gaillard qui portait à la ceinture, sur un tablier blanc, un arsenal de scies, de hachoirs et de coutelas, et continuaient de chanter à tue-tête :

Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux…

L'homme au coutelas riait. Il s'appelait Mathias Hagen. Chaque année, à la procession, il représentait le boucher de la légende, assassin de trois enfants que saint Nicolas ressuscite sept années plus tard. Pour jouer son rôle, il n'avait pas besoin de se déguiser : il exerçait la profession de boucher, rue des Boucs.

— Hé ! la boulange ! cria-t-il, on va au Grand-Saint-Nicolas ? On n'aura pas volé une chope ! Tu viens, photographe ?

Blaise Kappel pénétra dans l'église. Ses lunettes ne l'empêchèrent pas de se heurter à une chaise, tant il était myope.

Les fidèles s'égaillaient. Des vieux, assis devant leurs seuils sur des sièges bas, achevaient avec gourmandise de griller quatre brins de tabac dans de longues pipes. Il était cinq heures. Le soir tombait. Des voix jeunes se mêlaient.

— Suzel, si tu n'arrives pas, on s'en va !

— Je m'en moque !

— Venez boire une liqueur avec nous, mademoiselle Cendrillon !

— Je n'ai pas le temps ! Que diraient mes oiseaux ?

Un homme distingué, au nez en bec d'aigle, à mine morose, s'éloignait, solitaire.

Les fillettes chantaient toujours :

Saint Nicolas au bout d' sept ans
Vint à passer devant les champs,
Il s'en alla chez le boucher…
Il n'était pas sitôt entré
Qu'il a demandé à souper.

Dans la sacristie, l'abbé Jérôme Fuchs, un homme de taille moyenne, avec une épaisse barbe brune et un air doux, venait d'enfermer dans un coffre-fort le reliquaire de saint Nicolas, quand il tressaillit. Un craquement venait de partir d'un placard renfermant les ornements sacerdotaux. Le prêtre porta une main à son cœur, qui, déjà, battait la cha-

made. Il était cardiaque. Il en fallait peu pour l'émouvoir. Puis il sourit : « Ce doit être le chat de la Mère Michel ! »

Une minute plus tard, lorsque le sacristain, après une génuflexion devant le maître-autel, entra dans la sacristie, il fut saisi d'une stupeur qui lui fit ouvrir les bras et laisser tomber à terre la tunique, la mitre et les postiches dont il était chargé.

L'abbé Fuchs était étendu sur le carrelage, face au plafond, bras en croix. Blaise Kappel s'accroupit auprès de l'ecclésiastique.

Le curé n'avait pas perdu connaissance. Il montra d'un doigt tremblant le placard ouvert, puis l'entrée d'un étroit escalier qui prenait naissance dans la pièce, du côté opposé à la porte.

Il balbutia :

— Un individu masqué… Il se tenait caché dans le placard… Il a fui par l'escalier…

En dépit de sa nature chétive, Blaise Kappel était brave. Il s'empara d'une paire de pincettes qui traînait et se rua dans les marches.

— Ne montez pas, Kappel ! dit le prêtre. Courez plutôt chercher du renfort !

Mais, déjà, le sacristain avait disparu. L'abbé Fuchs l'entendit crier :

— Il n'a pas sauté par la fenêtre !

Le prêtre s'était redressé et retrouvait lentement son souffle.

— Tenez-vous sur vos gardes, Kappel ! lança-t-il.

Il perçut un martèlement de pas rapides, puis le bruit caractéristique de placards ouverts violemment, et, enfin, des bribes de phrases :

— Personne ! Ça !… Ça !… alors… Par où diable…

Intrigué, l'ecclésiastique se décida à monter à son tour.

Au-dessus de la sacristie, il existait une vaste salle sans autre issue que l'escalier et une fenêtre surplombant, à trois mètres de hauteur environ, le jardin du presbytère. La pièce était garnie de bancs, d'une estrade, d'un harmonium. Le curé, de loin en loin, y donnait des conférences aux jeunes gens. Une pieuse femme à mine pointue y apprenait le chant grégorien à des jeunes filles et y organisait des séances enfantines. Elle se nommait Sophie Turner et était la sœur du bijoutier Max Turner, mais les gamins l'appelaient la Mère Michel à cause de son chat, un matou vagabond qui désertait chaque semaine sa maison et qu'elle réclamait à tous échos.

La pièce comportait trois placards profonds. Blaise Kappel les avait ouverts, et vidés de leur contenu. Sur le parquet s'amoncelaient pêle-mêle les défroques que l'on utilisait à l'occasion des séances. Un costume de Père Noël, houppelande et bonnet rouge à parements blancs, et un costume de Père Fouettard, verdâtre, se détachaient sur l'amas bariolé. Les placards étaient vides. Personne sous les bancs. Personne derrière l'harmonium.

Le prêtre et le sacristain se penchèrent à la fenêtre. Sur le sol boueux du jardin, dans les allées ni sur les plates-

bandes, nues à cette saison, jusqu'au petit mur hérissé de tessons qui se dressait à une dizaine de mètres, aucune empreinte de pas.

L'homme n'avait pas sauté par la fenêtre. Avait-il fui par le toit de l'église en grimpant le long de la muraille ? Impossible : nulle aspérité où s'accrocher, nulle fenêtre d'où une corde aurait pu pendre.

Médusés, l'abbé Fuchs et Blaise Kappel se considéraient. On entendait encore, faibles dans l'éloignement, les voix des fillettes qui ne se lassaient pas, sur la place, de chanter la complainte de saint Nicolas :

Du p'tit salé je veux avoir
Qu'y a sept ans qu'est dans l' saloir !
Dès que l' boucher entendit ça,
Hors de sa porte il s'enfuya…

. . . . . .

L'abbé Fuchs revint à la sacristie et ouvrit le coffre-fort. La châsse, en argent gravé, était de forme rectangulaire, haute de vingt centimètres, large de quinze, profonde de dix. Sa valeur considérable venait de deux diamants magnifiques, pesant chacun près de quinze grammes, qui y étaient fixés, de côté et d'autre, par des griffes d'or.

On exposait le reliquaire trois fois l'an : le lundi de la Pentecôte, le 6 décembre, fête de saint Nicolas, et durant la nuit de Noël. Aux approches de ces dates, le curé, hanté de la crainte d'un vol possible, passait des nuits blanches.

— Vous voyez bien, monsieur le curé ! Les diamants sont toujours à leur place ! Vous mettre dans des états pareils ! Ce n'est pas raisonnable !

Depuis dix ans que Kappel remplissait à Mortefont les fonctions de sonneur, bedeau et chantre, et, en outre, faisait la cuisine et le ménage du prêtre, il avait pris le ton familier des vieux serviteurs.

— Je vais vous préparer une bonne infusion, avec quelques gouttes de spartéine.

— Oui, Kappel.

— Ensuite, vous vous coucherez. Je vous servirai un œuf à la coque.

— Oui, mon bon Kappel. Mais…

— Il n'y a pas de mais, monsieur le curé ! Vous m'obéirez, ou je vais chercher le docteur Ricomet !

Au presbytère, tandis que Kappel préparait l'infusion, l'abbé Fuchs alla fouiller dans un secrétaire et ramena un feuillet.

— Je veux vous faire une confidence, Kappel. Jusqu'ici, j'avais préféré garder la chose secrète, parce qu'il est contraire à mon ministère de jeter l'inquiétude dans les esprits. Mais, le mois dernier, j'ai reçu une lettre anonyme qui m'a beaucoup tourmenté.

Kappel coinça entre ses cuisses de coq le soufflet asthmatique qu'il manœuvrait depuis quelques minutes, ôta ses lunettes, en essuya soigneusement les verres et lut :

Monsieur le Curé,

Vous n'ignorez pas que le trésor de l'église de Saint-Nicolas-du-Port, à quarante kilomètres de votre paroisse, a été dérobé il y a quelques années. Bien que je ne puisse livrer la source de mes informations, je suis en mesure de vous avertir qu'une bande de cambrioleurs se prépare à piller les églises de notre région. Je ne puis révéler mon identité : ma vie serait en danger.

— Je ne connais pas cette écriture, observa le sacristain, mais elle est de la main d'un homme.

L'enveloppe portait le cachet de la poste de Nancy.

— J'ai cru d'abord à l'œuvre d'un mauvais plaisant, dit le curé, plus calme. Mais cette agression prouve que le danger est réel. Ce qui me trouble le plus, c'est la façon diabolique dont l'individu masqué a pu s'enfuir.

— Le mieux serait peut-être d'informer le maire ?

— Pour qu'il avise le Conseil municipal ? Et même, s'il n'en parle pas au conseil, il le dira à sa femme, et, après, le pays sera en révolution ! Non, Kappel. Pas de scandale…

— Bon, dit Kappel. Dans ces conditions, je veillerai.

— Vous êtes un brave homme, Kappel, mais nous ne sommes ni l'un ni l'autre capables d'exercer une surveillance !

L'infusion était prête.

— Buvez cela chaud, monsieur le curé, pendant que je promène le « moine » dans votre lit.

Le curé se coucha.

— Le voleur a manqué son coup. Je ne crois pas qu'il se hasarde à revenir ! dit Kappel.

Il sortit et s'en fut à la sacristie. Il alluma un rat-de-cave, s'arma d'un gourdin et monta l'escalier menant à la salle de patronage. La vaste pièce était vide. Les placards béaient, des défroques étaient répandues sur le parquet. La lueur fumeuse du lumignon arracha un éclat rouge à la houppelande du Père Fouettard. Le sacristain se pencha à la fenêtre, son regard s'efforçait de fouiller les ombres emplissant le jardin, où, parfois, une branche morte craquait. Puis il releva le front, contempla, assez loin, une ligne moirée : la Vezouse qui coulait, lente, vers Cirey. Là-bas, c'étaient les Vosges, et, plus loin, Molsheim, Rosheim, Obernai : l'Alsace, le pays natal de Kappel…

Un puissant coup de cymbales sonna dans le silence. Aussitôt, une étonnante musique éclata au cœur de la ville. On distinguait, répercutés par les murailles des rues étroites, le roulement lent et lugubre de la grosse caisse, les beuglements du trombone, les cris de la trompette, les appels du cornet à piston, et l'aigre et lancinant accompagnement du fifre.

— Ça m'aurait étonné qu'il rate l'occasion ! marmonna Kappel.

« Il », c'était l'instituteur, M. Villard, un long corps avec un visage osseux, des cheveux en brosse, un menton en galoche, un air furibond qui lui venait de ses yeux perpétuellement injectés de sang.

À travers la bourgade, la fanfare mortefontienne s'avançait, M. Villard en tête, flanqué d'un gamin portant un

fanion. La fanfare se composait de six musiciens sur les talons desquels marchaient autant de garçons qui formaient l'orphéon mortefontien. L'allure était martiale. La fanfare jouait le *Chant du Départ*

La Républi-que nous appel-le,
Sachons vain-cre ou sachons mourir…

À Mortefont, chacun connaissait les opinions de l'instituteur, républicain à tous crins et libre penseur. Le *Chant du Départ* était sa réplique à la procession de saint Nicolas, la réplique de la laïcité à l'Église. M. Villard était originaire de Givet, ville natale du compositeur Méhul. C'est pourquoi il avait choisi, pour ses manifestations, ce chant qui offrait le double avantage d'avoir pour auteur un de ses compatriotes et d'exprimer ses sentiments profonds. À chaque fête religieuse, M. Villard faisait donner la fanfare : les échos de Mortefont retentissaient du *Chant du Départ.*

Les cuivres se turent. L'orphéon entra en action avec vigueur. Devant l'église, sur la place où, quelques heures plus tôt, des fillettes chantaient, les six orphéonistes entonnèrent à pleine gorge :

Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance :
Tyrans, descendez au cercueil !

Puis, sur un énergique coup de cymbales, la fanfare reprit, au refrain :

La Républi-que nous appel-le,
Sachons vaincre…

Peu à peu, le bruit des flonflons décrût dans l'éloignement et s'éteignit.

Le sacristain soupira, souffla son lumignon et, à pas de loup, passa dans l'église, où la lampe du sanctuaire luisait faiblement. Dans leurs niches, les statues des saints faisaient songer à des êtres vivants figés dans une immobilité sournoise et inquiétante, prêts à bondir. Le bruit de son pas, trop net dans le silence, impressionna Kappel ; il sortit avec tant de hâte qu'en passant devant l'autel il en oublia la génuflexion.

Peu après, de retour au presbytère, il servait à manger à l'abbé Fuchs.

— Kappel, j'ai réfléchi. Je ne puis continuer à me taire, après ce qui vient de se passer. La responsabilité est trop lourde. Et songez que Noël approche… Demain matin, après la messe, je me rendrai à Nancy. J'ai décidé d'en référer à Monseigneur.

— Tiens ! dit familièrement Kappel, ça n'est pas si bête ! Ça ne peut pas faire de mal, de toute façon !

. . . . . .

La ville était à présent silencieuse. Seuls, de temps à autre, des éclats de rire, des bruits de conversations joyeuses retentissaient dans le Café Au Grand-Saint-Nicolas. Partout on avait fini de dîner. Derrière les persiennes rayées de fines

lignes de feu, des lampes brûlaient sur les tables. De loin en loin, l'une s'éteignait, puis une autre. Sur le pas des portes, ou dans les longs couloirs communiquant avec la rue, des groupes de fantômes chuchoteurs bougeaient : c'étaient des gamins. Il y en avait un qui confiait à un autre :

— L'année prochaine, mon vieux, à la procession, je ne serai plus des « trois enfants de saint Nicolas ».

— Ah ? À cause ?

— Hagen ne veut plus ! Je suis trop grand, maintenant, qu'il dit. Je tiens trop de place dans le saloir. Moi, tu parles, si je m'en fiche ! As-tu réussi à avoir des cigarettes ?

— J'en ai qu'une ! On va la casser…

Le sacristain sortit de chez lui, par une porte de derrière donnant sur un jardinet. Le temps tournait de plus en plus décidément au froid ; il soufflait un vent aigre, la terre durcissait. Furtivement d'abord, puis à enjambées rapides, Kappel s'enfonça à travers champs. Il portait une lanterne et une pioche à manche court. Une marche d'environ un kilomètre l'amena au pied d'une abbaye en ruine. Par un escalier de pierre aux degrés moussus et usés, il parvint dans une cave humide. Il alluma sa lanterne et se mit en devoir d'examiner attentivement les murailles. Il promenait ses doigts sur les moellons recouverts de salpêtre ; de place en place, il donnait du bec de sa pioche un petit coup. Il respirait fort, ses prunelles flambaient derrière ses lunettes. Avec son haut faux col blanc, son comique chapeau rond rejeté en arrière, l'expression à la fois benoîte et maligne de sa face mince, le petit homme, à une telle heure et en un tel lieu, offrait un spectacle vraiment extraordinaire. Tout en furetant, il mâchonnait des paroles confuses.

Brusquement, il lâcha sa pioche et trépigna. Puis il posa sa lanterne sur le sol, se laissa tomber sur une grosse pierre et gémit. Un découragement subit avait succédé à son exaltation. Il balançait la tête de gauche à droite et de droite à gauche.

Mais cette prostration dura peu. Kappel se remit debout, sortit de sa poche de veston une baguette fourchue qu'il prit à deux mains à la manière des sourciers. Et, face à la muraille, sa baguette effleurant presque les moellons, il commença, très lentement, à faire le tour de la salle.

Huit jours plus tard, on frappait à la porte d'un modeste appartement sur cour, au rez-de-chaussée d'un immeuble de la rue de Valois, à Paris. Une plaque de cuivre portait ce nom et ce titre :

PROSPER LEPICQ
Avocat à la Cour de Paris

Un jeune homme vint ouvrir, fit traverser à son visiteur un vestibule sombre et l'introduisit dans une pièce meublée de trois fauteuils et d'une large table où s'empilaient des dossiers débordant de feuillets. Des classeurs impressionnants, numérotés de A à Z, grimpaient le long de la muraille. Dans une bibliothèque, d'épais volumes reliés s'alignaient : recueils Sirey, recueils Dalloz, collections des Causes célèbres, Anthologies des Grandes Plaidoiries, et quantités d'ouvrages de criminalistique.

— Une seconde, je vous prie, dit le jeune homme en désignant un siège au visiteur. Je suis le secrétaire de Me Lepicq. Je vais l'informer de votre arrivée.

Il toqua discrètement à une porte où était fixée une plaque émaillée portant ce mot assez inattendu : *Private*.

La pièce où il pénétra ne ressemblait en rien à la première.

Elle était garnie de deux lits-cages défaits. Point de meubles. Simplement, deux escabeaux chargés de vêtements, une malle qui faisait office de penderie, et, en guise de table de nuit, deux caissettes surmontées d'objets hétéroclites : cigarettes, pots de colle, un réveille-matin, un sandow, un verre vide, une boîte de cigares, une toque d'avocat, un éventail en papier, un kodak. Le papier mural, décollé par l'humidité, s'en allait par lambeaux. Des chaussures, des pantoufles traînaient à côté d'un phono démantibulé. Dans un coin, sur une tablette, un réchaud à gaz loué par la compagnie. Un brûleur était allumé. De l'eau chantait dans une casserole. Sous la tablette, de la vaisselle sale.

Me Prosper Lepicq, avocat à la Cour de Paris, était allongé sur le dos dans son lit.

— C'est le prêtre, souffla le secrétaire.

— Ah ! bigre ! Déjà ?

Lepicq fit un saut de carpe, jeta un coup d'œil au réveille-matin, puis le porta à son oreille.

— Évidemment, il est arrêté… Faites patienter, mon petit Jugonde. Je… Je suis en conférence avec deux confrères !

Jugonde rentra dans la première pièce.

— Me Lepicq me prie de l'excuser auprès de vous, monsieur l'abbé. Il achève en ce moment dans son cabinet, en compagnie de deux confrères venus lui demander conseil, l'étude d'un dossier pour une affaire particulièrement délicate qui doit se plaider incessamment. D'ici un quart d'heure, il pourra vous recevoir. Me Lepicq est désolé… Il s'est trouvé sollicité à l'improviste…

— Qu'à cela ne tienne, dit aimablement l'ecclésiastique. J'attendrai.

Il sortit de sa poche un bréviaire. Jugonde s'assit au bureau, attira à lui une chemise. Ce dossier, ainsi d'ailleurs que tous les autres, était gonflé de feuilles blanches.

Le jeune homme alla à la bibliothèque, y prit un fort ouvrage sur les successions, feignit de le potasser, sembla ensuite se recueillir, et enfin, avançant la lèvre inférieure et hochant la tête, de l'air subtil d'un monsieur qui vient de trouver la riposte à une argumentation spécieuse, il plongea sa plume dans l'encre et se mit à écrire fébrilement : *Quand j'étais petit, je n'étais pas grand. Mardi. Mercredi. Jeudi. Vendredi. Tel père, tel fils. La France s'appelait jadis la Gaule. Nos ancêtres, les Gaulois*… Il écrivait ce qui lui passait par la cervelle, son unique but étant de donner l'impression qu'il était le secrétaire d'un avocat écrasé d'affaires.

Autour de lui, tout était destiné à faire illusion. De même que les dossiers étaient bourrés de papier blanc, les classeurs étaient remplis de vieux journaux. Le bureau et les sièges avaient été prêtés à Lepicq par un marchand de meubles à qui il avait fait gagner un vague procès, et l'avocat devait à son propriétaire deux termes de loyer dont il ne savait comment s'acquitter.

Derrière l'huis portant l'inscription *Private*, l'avocat, au-dessus d'une cuvette ébréchée, approchait aussi près que possible d'une glace écaillée sa face de hibou et se rasait à toute allure. Ses prunelles jaunes suivaient attentivement la course du rasoir sur son épiderme, cependant qu'il songeait : « Que me veut-il, ce brave prêtre ? Quelle affaire a-t-il l'intention de me confier ? »

La veille, Prosper Lepicq avait reçu un coup de téléphone de l'archevêché. On lui demandait un rendez-vous pour un certain abbé Géraud.

« Bah ! Quelle que soit l'affaire, je crains qu'il ne me faille l'accepter, malgré que j'aime à choisir… Me voici au bout du rouleau. Mon propriétaire a fait hier une allusion directe aux deux termes de loyer que je lui dois… Bon ! Je me suis coupé ! »

Dans la pièce voisine, le prêtre lisait, en remuant les lèvres. Jugonde écrivait, la bouche en cul de poule. On entendit s'élever la voix métallique de l'avocat.

— Eh bien ! mon cher Delafraie, voilà, je crois, votre petit problème éclairci. Comment dites-vous ?… Mais, mon cher confrère, vous plaisantez, c'est la moindre des choses ! Trop heureux d'avoir pu vous obliger. Entendu, mon cher, entendu… S'il vous plaît, maître Delorme ? Mais bien certainement ! Je vous abandonne mon bureau tout le temps qu'il vous sera nécessaire pour mettre en ordre vos notes, il va sans dire ! Allons, au revoir, Delafraie, et toujours à votre disposition.

On perçut un claquement. Lepicq venait de fermer vigoureusement une fenêtre pour faire croire qu'il s'agissait

d'une porte. En même temps, songeant toujours à la mission que l'on venait lui proposer de la part de l'évêché :

« Primo, se disait-il, je vais poser la question de la provision. »

Dans la première pièce, le prêtre se leva.

Grand, svelte, impeccablement rasé, ses cheveux noirs tirés en arrière et lustrés, la tête un peu inclinée de côté, Lepicq se tenait devant lui et le fixait de ses yeux jaunes.

— Mille excuses, monsieur l'abbé… J'ai mis, bien malgré moi, votre patience à rude épreuve.

— Ce n'est rien… Moins que rien, maître.

— Trop aimable.

Lepicq fit deux ou trois pas, se frotta les mains.

« Quelle provision vais-je demander ? » songeait-il.

Il pivota.

— Mon bureau, cher monsieur l'abbé, est occupé en ce moment par un de mes confrères venu me consulter au sujet d'une affaire épineuse. Verriez-vous un inconvénient à ce que je vous entende dans cette pièce ?

— Aucun, maître.

Jugonde s'éclipsa. Lepicq, de nouveau, se frotta les mains.

— Monsieur l'abbé, je vous écoute.

Le surlendemain, Mgr Gibel, évêque de Nancy, tournait entre ses doigts une carte de visite que l'on venait de lui remettre.

Elle portait ce nom : *Marquis de Santa Claus.*

— Marquis de Santa Claus ! C'est un nom de l'ordre de : M. Barbe-Bleue ou M. le Petit Poucet ! Comment est-il fait, ce marquis ?

— Grand et mince, monseigneur – musclé cependant. Brun – je dirais presque olivâtre. Marque de trente à trente-cinq ans. Distingué – encore que le regard ait peut-être quelque chose de trop inquisiteur. Bel homme, dans l'ensemble. Tout à fait l'allure d'un noble portugais. Le marquis parle parfaitement notre langue – toutefois avec un soupçon d'accent. Son vêtement demeure dans une note sobre – avec, néanmoins, un je ne sais quoi d'exotique…

Mgr Gibel sourit.

— Vous avez l'art de nuancer. Tranchons le mot : s'agit-il d'un gentilhomme ou d'un rastaquouère ?

Le secrétaire du prélat possédait la vertu de prudence.

— Je ne doute point, répliqua-t-il politiquement, que Monseigneur ne trouve lui-même la bonne réponse à cette question, s'il accorde l'audience sollicitée…

L'évêque était embarrassé.

— Fâcheux, murmura-t-il, très fâcheux. Je ne vois aucun motif de refuser un entretien à ce noble étranger, mais il se présente au moment même où j'attends quelqu'un… quelqu'un qui tarde…

Après avoir reçu la visite de l'abbé Fuchs et appris la tentative de cambriolage de Mortefont, l'évêque de Nancy avait décidé de faire exercer une surveillance sur la châsse de saint Nicolas. Il avait repoussé l'idée de s'adresser à la police de Nancy, un peu parce qu'il redoutait des bavardages intempestifs : Nancy était trop près de Mortefont ; et, surtout, parce qu'il ne tenait que médiocrement à voir la police mêlée à cette affaire. Il souhaitait moins encore en charger des détectives privés, qu'il méprisait en bloc. Il avait exposé son embarras à Mgr Florent, archevêque de Paris.

Par retour de courrier, une lettre de ce prélat l'avait informé qu'un homme lui était envoyé de Paris : l'avocat Prosper Lepicq. « On dit merveilles de sa perspicacité, de son habileté et de son tact, assurait Mgr Florent. Il est, en outre, homme d'esprit. Que vous dire de plus ? »

Lepicq était arrivé à Nancy dans la matinée et avait promis de se présenter à trois heures à l'évêché. Il était maintenant trois heures dix – et point de Lepicq !

En revanche, ce personnage inattendu, ce noble portugais au nom invraisemblable : le marquis de Santa Claus, demandait à être reçu…

Tant pis ! Lepicq attendrait.

— Veuillez introduire le marquis de Santa Claus.

Le portrait brossé par le secrétaire était juste. Le marquis avait l'œil singulièrement vif.

— Sans doute n'êtes-vous que de passage dans notre bonne ville ?

Le coin de la lèvre du noble portugais et son sourcil se relevèrent imperceptiblement.

— De passage, en effet, monseigneur. Je compte être ce soir à Mortefont.

Le prélat tressaillit.

— Puis-je vous demander ce qui vous attire dans cette bourgade ? Son intérêt touristique est assez mince…

La lèvre du marquis de Santa Claus se releva un peu plus.

— Je porte un grand intérêt à l'église de Mortefont monseigneur. La châsse de saint Nicolas, si j'en crois le guide Joanne, est très riche.

L'évêque scrutait le visage de son visiteur.

— Vos paroles me réjouissent, marquis ! Il est de fait…

Il s'interrompit. L'autre avait sursauté.

— Marquis ?… Que Votre Grandeur me pardonne : j'ai dû me tromper de carte de visite ! Cette distraction est inexcusable !

Il tira son portefeuille, en sortit une carte. Les traits de Mgr Gibel marquèrent un profond étonnement.

— Eh quoi ! Vous seriez…

Le marquis posa vivement un doigt sur ses lèvres, puis :

— Je suis… le marquis de Santa Claus ! dit-il.

II

LE BRAS D'OR

Deux corneilles perchées sur deux mottes se faisaient gravement vis-à-vis. Sept ou huit enfants étaient étendus sur l'herbe, au bord de la Vezouse. On voyait parfois la gueule d'un poisson trouer la surface de l'eau.

— Il pleuvra cette nuit, dit une fillette, le chat de la Mère Michel se passait la patte sur l'oreille, à midi.

— Mais non, répliqua doucement Catherine Arnaud, une jolie jeune fille que les adolescents de Mortefont appelaient Cendrillon et les enfants Cendri. Écoute…

On entendait des craquements. De menues branches se brisaient dans la forêt proche.

— Signe de gel, dit Catherine. Vous n'avez pas froid, au moins ?

Les premières ombres du crépuscule s'allongeaient sur la prairie. L'arche d'un pont se reflétait avec netteté dans l'eau transparente. Au milieu de la rivière, il y avait un îlot de verdure où se dressait un peuplier. Dans cet isolement, l'arbre évoquait un sage qui se tiendrait à l'écart, pour méditer. Un homme s'engagea sur le pont.

— Ho ! Ho ! s'écria-t-il avec un geste amical de la main.

— Ho ! Ho ! répondirent les enfants.

— C'est Blaise Kappel, dit la petite Madeleine Neubach. Je sais où il va !

— Et où ça – toi qui sais toujours tout ? lança un gamin joufflu, le seul garçon de la troupe.

— À l'abbaye de Gondrange !

— Quoi faire ?

— Ah ! voilà… je ne le dirai pas !

— Parce que tu n'en sais rien !

— Si ! Je sais, gros lard !

Le gamin fit une grimace, la petite tira la langue.

— La preuve que je sais, c'est que je vais le dire. Blaise Kappel cherche le Bras d'Or !

— Cendri ! Cendri ! Raconte-nous l'histoire du Bras d'Or…

— Mais vous la connaissez !

— Raconte tout de même, Cendri !

Sur le pont, en direction de Mortefont, on vit filer à faible allure un cycliste que suivait un chien.

— Eh bien ! dit Catherine Arnaud, il y a de cela plus de mille ans…

Les enfants se considérèrent. Mille ans, cela ne disait pas grand-chose à leur imagination. Cela faisait trop d'années.

— C'était au commencement du monde, Cendri ?

— Eh ! non, sotte ! Il y avait longtemps que le monde était monde ! Dans ce temps-là, un sire de Varangéville…

— Oh ! je connais ! s'écria Madeleine Neubach. J'y ai été une fois, à Varangéville, avec maman. C'est à côté de Saint-Nicolas-du-Port, près de Nancy.

— Oui. Mais si tu ne te tais pas, je ne pourrai jamais raconter ! Ce sire de Varangéville rapporta d'Italie une relique de saint Nicolas : un petit bout de doigt. Pour conserver cette relique, le roi René d'Anjou, bien des années après, fit faire un merveilleux reliquaire qui avait la forme d'un bras.

— Il était plus beau que le reliquaire de Mortefont, Cendri ?

— Bien plus beau !

— Combien de fois plus beau ?

— Je ne peux pas dire. C'était un bras en or, avec des perles, des diamants, des pierres précieuses qui brillaient, est-ce que vous comprenez ?

— Des pierres comme on en voit dans la vitrine du bijoutier Turner ?

— Bien plus belles ! Aussi, il venait beaucoup de gens à Saint-Nicolas pour admirer le Bras d'Or. On dit qu'une année, à la Pentecôte, il y avait jusqu'à deux cent mille personnes !

— Deux cent mille ? Comment a-t-on pu les loger et leur donner à manger ?

— Tiens ! dit Catherine, ils avaient apporté du pain et du jambon dans des besaces et ils ont dormi au bord de la Meurthe !

Catherine Arnaud, âgée de vingt ans, en paraissait quinze, tant elle était menue. Dans un visage rieur, ses yeux bleus, très grands, avaient la fraîcheur des yeux des enfants. Elle possédait une extraordinaire chevelure couleur de fumée, d'un gris lumineux. Dans le soleil, ses longs cheveux fins brillaient comme de l'argent lorsque les fillettes jouaient à la peigner – c'est-à-dire la dépeignaient. Dans les prés, au milieu de cette troupe de petits diables, elle semblait une fée environnée d'elfes.

Et tout ce qu'elle disait prenait tour de conte de fées. Le Bras d'Or du roi René ! L'histoire était réelle ; le reliquaire avait existé. Mais combien plus magnifique, plus resplendissant encore était celui que les enfants se représentaient !

— Il était grand comment, le Bras, Cendri ?

— Grand comme le mien, de la main au coude. Malheureusement, il a disparu, il y a cent cinquante ans.

— Disparu, Cendri ?

— On prétend que de mauvaises gens, à une époque que l'on appelle la Révolution, l'ont volé et l'ont fondu pour en faire des pièces d'or. Mais certains racontent que ce n'est pas vrai, et savez-vous ce qu'ils disent ?

Catherine sourit. Elle voyait les enfants resserrer le demi-cercle qu'ils formaient devant elle, se rapprocher en rampant, redresser davantage le front, tandis que leurs yeux s'élargissaient et que leur souffle se faisait court. Tous savaient l'histoire. Ils connaissaient la chose « inouïe » que certains affirmaient ; mais ils adoraient que cette chose inouïe leur fût répétée. Ils ne se lassaient pas de l'entendre. C'était l'instant le plus pathétique du récit de Cendri.

— Certains disent que le Bras d'Or du roi René aurait été sauvé par un sacristain de Saint-Nicolas-du-Port et mis en sûreté d'abord à Avricourt, puis ici même, à Mortefont.

— Blaise Kappel le croit, fit Madeleine Neubach.

— Oui. Il pense que le Bras est caché quelque part dans la vieille abbaye de Gondrange ou dans le château du baron de La Faille, derrière la mairie. Mais d'autres croient qu'il se trompe, que le Bras serait plutôt dans une cave de la rue du Marché, vers la maison du marchand de couleurs.

— C'est à côté de chez moi ! jeta une fillette d'une voix où perçait l'orgueil d'habiter si près de l'endroit où il se pouvait que dormît, depuis cent cinquante années, le reliquaire fabuleux.

— Et il y en a encore d'autres, reprit Catherine, qui disent que ce n'est ni là, ni là. Ils parlent d'une phrase mystérieuse que l'on aurait lue dans un grimoire.

— Je la connais, dit Madeleine Neubach.

Elle récita, très vite :

Interroge l'Étoile du Berger,
Tu trouveras le Bras d'Or caché.

— Toi, Cendri, tu crois qu'il existe toujours, le Bras d'Or ?

— Je ne sais pas, mon chou, dit Catherine.

Elle rêva et ajouta :

— Qui sait ?

Pour les enfants le doute n'était pas permis. Le Bras avait été sauvé, sûrement. Il reposait enfermé dans une caissette de bois ou de fer, dans un creux de mur que l'on avait rebouché. Peut-être à l'abbaye, peut-être au château, peut-être rue du Marché. L'important n'était pas là, mais qu'il existât. Les fillettes en étaient certaines. Elles le voyaient distinctement. Il était en or rouge. Un halo de lumière douce, issue des pierreries, l'enveloppait. Cette somptueuse image d'Épinal contractait leur cœur et les rendait toutes pâles.

— Peut-être qu'on l'a enterré dans le souterrain qui part du château pour aller à l'étang ? suggéra le garçonnet joufflu.

— Peut-être !

— Tu sais, Cendri, mon frère Christophe y a été dans le souterrain, une fois, avec Jules Poudriollet et le neveu au Père Fouettard, le garde champêtre Virecourt, tu sais… C'est tout noir ! Des fois, on sent des gouttes d'eau glacée qui vous tombent sur la tête. Et il y a des bêtes qui partent entre vos pieds, en piaulant. Même qu'il avait rudement peur, mon frère Christophe, et pourtant, lui, tu sais…

Les fillettes rirent.

— Hou ! le capon !

Le petit se leva, furieux.

— Non, mon frère n'est pas capon ! Non, il n'est pas capon ! D'abord, je lui dirai, et vous verrez…

— On verra quoi ?

Le petit bredouilla une phrase indistincte où revint deux fois le mot « tripotée », puis tourna l'échine, ramassa un caillou plat et le lança au ras de la Vezouse dans le dessein de le

faire ricocher, mais il manqua son coup. Lorsqu'il fit volte-face, avec une mine boudeuse, son regard rencontra le regard de Cendri, et sa mauvaise humeur s'évanouit.

L'eau avait pris une teinte sombre. De longues bandes brunes envahissaient le ciel.

— Hop ! fit Catherine. Il est temps de nous sauver, si nous ne voulons pas rencontrer le loup-garou !

Vers la même heure, dans le train de Nancy à Strasbourg, un homme élégant, seul dans un compartiment de seconde classe, fumait nerveusement des cigarettes et, de cinq minutes en cinq minutes, consultait sa montre. Parfois, il accordait un regard distrait à la campagne lorraine. Le train était omnibus ; il s'arrêtait dans chaque gare. Ces stations fréquentes irritaient le voyageur. Pourtant, lorsqu'il entendit, sur un quai, un employé annoncer Varangéville, son visage exprima une soudaine satisfaction. Il baissa la vitre de la portière et considéra avec intérêt l'admirable basilique de Saint-Nicolas-du-Port qui se dressait à un kilomètre, dominant de sa masse la petite ville serrée contre ses flancs.

Le train repartit. Un vent glacé soufflait. Le voyageur remonta la vitre, qui, bientôt, en raison de la chaleur régnant dans le wagon, se couvrit d'une buée. L'homme se mit à promener le bout de son index sur cette buée. Il traçait ainsi des lignes qui formèrent un ensemble, un dessin rudimentaire, presque invisible vu de face, mais très net si on le considérait de biais, et qui figurait un bras dressé. Le voyageur médita quelques minutes, puis effaça son dessin en haussant une épaule. Un moment après, le train stoppait à Cirey. L'homme sauta sur le quai.

Il portait une valise en peau de porc, couverte d'étiquettes de grands hôtels. Il sortit rapidement de la gare et marcha vers deux guimbardes qui stationnaient côte à côte.

— Pouvez-vous me conduire à Mortefont ?

— Moi, non ! fit le chauffeur. Je fais Arracourt et Vic-sur-Seille, si vous connaissez. C'est juste l'opposé. Mais le collègue vous prendra : Mortefont est sur sa tournée.

Le collègue somnolait. Le chauffeur cria :

— Hé ! Marcellin ! Quelqu'un pour Mortefont…

Le voyageur s'installa. La guimbarde s'ébranla dans un grelottement de toute sa carrosserie. Une demi-heure plus tard, avec un gémissement épouvantable des freins, elle stoppait devant l'Hôtel-Restaurant-Brasserie Au Grand-Saint-Nicolas, Maison Kopf.

— La meilleure cuisine de l'endroit, avait confié le conducteur.

L'entrée du voyageur fit sensation. Mortefont ne recevait guère de touristes en été, et, en hiver, pratiquement aucun. Sur le trottoir, une bande de gamins, déjà alertés, se pressaient contre les vitres, cherchant à voir par l'interstice des rideaux.

— Monsieur désire une chambre ?

— La plus confortable. Je compte séjourner ici un mois.

Sur le registre de police que Mme Kopf, impressionnée, lui présenta, il écrivit son nom et le nom de la ville d'où il

venait, puis il suivit la bonne qui portait avec respect la valise en peau de porc aux multiples étiquettes.

Le boucher Hagen, un des plus solides piliers de l'établissement, formula l'interrogation qui était sur toutes les lèvres.

— Qu'est-ce que c'est que cet Ostrogoth ?

— Chut ! Chut ! fit la patronne.

Elle écouta et, assurée que le nouveau pensionnaire ne pouvait l'entendre, elle souleva le registre et lut à voix haute :

— « Marquis de Santa Claus. Venant de Lisbonne. Portugal. »

— Fichtre de bougre ! Un marquis ! s'exclama le boulanger Poudriollet, sidéré.

— Ça te la coupe, gâte-farine ? goguenarda le patron. Un marquis, parfaitement ! Et qui ne vient pas de près ! Lisbonne, si tu connais ta géographie, ça n'est pas la porte à côté !

— Je me demande ce qui peut l'amener dans ce trou !

— Comment ! Mais la question ne se pose pas ! La renommée de la maison Kopf a fait le tour du monde, et le marquis est venu uniquement pour goûter de notre cuisine ! On voit bien que tu n'es pas un gastronome, espèce de croquant ! Allez, la petite mère, vivement mon tablier blanc, ma toque, et que ça saute ! Un marquis ! Un marquis !

— Je t'en foutrai, des marquis ! grommela Mathias Hagen, parmi l'hilarité générale.

— Chut ! Chut ! fit de nouveau la patronne.

Dans l'escalier, on entendait des pas. Infiniment aristocratique dans ses vêtements sombres, le marquis de Santa Claus traversa la salle au milieu d'un silence profond.

— À quelle heure le dîner ?

— À l'heure qui conviendra à Monsieur le marquis.

— Disons sept heures et demie ?

— À sept heures et demie, tout sera prêt, monsieur le marquis. Puis-je demander à Monsieur le marquis si Monsieur le marquis apprécie la cuisine alsacienne ? Nous sommes Alsaciens, ma femme et moi. Ma femme est de Ribeauvillé et moi de Phalsbourg. J'ai travaillé quatre ans à la Maison-Rouge, le grand hôtel de la place Kléber, à Strasbourg. Monsieur le marquis connaît sûrement ?

— Non, dit le marquis. Mais n'importe ! Faites pour le mieux !

— J'espère que Monsieur le marquis sera content…

Kopf, tout miel et tout sucre, exécutait des ronds de jambe, passait sa serviette d'un bras sous l'autre, sa large face rubiconde n'était que sourire.

Le marquis se dirigea vers la porte. Kopf se précipita pour ouvrir.

Puis :

— As-tu vu ça, boucher ? On a du savoir-vivre au Grand-Saint-Nicolas. On sait recevoir son monde.

Hagen ricana.

— Du savoir-vivre ! Ce qu'on peut être obligé d'entendre ! Tu me dégoûtes, tiens ! Donne-moi une autre chope ! Et puis, ce n'est pas le tout ! Qu'est-ce que tu vas lui offrir à dîner, à ton gastronome de marquis ? Veux-tu que je t'apporte une jolie tranche dans le filet ?

Le marquis de Santa Claus se promenait à travers la ville. Dans le dédale des ruelles tortueuses aux pavés inégaux, entre les maisons basses aux murs couverts de crépi, et dont certaines, comme celle du photographe Gaspard Cornusse, s'appuyant sur les bâtisses bordant la chaussée, étaient suspendues au-dessus de la rue et formaient pont, tout lui parut d'un pittoresque charmant.

Les caves, creusées devant chaque porte et fermées par deux panneaux de bois ou de fer ; les longs couloirs partant des seuils, et qui trouaient de part en part les maisons pour laisser deviner, tout au bout, un jardinet ; les persiennes pourvues en leur milieu d'un étroit rectangle de lames mobiles montées sur une tringle, les moindres détails ravissaient le marquis.

Au fond d'un atelier encombré de billes de sapin, un vieillard travaillait à un établi. « Ce doit être un sabotier », se dit le marquis. Il se trompait. L'homme taillait un cheval de bois.

Rue des Boucs, des pièces de viande pendaient derrière une fenêtre : Mathias Hagen, boucher en appartement, officiait là, lorsqu'il n'était pas attablé devant une cruche de bière, chez Kopf.

Le marquis, entre deux quartiers de bœuf, jeta un coup d'œil à l'intérieur de la salle. Il surprit une femme occupée à

brasser dans un baquet plein d'eau des centaines d'yeux bleuâtres. « Pouah ! se dit-il. Curieuse besogne ! À quelle sauce ces gens comptent-ils accommoder ces yeux de veau ? »

Presque aussitôt, il comprit son erreur. La bouchère ne lavait pas des yeux de veau, mais des prunelles en verre qu'elle venait de colorier.

Et ainsi de tout. Cet homme qui, une loupe à l'œil, montait des pièces d'horlogerie, n'était pas un horloger : ressorts et roues dentées étaient destinées à actionner des lapins, des canards, des poupées mécaniques, toutes sortes de petits automates. Cet autre, qui manipulait des pistolets, des carabines, n'était pas l'armurier de la localité : pistolets et carabines étaient construits pour lancer des fléchettes en caoutchouc, des pois ! Cette femme qui brassait de la laine et du crin n'était pas matelassière : sa laine et son crin devaient faire des toisons pour moutons à roulettes. Cette autre, qui enfilait avec le maximum de célérité des perles, des rubis, des topazes, n'était pas bijoutière : les pierres valaient trois francs le kilo et servaient à faire des colliers pour poupées.

Cette autre encore, environnée de bébés roses à qui elle passait des brassières, n'était pas une mère de famille nombreuse : les bébés étaient des poupards en celluloïd. Rue des Trois-Puits, à sa fenêtre, entre deux cages où sautaient des canaris, Catherine Arnaud coupait et cousait, dans des étoffes de teintes violentes, des uniformes pour soldats de bois.

La bourgade entière vivait de l'industrie du jouet. À cinq cents mètres de Mortefont s'élevait la fabrique, propriété de M. Noirgoutte, le maire. Il n'y avait guère, dans cette fabrique, que des bureaux, un atelier de « finissage » et de

montage pour les jouets compliqués et un service d'expéditions. Presque tout le travail se faisait, à l'ancienne mode, « chez soi ». Les gens préféraient cela. Mais, de leur activité, il naissait, surtout à la faveur du crépuscule ou à la lueur des lampes, une telle impression d'irréalité que le marquis de Santa Claus, voyant filer un rat dans un caniveau, puis apercevant au pied de l'église un crapaud qui sautelait, se demanda en souriant si ce crapaud et ce rat étaient des bêtes vivantes ou des jouets mécaniques échappés des doigts d'un artisan !

Devant l'église, pourtant, le noble portugais, comme rappelé à des pensées moins fantaisistes, enveloppa le monument d'un regard différent et se dit, assez trivialement : « Ah ! Ah ! C'est ici que les Athéniens s'atteignirent ! Eh bien ! demain il fera jour ! Allons voir un peu ce que vaut la tambouille de cette vieille baderne de père Kopf ! »

Le dîner fut somptueux : purée de haricots blancs, volaille en cocotte, châteaubriant Mac-Mahon, salade, fruits, le tout arrosé d'un délicat Gentil de Ribeauvillé et d'un Traminer de Amerschwihr très fruité. Ensuite, eau-de-vie de framboise.

Au début du repas, le marquis questionna son hôte sur les coutumes et traditions locales, les légendes et récits du passé. Il fut question du Bras d'Or du roi René, naturellement. Le marquis ne dissimula pas l'intérêt très spécial qu'il portait à ce reliquaire disparu et alla jusqu'à confier à Kopf qu'il comptait se livrer à des recherches au moyen d'un instrument très sensible nommé détecteur. Promené dans les environs immédiats des lieux où de l'or se trouvait enfoui, cet appareil subissait l'attraction du précieux métal et en révélait la présence. Kopf lui indiqua les points de la ville où le

reliquaire, à en croire certaines affirmations, tenaces en dépit des années et des insuccès des chercheurs, pouvait avoir été enfoui : l'abbaye de Gondrange, le château de La Faille et deux ou trois caves de la rue du Marché. Il lui dit, en outre, le distique du grimoire :

Interroge l'Étoile du Berger,
Tu trouveras le Bras d'Or caché.

Sur un calepin, le Portugais nota scrupuleusement la phrase.

Vers le milieu du repas, le marquis devint soudain muet comme carpe. Non qu'il se repentît d'avoir trop parlé, mais bien parce qu'il commençait à ne plus pouvoir parler – du moins sans risquer de compromettre sa dignité de gentilhomme. Sa langue s'embarrassait, les fumées du Gentil de Ribeauvillé et du Traminer de Amerschwihr tournaient sous son crâne, se déployaient en visions gracieuses sans rapport avec le Bras d'Or du roi René. Le marquis souriait imbécilement et éprouvait les plus grandes peines du monde à se tenir droit sur son siège, à garder ouvertes les paupières. À certains instants, il ne parvenait même plus à distinguer les buveurs assis au fond de la salle, et, soudain, il voyait double.

Il se leva, réussit à gagner la porte sans anicroche.

— Le voyage m'a un peu fatigué, avoua-t-il à la bonne qui le précédait dans le couloir, une lampe à la main.

Dans l'escalier, il tituba, mais réussit à se raccrocher de justesse à la rampe.

« Morbleu, marquis ! se dit-il, de la tenue, que diable ! Que penserait votre noble père, le duc de Santa… Santa Cruz ? Santa quoi ? Voilà que j'ai oublié mon nom, maintenant. Ça ne va pas mieux ! »

Seul, il se dévêtit maladroitement. Il bégayait. Dans son cerveau, les fumées du vin s'épanouissaient.

— Hé ! hé ! Pas si malpropre, la tambouille du père Kopf ! Il faudra que je reprenne de ce petit vin, le… comment s'appelle-t-il déjà ? Le Mignon de Tournevire ? Non ! Ça n'est pas ça… Le Gentil… Ah ! j'y suis… Le Gentil de Traminer… Non ! Ça n'est pas ça non plus !… Voyons, voyons, voyons… Marquis, est-ce que vous ne seriez plus dans votre assiette ?

Les dernières lanières de l'ivresse l'enveloppèrent : les meubles, les murailles dansaient.

— Oh ! mes aïeux ! gémit le marquis de Santa Claus.

Il sombra dans les oreillers.

En bas, le père Kopf confiait à Mathias Hagen :

— Encore un piqué qui a la prétention de dénicher le Bras d'Or ! Il ne se doute pas que le Bras, ou, plutôt, la Main d'Or, c'est la sienne ! Il s'en apercevra quand il s'agira de régler la note !

— Vieille canaille ! fit Hagen en enfonçant amicalement son coude dans les côtes du père Kopf.

L'hôtelier se leva, pouffant, alla prendre sur la table du marquis la bouteille d'eau-de-vie de framboise et emplit deux verres.

— Parlons sérieusement, dit le boucher. Je t'amène un joli gigot, pour ton gastronome, demain midi ?

Le lendemain matin, le premier soin du noble portugais, en possession de tous ses moyens, fut de passer au presbytère visiter l'abbé Jérôme Fuchs.

Le prêtre se promenait dans son potager. Blaise Kappel était absent.

Lorsque le prêtre eut jeté un regard sur la carte de visite :

— Ah ! mon bon monsieur, s'écria-t-il. Vous êtes…

— Le marquis de Santa Claus ! fit l'autre vivement.

Le prêtre eut une expression malicieuse.

— Un billet de Mgr Gibel m'a annoncé votre venue. Le voyage ne vous a pas trop éprouvé ? C'est qu'il y a loin de Mortefont à…

— Lisbonne ? coupa le marquis. Le trajet est long, en effet.

La mine du curé s'épanouit davantage. L'homme lui plaisait.

— Tout d'abord, monsieur le curé, avait repris le visiteur, nous avons, si je suis bien informé, une devinette à résoudre ?

— Une devinette ? Vous voulez dire un vrai mystère ! Comment mon agresseur a-t-il pu s'enfuir de la salle du premier étage de la sacristie sans repasser par l'escalier ni lais-

ser d'empreintes sur le sol boueux du jardin ? Depuis huit jours, je me casse la tête là-dessus. Jugez vous-même…

Le marquis examina attentivement la sacristie, le jardin, l'escalier, la pièce du premier.

— Voilà qui est clair, murmura-t-il après un moment.

— Vous avez déjà trouvé ?

— Nullement ! J'ai simplement voulu dire : il est clair qu'il n'existe dans l'escalier ni dans cette pièce aucune issue secrète, aucun truquage. Cette évasion présente tous les caractères d'un vrai mystère, en effet !

— Ah ! vous y venez !

— Heu !… Façon de parler ! Nous n'avons affaire ni à un ange ni à un démon. Ce qu'un homme a combiné, un autre homme peut… Réfléchissons ! Votre agresseur s'est sauvé par la fenêtre, la chose paraît certaine. Bien. Il a donc fallu qu'il touche le sol, qu'il mette pied à terre, dans la boue. Or, aucune empreinte de pas. Même s'il lui avait pris fantaisie de marcher sur les mains ou de rouler sur lui-même comme un tonneau, il eût laissé des traces qui auraient attiré votre attention. Une bicyclette ? Vous auriez remarqué le sillage.

Le marquis médita.

— Eh bien !… commença-t-il.

— Eh bien ? répéta le curé.

— Eh bien ! je ne comprends pas ! Redescendons, voulez-vous ?

Sous la fenêtre, le marquis étudia la muraille. Aucune érosion. Cela était d'ailleurs sans signification. Mains der-

rière le dos, il se mit à faire les cent pas. L'abbé Fuchs était allé s'asseoir sur une brouette, sous un hangar attenant à la sacristie. Il suivait d'un air découragé les allées et venues du marquis. Il secoua la tête en soliloquant :

— Ce n'est évidemment pas un *vrai* mystère, mais c'est un fameux mystère quand même !

— Excusez-moi d'insister, monsieur le curé, mais vous êtes absolument sûr qu'il n'y avait pas d'empreintes dans la boue ?

— Absolument ! Mon sacristain, Blaise Kappel, pourra vous le confirmer. Et nous, nous avons examiné le sol de près, je vous le garantis.

— Enfin, c'est impossible ! Il faut qu'il y ait eu…

Le prêtre ouvrit les bras.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Il n'y en avait pas. Je…

Il s'interrompit. Le marquis ne l'écoutait plus. Il regardait le vague.

— Nous avons fait une faute, dit-il. Nous avons eu peur de pousser notre raisonnement à ses limites. Nous aurions dû dire : *Il faut* qu'il ait pu fuir par la fenêtre. Il a donc *nécessairement* laissé des empreintes sur le sol du jardin. Comment se fait-il que ni vous, monsieur le curé, ni Blaise Kappel, ne les ayez remarquées ? Quelles sortes d'empreintes, *qu'il devait vous être impossible de remarquer*, l'homme s'est-il arrangé pour laisser ?

Il y eut un silence. Le marquis jouait avec son lorgnon. Enfin :

— Je puis vous expliquer le mystère, déclara-t-il. Il est enfantin !

Le mot sembla l'amuser prodigieusement. Il rit aux éclats.

— Enfantin ! Auparavant, une question. Votre assaillant était grand, n'est-ce pas ? Au moins un mètre soixante-quinze ?

— C'est cela.

— J'en étais sûr !

— Mais… observa le prêtre, comment l'avez-vous deviné ?

— Tout bonnement parce que, si la taille de votre agresseur avait été inférieure à un mètre soixante-quinze, il aurait *obligatoirement* laissé sur le sol boueux des empreintes très différentes de celles qu'il a laissées, et vous les auriez remarquées !

— Ah ! çà. Vous avez une façon d'éclaircir les mystères…

— Vous allez comprendre. La hauteur de la fenêtre au-dessus du sol est exactement de… ?

— Deux mètres soixante-cinq.

— Parfait ! Imaginons donc un homme de un mètre soixante-quinze accroché au rebord de cette fenêtre. Son corps est suspendu dans le vide. À quelle hauteur ses pieds sont-ils du sol ?

— Ma foi… Un mètre soixante-quinze pour le corps. Ajoutons cinquante centimètres que lui font gagner les bras.

Cela nous donne un total de deux mètres vingt-cinq. Manque quarante centimètres pour que l'individu touche terre.

— Voici ces quarante centimètres, monsieur le curé, dit le marquis en prenant dans un coin du hangar, parmi une vingtaine d'autres, une échasse du modèle que l'on trouve dans toutes les écoles et tous les patronages de France. Le 6 décembre, l'individu arrive ici. Vous conduisez la procession de saint Nicolas : il peut opérer en toute tranquillité. Il se saisit de deux échasses, s'introduit dans la sacristie, dont la porte n'est pas fermée à clé, monte à la salle du premier, et, par la fenêtre, laisse glisser jusqu'au sol les échasses, puis il va se mettre à l'affût dans le placard de la sacristie. Après l'agression, il remonte quatre à quatre au premier, passe par la fenêtre et s'y cramponne quelques secondes nécessaires pour que ses pieds rencontrent la barre d'appui des échasses. Après quoi il n'a plus qu'à s'éloigner, à la manière des gamins, tandis que Blaise Kappel fouille éperdument les placards de la salle du patronage ! Certes, des empreintes, il en a laissé : les trous d'échasses dans la boue ! *Mais c'était précisément la sorte d'empreintes qui ne pouvaient vous paraître suspectes*, à vous qui cherchiez des traces de chaussures, à vous surtout, monsieur le curé, qui recevez ici quotidiennement des enfants et êtes habitué à les voir, à toute heure du jour, circuler sur ces bouts de bois le long de vos allées ! Vous n'y avez pas plus prêté attention qu'une ménagère ne prend garde aux empreintes de poules et de canards devant son seuil !

— Eh ! parbleu ! s'exclama naïvement le prêtre. Évidemment ! Il devait y avoir des trous d'échasses ! Il y en a ici toute l'année ! Du moins lorsque le terrain n'est pas trop sec ! C'est enfantin, en effet !

Ce qui n'était pas enfantin, c'était d'y avoir songé. Mais le marquis eut le triomphe modeste. Il se contenta de sourire.

Il demanda ensuite à examiner la lettre anonyme du début du mois. Elle ne lui inspira aucune réflexion d'importance. Il se fit alors montrer la châsse de saint Nicolas. Ce lui fut une occasion de parler du Bras d'Or.

— Allez, dit le prêtre, le Bras d'Or du roi René a bel et bien été jeté au creuset par les sans-culottes ! Radotages, que ces histoires de reliquaire caché ! L'ennui est que mon brave Kappel est en passe d'en devenir un peu détraqué ! Figurez-vous qu'il en fait une affaire personnelle !

» – Un sacristain a sauvé le Bras d'Or, dit-il, un sacristain le retrouvera et le restituera à l'Église !

Le marquis prit congé.

« Premier résultat, songeait-il : sont à étudier tous les habitants de Mortefont dont la taille atteint ou dépasse un mètre soixante-quinze. »

Ce matin-là, l'aristocratique Portugais se livra à une série de gestes bizarres, peu conformes à sa dignité naturelle. Il sortit sa montre et, d'un coup sec, en brisa le verre. Il parut enchanté et tira de sa poche un canif. Saisissant délicatement un bouton de son veston, il trancha les fils le retenant à l'étoffe. Après cela, l'air de plus en plus satisfait, il trancha le cordonnet de soie noire retenant ses binocles, puis trancha également un de ses lacets. Il ne s'en tint pas là. Comme mis en verve et saisi d'une rage de destruction, il ôta son chapeau et enleva le ruban, puis il arracha la plume de son stylo. Ensuite, très flegmatique, il pénétra chez le bijoutier Turner et fit remettre un verre à sa montre. Tandis que Turner fouil-

lait ses boîtes, en quête d'un verre du calibre convenable, le marquis l'épiait. Il épiait aussi sa sœur Sophie Turner, dite la Mère Michel. Peu après, il passa chez le tailleur et fit recoudre son bouton ; il pénétra chez le mercier et étudia vingt sortes de cordonnets avant de se décider ; chez le marchand de chaussures, il choisit, sans se presser, des lacets et essaya des souliers ; chez le chapelier, il demanda un ruban exactement assorti à la nuance de son chapeau, ce qui fut assez long à trouver ; chez le libraire-papetier, il examina minutieusement quantité de plumes pour stylo, avant de fixer son choix.

De la sorte, il put voir de près, à loisir, bon nombre de commerçants. Lorsqu'il eut ensuite absorbé des consommations dans plusieurs cafés, il tira de ces démarches une conclusion peu réconfortante : à savoir qu'il y avait à Mortefont beaucoup de gens dont la taille atteignait ou dépassait un mètre soixante-quinze.

La première visite de l'après-midi fut pour l'instituteur.

Ce jour étant un jeudi, il n'y avait pas classe. M. Villard, installé à sa chaire dans la salle d'école déserte, corrigeait des compositions en fredonnant la *Carmagnole*. Tout de go, il débita au marquis ce petit discours, sans paraître se rendre compte des contradictions qu'il impliquait.

— Je n'ai pas pour habitude de mâcher mes expressions, monsieur le marquis. Je suis ce que l'on appelle un républicain farouche. Liberté, égalité, fraternité : je crois à ces trois mots-là, et, sans nier que la noblesse ait fait beaucoup pour le développement des lettres et des arts, je la condamne. Entendez-moi bien : je ne soulève pas une question de personnes, je condamne un principe. Je suis pour l'abolition des privilèges. Vous ne m'en voudrez pas : c'est un homme en-

tier qui vous parle. Sorti de là, croyez-moi, monsieur le marquis, très heureux que Mortefont abrite dans ses murs un homme de votre qualité, un représentant de l'élite. Je ne suis qu'un obscur maître d'école et votre visite m'honore grandement.

Après quelques échanges de politesse, le marquis demanda :

— La bibliothèque municipale possède-t-elle une documentation historique locale intéressante ? Je ne désire pas remonter au-delà de la Révolution.

Afin d'éclairer l'instituteur, qui citait des ouvrages sans intérêt pour le marquis, celui-ci dut lâcher une allusion au Bras d'Or.

M. Villard redressa la tête avec vivacité.

— Faribole ! affirma-t-il. Le reliquaire a été livré à la fonte pendant la Révolution, et j'ajouterai que je m'en réjouis. Oui, monsieur le marquis, je m'en réjouis. Mes idées sont connues dans le pays : je suis libre penseur. Je porte haut et ferme le drapeau de la laïcité ; cela dit, je suis tout à votre disposition pour vous montrer la bibliothèque, qui est installée dans une aile de la mairie. Vous n'y trouverez malheureusement pas grand-chose en fait de documentation locale. À ce point de vue, vous auriez avantage à passer chez le baron de La Faille, un homme d'une grande distinction et que j'estime, malgré qu'il soit d'authentique noblesse ! Vous trouveriez sûrement à glaner dans les archives du château.

Le château moyenâgeux de La Faille, à l'extrémité est de la localité, était campé sur une éminence boisée. De ses fenêtres, le regard embrassait la ville entière et les longues prairies à travers lesquelles serpentait la Vezouse. Très loin,

on distinguait des croupes bleuâtres : les contreforts vosgiens hérissés de sapins.

Les salles étaient vastes. Du fait de l'éclairage insuffisant fourni par des lampes à pétrole, elles paraissaient immenses. Le baron de La Faille avait une longue figure sévère. Bien que son accueil eût été affable, qu'il écoutât avec attention et de nombreuses marques d'intérêt les propos du marquis, celui-ci sentait que son hôte restait indifférent à la conversation, comme enfermé dans un cercle de pensées très secrètes.

Le baron, âgé d'une quarantaine d'années, était célibataire. On lui avait connu à Nancy des amourettes, il y avait longtemps de cela, mais « jamais d'amour », comme dit la chanson.

— Les archives de La Faille sont à votre disposition, marquis. S'il vous plaît d'y jeter, dès aujourd'hui, un premier coup d'œil…

Le marquis s'excusa, prétextant qu'il avait affaire en ville. En réalité, il était oppressé par l'atmosphère lourde, un peu fantastique, qui régnait dans la vieille demeure et que les allures du maître contribuaient à rendre plus impressionnante encore.

Une servante pareille à une ombre, sans âge, sans visage, sans voix et qui se déplaçait sans bruit, reconduisit le marquis de Santa Claus. Celui-ci descendit le perron avec un vrai soulagement. Au pied de l'éminence, il s'immobilisa. De l'autre côté d'un fourré partaient des voix étouffées :

— C'est compris ? À dix heures ce soir, rendez-vous derrière la mairie… Venez armés. J'apporterai des cordes et une poire d'angoisse !

— Compris !

— On s'introduira chez la vieille Turner par la cave. Défense absolue de faire usage des revolvers, sauf en cas où la retraite nous serait coupée. Défense absolue de rafler les bijoux. Pour ce qui est de la bombe…

Le marquis de Santa Claus rit intérieurement. Ce dialogue sinistre évoquait en lui des souvenirs attendris. Il contourna le fourré.

— Dites-moi, les enfants, fit-il, où se trouve l'entrée du souterrain ?

À sa vue, quatre gamins, dont le plus âgé pouvait avoir quinze ans, s'étaient dressés, effarés. L'un avait pâli, un autre rougi, les deux derniers regardaient fixement le bout de leurs chaussures.

Le plus jeune réagit le premier. Il pointa un doigt.

— Le souterrain, c'est tout de suite à gauche, derrière la cabane de bûcherons, monsieur.

— Est-ce vrai qu'il conduit à l'abbaye de Gondrange ?

— Autrefois, monsieur, à ce qu'on dit Aujourd'hui non, à cause des éboulements. Il passe sous la Vezouse et il y a un trou par où on sort dans les champs. Mais il faut se méfier : il y a des boyaux qui s'en vont on ne sait où…

— Merci, petit.

Le marquis s'éloigna.

— Imbécile ! grogna un gosse, tu livres les secrets du pays aux étrangers, maintenant ? C'est peut-être un espion, cet homme !

— Tu es piqué ? C'est un noble qui cherche le Bras d'Or ! Paraît qu'il a un appareil épatant pour trouver les trésors ! Un détecteur.

— En tout cas, tu mériterais de passer en jugement !

— Oh ! dis, ça va, hein ? C'est toi qui fais la loi ? Tu veux un marron ?

— Silence ! glapit l'aîné, qui devait être le chef. Nous perdons du temps. Je disais que pour ce qui était de la bombe…

Les gamins imaginatifs s'allongèrent sur l'herbe et se remirent à comploter, en chuchotant, la destruction par la dynamite de la Bijouterie Turner.

Le souterrain était assez large, mais extrêmement bas. Le marquis dut avancer courbé. Il poussait devant lui le rayon d'une lampe électrique. La galerie courait d'abord en pente douce, puis se relevait. Çà et là, il y avait des dépressions de terrain ; le marquis trébucha plusieurs fois. Il comptait ses pas, qu'il s'efforçait de faire réguliers afin d'être à chaque instant en état d'estimer la distance parcourue. Il se sentait assez mal à l'aise, moralement. Ce n'était pas qu'il éprouvât de la crainte. Rien de commun, non plus, avec l'espèce d'inquiétude sourde qui l'avait assailli chez le baron de La Faille. Une sensation purement nerveuse : la pensée qu'il risquait de s'égarer. Il s'imaginait, déjà, respirer avec difficulté un air raréfié. Cependant, il faisait frais. Il parvint à une patte d'oie. Trois boyaux, en rayons d'étoile, s'ouvraient. Lequel emprunter ? Le marquis fut tenté de rebrousser chemin, mais il résista. Il plaça toutefois son mouchoir sur le sol, comme point de repère, et, au petit bonheur, s'enfonça dans le boyau de droite.

Après dix minutes de marche prudente, il dut s'arrêter. Le souterrain était bouché par suite d'éboulements. Il fit demi-tour et se mit à courir. Il parvint pourtant à se ressaisir. « Allons, marquis ! Un peu de tenue ! » Il se contraignit à revenir lentement au carrefour, mais, à sa grande surprise, ne retrouva pas le mouchoir. Croyant à une erreur, il s'aventura imprudemment dans la deuxième galerie, puis dans la troisième. Nulle trace de mouchoir ! Le Portugais s'inquiéta de cette disparition. Quelqu'un l'avait-il suivi ?

Cependant, ces diverses incursions dans des boyaux identiques d'aspect avaient eu pour résultat de le désorienter au point qu'il se découvrit soudain dans l'impossibilité de distinguer, entre les quatre galeries, celle par laquelle il était arrivé et celle qui était bouchée, des deux autres. Il hésita longtemps et choisit enfin, à la chance. Il lui sembla bientôt que la fraîcheur augmentait « Je dois être sur la bonne voie, se dit-il. La Vezouse n'est sûrement pas loin. Peut-être même suis-je dessous, en ce moment… »

Il s'arrêta net et éteignit sa lampe. Un raclement de chaussures s'entendait. À une quinzaine de mètres, la galerie faisait un coude. Le marquis attendit dans une nuit totale.

Par degrés, les ténèbres perdirent de leur opacité, puis une faible lueur tremblotante les dora. Un homme parut, portant à bout de bras une lanterne. L'autre main tâtait le vide.

À mesure que le personnage approchait, le marquis se sentait de moins en moins rassuré. Dans le rayon du falot, l'homme avait un air hagard, somnambulique.

Ses prunelles fixes ajoutaient au tragique de l'expression, et le geste de tâtonner, comme un aveugle, achevait de prêter à la vision un caractère terrible. Le mar-

quis plongea une main dans sa poche. Le contact froid d'un browning le ragaillardit. Il se détacha de la paroi contre laquelle il se tenait plaqué.

L'inconnu l'aperçut et marcha vivement à lui. Le marquis s'arrêta, indécis.

— Pardon, monsieur, dit l'autre, n'auriez-vous pas trouvé mes lunettes, par hasard ?

III

L'HOMME À LA HOUPPELANDE

Noël approchait. Le temps se décidait pour le grand gel. Afin d'empêcher l'huile de se figer, il fallait la tenir constamment près du feu. Avec des seaux d'eau, les enfants obtenaient de magnifiques glissades, tombaient à qui mieux mieux, rentraient avec des pantalons déchirés aux genoux. Durant les longues nuits, une bise rageuse tourmentait les girouettes. Bien qu'il n'y eût guère de chasseurs, des détonations assourdissantes retentissaient dans les forêts : le froid faisait éclater les sapins.

Depuis le jour où M. de Santa Claus avait rencontré dans le souterrain Blaise Kappel, entré là peu après lui dans l'intention de chercher le Bras d'Or, mais qui, en fait de découverte, n'avait trouvé que le mouchoir du marquis, et avait ensuite perdu ses lunettes, les deux hommes s'étaient revus plusieurs fois. Le reliquaire du roi René était l'éternel thème de leur conversation. Le marquis avait montré son détecteur

– une espèce de boussole – au sacristain, qui ne cacha pas qu'il faisait davantage confiance à sa baguette de coudrier.

M. de Santa Claus avait également revu le baron et l'instituteur. Il avait rendu visite au maire Noirgoutte, une bonne pâte de terrien, malheureusement gâté par ses sacs d'écus, et au docteur Ricomet, un gros petit homme chauve qui rêvait de « faire de la spécialité » à Nancy. Au Grand-Saint-Nicolas, où le père Kopf continuait à lui servir des plats succulents, il avait peu à peu lié connaissance avec Hagen, Cornusse, Turner, Virecourt le garde champêtre, et même, un jour, avec Cendrillon. La jeune fille avait fait sur lui une forte impression.

Le 21 décembre, quatrième dimanche de l'Avent, l'abbé Fuchs, ayant pris soin de s'enfermer auparavant en tête à tête avec les œuvres de Bourdaloue, Bossuet et d'autres grands maîtres de l'éloquence sacrée, prononça à la messe un prône d'une belle envolée.

Après l'office, il rencontra l'instituteur. Cela tenait-il aux approches de Noël et à la pensée des dangers qu'allaient courir à cette occasion les diamants de la châsse ? Toujours est-il que l'abbé Fuchs était nerveux.

— Alors, monsieur Villard ! fit-il, acide, vous comptez sans doute nous régaler pour Noël d'une aubade républicaine comme de coutume ?

— Hé ! monsieur le curé, vous comptez sans doute dire vos trois messes, comme de coutume ? Vous préférez *Minuit, Chrétiens* ; moi j'aime mieux le *Chant du Départ* !

Le prêtre, irrité, allait riposter quand il pâlit et porta une main à son cœur. Il chancela, bouche ouverte. Il se serait affaissé si Villard ne l'avait soutenu.

— Eh bien ! monsieur le curé, que vous arrive-t-il ? Ça ne va pas ? Ce n'est qu'un petit étourdissement… Mais, aussi, vous n'êtes pas raisonnable. Vous vous moquez des médecins – c'est joli à dire ! Seulement, vous voyez ce qui arrive !

Le curé se remettait lentement.

— Ce n'est rien, mon bon ami. La tête m'a tourné. Est-ce assez bête ? Si vous n'aviez pas été là, je m'étalais !

— Vous sentez-vous assez fort pour marcher seul jusqu'à la cure, ou voulez-vous que je…

— Merci, monsieur Villard, merci. Je me sens d'aplomb, à présent.

Un peu plus tard, l'instituteur rencontra le sacristain.

— Dites, Kappel. Le curé n'est pas bien solide. Je viens de le rencontrer et il a eu un vertige. Vous devriez le tyranniser un peu, l'obliger à se soigner. Moi, je vous dis cela… Je suis anticlérical, c'est une affaire entendue… Mais une créature humaine est une créature humaine. Je serais désolé s'il arrivait malheur à l'abbé Fuchs.

L'instituteur regagna son école. Il avait une répétition à diriger.

Chaque année, à Noël, la fanfare et l'orphéon exécutaient le *Chant du Départ*. Massée sur la place de l'Église, la troupe guettait la fin de la messe de minuit ; la sortie des fidèles servait de signal.

Cette année-là, Villard avait décidé de « frapper un grand coup ». Il rêvait d'une véhémente « réplique de la laïcité » au cléricalisme. La *Carmagnole* ou le *Ça ira* l'eussent sa-

tisfait, mais il craignait d'indisposer la population. Il avait donc imaginé un pot-pourri symbolique : faire donner le rituel *Chant du Départ* en intercalant entre chaque couplet le refrain de la *Carmagnole* et ce leitmotiv :

Ah ! ça ira… ça ira… ça ira…

Sous le préau de l'école, la fanfare mortefontienne et l'orphéon mortefontien attendaient, prêts à entrer en action.

— Allons, les enfants, vous y êtes ? Bien ensemble, n'est-ce pas ! *Vigoroso*. Attention, cymbalier !

Son bras battit la mesure. Les cymbales sonnèrent. La fanfare attaqua :

Dansons la Carmagnole,
Vive le son ! Vive le son !
Dansons la Carmagnole,
Vive le son du canon…
Ah ! ça ira… ça ira… ça ira…

enchaîna l'orphéon. Nouveau coup de cymbales, et la fanfare reprit :

La Républi-que nous appelle
Sachons vain-cre ou sachons mourir…

Cependant, Mlle Sophie Turner, dite la Mère Michel, assise à l'harmonium dans la salle du patronage, dirigeait un chœur de garçonnets et de fillettes qui, tout en louchant du

côté d'un jeune sapin apporté par deux bûcherons sous la surveillance de Kappel, en vue de la fête du 25 et de la distribution de jouets offerts par le maire, répétaient un vieux noël italien, familier et émouvant :

Il est là, le doux Messie,
Il est là, le Jésus bambin.
Il est là, dans la cabane,
Dans la cabane à lapins…

Le facteur passait de maison en maison, distribuait des catalogues d'étrennes des grands magasins de Paris et de Nancy que les mères de famille et leur progéniture se disputaient âprement, car, s'ils étaient pleins d'images de poupées et de trains mécaniques, ils contenaient aussi des patrons de robes ravissantes.

Lorsqu'il frappa chez Catherine Arnaud :

— Une minute, s'il vous plaît, monsieur « l'Homme au Sac », dit la jeune fille. On a quelque chose à vous remettre, je crois.

— Ah ! ah ! fit l'Homme au Sac, qui savait à quoi s'en tenir.

Un petit garçon sortit en rampant de dessous une table sur laquelle une petite fille se tenait penchée et écrivait au crayon. Il s'approcha du facteur et lui tendit timidement une enveloppe fermée ornée d'un timbre allemand oblitéré et collé avec de la mie de pain frais. L'enveloppe portait cette adresse : *Monsieur le Père Noël, au Ciel, à Mortefont.*

— Voyez-vous ça ! fit l'Homme au Sac. Et qu'est-ce qu'on lui demande, au Père Noël ?

— Un meccano, confia le petit, anxieusement, avec le sentiment de l'énormité de la demande. Il en a, des meccanos, le Père Noël ?

— Ça dépend des années, fit le facteur, circonspect.

La petite fille écrivait hâtivement :

Cher Père Noël,

Je serai bien contente d'avoire un piano. Je suis bien sage à l'école, j'ai toujours 10 en lessons, je vais faire à mon fraire robert un cachenez pour l'hivert blan avec des aiguil bleu que ma tante marcelle m'a donné, je mange bien a table et j'ai une belle poupée mais robert me la cassé, elle fermai les yeux et elle avai des cils de vrai et des cheveux de vrai et une robe et un tablier a bavette a carreau rouge et blan et le jupon blan avec des bretelles jaune avec de la dentelle et je voulai lui faire un colier mais javais pas de perles. Je voudrait bien aussi avoire une patinette, et des marrons glacés. Bons baisers. Marinette.

Ouf !

La fillette coula le pli sous enveloppe, cacheta, mit l'adresse : *Monsieur le Père Noël, au Ciel, à Mortefont*, et sourit à l'Homme au Sac, qui émit la prétention de savoir « ce qu'on demandait ».

— Ah ! voilà… dit la petite.

Elle fit des coquetteries, baissa le nez, tourna sur un talon, honteuse, bébête et charmante, et enfin avoua :

— J'y demande un piano, et puis une patinette, au Père Noël, et puis des marrons glacés…

L'Homme au Sac s'esclaffa.

— Dis donc, il n'est pas millionnaire, le Père Noël…

Il y avait de l'allégresse dans l'air, comme une sorte de joie anticipée, à cause de la fête qui venait. Déjà, on reniflait, en imagination, une chaude odeur de boudins, de crêpes. Quelque chose, qui n'était qu'une envie de chanter, vous grattait l'arrière-fond de la gorge. Les sabots, sur les pavés, sonnaient clair. Sur la grand-place, des écoliers, avec des lance-pierres faits d'une fourche de bois et de deux élastiques, tiraient des cailloux aux corneilles qui criaient autour des arbres dépouillés, aux branches noires de nids.

À sa croisée, Mlle Sophie Turner, retour de la répétition, s'égosillait :

— *Mitzi ! Mitzi ! Mitzi !…*

Elle rappelait son matou vadrouilleur. Les écoliers, mis en joie, se mirent à brailler :

C'est l'Compère Lustucru
Qui lui a répondu :
Pleurez pas, Mèr' Michel,
Vot' chat n'est pas perdu !

Furieuse, Mlle Sophie Turner montra le poing aux gosses en se penchant dangereusement au-dessus du magasin de bi-

jouterie-horlogerie de son frère Max, qui avait choisi pour enseigne un sablier, symbole du temps qui s'écoule sans cesse. Cette enseigne était cause que l'on avait surnommé Max Turner le Marchand de Sable… Prononcer son nom suffisait pour calmer et endormir les bébés agités.

Sur ces entrefaites, Virecourt le garde champêtre parut. Un geste : les gamins s'envolèrent. Virecourt était borgne. C'était un grand diable, sec comme un sarment, fort peu chargé d'occupations et dont l'utilité principale résidait en ceci que le seul fait de feindre de l'appeler déterminait une frayeur salutaire chez les petits enfants. Le garde champêtre, en effet, possédait, comme le frère et la sœur Turner, comme le facteur, comme Blaise Kappel, Mathias Hagen et Gaspard Cornusse, une double personnalité : la sienne et celle de Père Fouettard. Cette qualité lui venait de ses fonctions, d'abord, et, ensuite, de ce qu'à la Noël, lors de la fête enfantine, enveloppé d'une houppelande verdâtre, il fixait la gaminaille avec son œil unique en balançant ostensiblement derrière son dos un paquet de verges et un martinet.

À présent, rue de l'Étuve, les mômes grimpaient en catimini l'escalier tortu menant à la maison suspendue de Gaspard Cornusse. Cornusse était photographe. Les murs de son studio étaient tapissés d'attendrissantes photos de fiançailles, de noces, de banquets, de baptêmes. Ces travaux d'art ne suffisant pas à assurer sa subsistance, Cornusse y avait adjoint l'industrie de la carte postale. Il ne faisait pas la « vue pittoresque ». Il travaillait dans la carte postale satirique (aux époques de campagnes électorales), et, toute l'année, dans la carte postale sentimentale en couleurs, sur laquelle on voit un beau jeune homme baiser au front une belle jeune fille, ou deux amoureux se sourire, doigts enlacés, au bord d'une rivière, ou sur une barque, ou sous des

frondaisons. Gaspard Cornusse collait, avec infiniment de goût, des violettes, des pensées artificielles sur ses cartes. Son grand succès, c'était la carte dite de Saint-Nicolas et de Sainte-Catherine. Un minuscule bonnet de soie, blanc pour les jeunes filles, bleu pour les garçons, y était cousu au-dessus de phrases délicatement allusives : *Quelqu'un de timide vous chérit. Devinez qui…* ou : *Qu'attends-tu pour faire une fin, joli blond ?*

Mais Gaspard Cornusse, photographe d'art, créateur de cartes postales originales et providence des tourtereaux de Mortefont qui, sans lui, n'eussent su comment s'exprimer leurs feux, était encore autre chose que cela, et bien mieux. Ce gros homme sanguin, aux yeux de poulpe, énormes, saillants, bleuâtres et toujours pleins d'eau, était le Père Noël. À ce sujet, il est juste de dire qu'il existait un désaccord entre les très jeunes enfants et ceux qui avaient atteint l'âge sceptique : douze ans. Chaque année, la veille de Noël, un énorme personnage, vieux comme le monde à juger d'après ses rides, portant barbe et perruque blanches, engoncé dans une houppelande rouge à parements d'hermine et coiffé d'un bonnet assorti, entrait dans les maisons de Mortefont et s'enquérait de la conduite des garçonnets et des fillettes. Les parents répondaient :

— Père Noël, Christine a été paresseuse le mois dernier…

— Oh ! oh ! grondait l'homme pourpre.

Son visage exprimait de la sévérité, tandis qu'il prenait une note sur un calepin.

— Père Noël, Suzel a été très courageuse pendant sa coqueluche…

— Ah ! ah ! faisait l'homme pourpre d'une voix caressante, pleine de promesses.

Et il inscrivait une autre note, dans une autre colonne du calepin.

Ensuite, généralement, le visiteur merveilleux disparaissait dans la salle à manger, avec les parents. On percevait, à travers la porte, de mystérieux bruits de bouteille que l'on débouche, de glouglous, de verres choqués.

Dans la soirée, à la grande répétition de la fête du lendemain, on revoyait le vieillard légendaire. L'Homme au Sac remettait les lettres de demandes de jouets, et il s'en allait. Ou, plutôt, il devenait invisible et, chargé d'une hotte invisible, il courait toute la nuit sur les tuiles, sautait de toit en toit sans effaroucher les corneilles, se laissait couler dans les cheminées et mettait dans les sabots rangés devant le foyer les jouets que l'on avait désirés.

Les grands prétendaient que ce n'était pas le Père Noël, mais Gaspard Cornusse déguisé. Même qu'à force de « pomper » avec les parents dans toutes les salles à manger, il était régulièrement « paf » à la fin de ses tournées. À quoi les petits rétorquaient avec logique que Gaspard Cornusse, gros comme il l'était, n'aurait jamais pu passer par le tuyau des cheminées, et que par conséquent l'Homme à la Houppelande pourpre était bien le Père Noël.

Deux jours passèrent. Et ce fut la veille de la Nativité.

Ce matin-là, lorsque les enfants s'éveillèrent et vinrent coller aux vitres leurs frimousses encore fripées de sommeil, ils eurent tous le même cri ravi :

— La neige !…

IV

LA NUIT DE CENDRILLON

Le gamin qui lança la première boule de neige de l'hiver s'appelait Jules Poudriollet. Il était le fils du boulanger Poudriollet qui « faisait le monstre » à la procession du 6 décembre.

Le projectile vint s'écraser sur l'enseigne de l'Hôtel Au Grand-Saint-Nicolas. Le père Kopf ouvrit sa porte et agita une casserole.

— Tu veux que je sorte, espèce de malfaisant ?

Une magnifique toque blanche à plis surmontait son crâne. Jules Poudriollet fit un pied de nez et gouailla :

— C'est le chat de la Mère Michel que vous mettez en civet Père Lustucru ?

— Polisson ! Mal débarbouillé ! Va traîner tes culottes plus loin !

Le gamin haussa les épaules, alluma une cigarette, se courba, ramassa une poignée de neige et se mit à la pétrir tout en se dirigeant vers l'église. Il avait quinze ans. Au-

dessus de sa lèvre brillait un duvet trop court encore pour qu'il fût possible de le friser. Poudriollet s'efforçait d'en hâter la croissance par de secrètes applications de crème dont un garçon coiffeur lui avait donné un fond de pot en assurant avec impudence que c'était de l'onguent à moustache.

Sur la vitre du restaurant, une affiche annonçait, pour la nuit :

BANQUET DE RÉVEILLON
GRAND BAL COSTUMÉ
avec le concours de la
FANFARE MORTEFONTIENNE

— Monsieur le marquis ne pourra guère dormir, cette nuit, dit le père Kopf au gentilhomme portugais qui prenait un apéritif en attendant l'heure du déjeuner. La jeunesse va danser et chanter jusqu'au matin. C'est de tradition, ici.

— J'aime beaucoup les réjouissances populaires. Au Portugal, l'usage veut aussi que l'on célèbre joyeusement la Nativité.

Le marquis vida son verre et sortit.

Près de la cheminée, une énorme bille de hêtre était dressée contre la muraille. C'était la bûche de Noël. On l'allumerait vers onze heures du soir.

Un gai vacarme arrivait des cuisines où s'affairaient en jacassant une demi-douzaine de femmes sous la haute direction de Mme Kopf. On plumait et flambait des poulets, des dindes, des canards, des oies. La salle du restaurant était décorée de guirlandes. Deux futailles étaient installées sur des

cales. Du plafond pendaient des jambons, des saucissons, des andouilles, des chapelets de boudins et de saucisses. Cette abondance de victuailles formait un tableau de nature à réchauffer le cœur et à chasser les humeurs noires.

— C'est le grand branle-bas, fit, pour lui seul, le père Kopf, tout réjoui.

Il se retourna vivement.

— Oh ! bonjour, monsieur le baron. Comment allez-vous ?

— Très bien, merci, Kopf.

Le baron de La Faille s'assit et se fit servir, en guise d'apéritif, une « fillette » de vin gris, qu'il but, avec un grand mépris des canons gastronomiques, en fumant un cigare. Kopf tournait autour de lui.

— Monsieur le baron… Ne nous ferez-vous pas l'honneur d'assister à notre banquet ? Je vous réserverais une table écartée, naturellement. Nous aurons toute la jeunesse du pays. Le spectacle vaudra le coup d'œil.

Kopf voyait avec chagrin le baron secouer le front négativement, quand, sans transition, ce mouvement cessa, tandis que l'expression du gentilhomme se transformait, de morose devenait étonnée, d'étonnée rêveuse, de rêveuse amusée.

Une jeune fille aux cheveux de cendre venait de surgir de la cuisine. Ses manches étaient retroussées au-dessus du coude et elle avait les poignets couverts de pâte à crêpes. C'était Catherine Arnaud. Elle se tenait immobile, intimidée, sous le regard charmé du baron de La Faille. Le gentilhomme souriait ; la jeune fille prit le parti de sourire aussi.

— Eh bien ! père Kopf, dit enfin gaiement le châtelain en se levant, j'assisterai volontiers à votre banquet, cette nuit, si Mlle Cendrillon veut bien être mon invitée ! Et si elle aime danser, nous danserons ! Est-ce oui, mademoiselle ?

Catherine devint écarlate et dissimula derrière son dos ses mains couvertes de pâte odorante.

— Dieu ! ma jolie, comme vous allez être belle ! Plus belle que les princesses ! Mais ne remuez pas tout le temps, petite chèvre ! Comment voulez-vous que je pique mes épingles ?

Il était un peu plus de dix heures du soir.

Trois coffres profonds ornés de ferrures ouvragées bâillaient. Sur le parquet s'amoncelait une quantité prodigieuse de robes anciennes, toutes craquantes, coupées dans la moire, la faille, le velours, le damas, ou des tissus plus extraordinaires encore, dans la trame desquels couraient des filets d'or et de verroteries rêches au toucher. Il y avait des parures bordées de valenciennes authentiques et des châles de cachemire, des foulards de soie fleurie, des voiles comme tissés avec des fils de la Vierge et de grands chapeaux enrichis de vraie autruche. Un frêle parfum de temps passé, qui rendait l'âme mélancolique et attendrie à la fois, s'exhalait des coffres que nul n'avait ouverts depuis tant et tant d'années et que la servante du baron venait de vider de leurs trésors.

Une boule menue montait et descendait dans la gorge de Cendrillon, arrêtant presque sa respiration. C'était trop beau. L'aventure était du domaine des rêves. Tandis qu'agenouillée devant elle la servante du baron, pareille à

une vieille fée qui transforme en reine une bergère, ajustait des plis, piquait des épingles, prenait des repères pour les retouches nécessaires, la jeune fille tremblait de s'éveiller soudain, de se retrouver dans sa chemisette de fil, entre ses draps de coton, dans sa chambre de la rue des Trois-Puits.

Mais non ! Ce n'était pas un songe. Les fastueuses toilettes de ces grandes dames qui avaient été la mère, l'aïeule, l'arrière-grand-mère du baron de La Faille étaient là, bien réelles, entassées, ramenées au jour tout exprès pour qu'une fillette de ce siècle décidât, parmi elles, celle qu'elle mettrait pour aller au bal. Et chacune de ces robes miraculeuses, brillant de mille reflets, semblait se faire tentatrice, chuchoter : « Moi ! moi ! choisis-moi ! » comme si elles aspiraient, après ce long séjour dans les ténèbres des coffres, à parer encore une fois un corps souple, à mouler un jeune sein ferme et chaud, à froufrouter autour de jambes fines, à se balancer dans le mouvement d'une valse, à resplendir – robes vaniteuses comme des femmes ! – à étinceler une fois encore aux lumières – ces lumières ne fussent-elles que les quinquets du père Kopf !

La servante poussa un cri perçant.

— Monsieur le baron ! Venez vite…

Le baron, qui se tenait dans la salle à manger, arriva à grandes enjambées calmes. Il fut surpris. Devant ses yeux étonnés, une mignonne duchesse, que l'on eût crue descendue d'un ancien portrait, tournait, dans des atours d'il y a cent ans, touchante de grâce et de timidité, vision précieuse dans la pâle lueur que filtraient les vitres brouillées.

Les poings sur les hanches, dans une position triomphante, la servante riait doucement et jouissait de la surprise de son maître.

— Eh bien ! monsieur le baron ? Est-ce réussi ?

— Elle est exquise !

Par jeu, le baron s'avança, ôta son chapeau dans un grand geste qui balaya le parquet, fit une révérence et baisa la main de Catherine interdite. La jeune fille balbutia deux ou trois paroles incompréhensibles.

— Les chaussures, maintenant, dit le baron. Vos pieds sont petits, mademoiselle Cendrillon. Je crois qu'ils tiendraient tous deux dans ma main. Pourtant, je me demande si vous pourrez mettre les chaussures de bal que portait ma mère avant son mariage. Ce ne sont pas des pantoufles de vair, comme dans le conte, mais elles sont bien belles tout de même !

Le baron revint dans la salle à manger. Il y avait quelqu'un : l'Homme à la Houppelande rouge.

Le Père Noël était arrivé quelques minutes plus tôt. Il était assis devant une table qui supportait une bouteille de vin gris et deux verres. Chaque année, vers la fin de sa tournée, il passait au château. Le baron lui remettait une enveloppe contenant sa contribution aux frais de la fête enfantine et l'invitait à trinquer.

— Eh bien ! mon brave Cornusse, les gamins de Mortefont ont-ils été sages, cette année ? J'espère que vous n'avez rien eu de grave à enregistrer sur votre calepin ?

Gaspard Cornusse hocha sa grosse tête rougeaude encadrée d'une perruque et se gratta le menton sous la longue barbe postiche.

— Oh ! monsieur le baron, c'est toujours du pareil au même ! Des tas de péchés véniels, mais pas de vraie malice, Dieu merci !

— Et la santé ?

— Merci, monsieur le baron, Gaspard Cornusse se sent toujours solide au poste ! Aujourd'hui, j'ai peut-être les jambes un peu lourdes et la tête un brin échauffée… Dame, dans une occasion pareille… Trinquer à gauche, trinquer à droite… Tant va la cruche à l'eau…

— À l'eau !… Vous en avez de bonnes, Cornusse ! Enfin, je ne vous souhaite que de continuer longtemps !

Le baron remplit les verres. Le photographe considéra avec tendresse, de ses yeux mouillés, le vin gris.

— Si Dieu le veut, j'espère faire encore pas mal de tournées de Noël. Ce qui me chagrine, monsieur le baron, c'est de venir frapper au château une fois chaque année, à la même date, et de ne pas pouvoir poser ici ma fameuse question, avec ma voix de Bonhomme Noël, en guignant de coin un petit monsieur caché sous la table : « Alors, est-ce qu'on a été bien sage, dans cette maison ? » Vous me comprenez ? Faites excuse si je me permets de dire ça. Je ne suis qu'une vieille bête, mais ça part du cœur.

— Vous êtes un brave homme, Cornusse ! Malheureusement, je ne crois pas vous donner de sitôt cette satisfaction. Je n'ai pas la moindre envie de prendre femme. À votre santé !

La servante parut sur le seuil.

— Bien le bonsoir, Gaspard Cornusse. S'il vous plaît, monsieur le baron, j'ai trouvé une des chaussures de la défunte Madame, elle va très bien, on dirait qu'elle a été faite pour Mlle Catherine, mais je ne peux pas mettre la main sur l'autre, pour compléter la paire. Tous les souliers étaient pourtant ensemble ?

Le baron haussa un sourcil :

— Une chaussure perdue ? C'est tout à fait dans la logique, Augusta.

— Comment, logique ! monsieur le baron ?

— Voyons, Augusta ! C'est dans la logique des contes de fées ! Nous avons ici Cendrillon que je vais conduire au bal. Si j'ai bonne mémoire, Cendrillon, lorsqu'elle va au bal, a l'habitude de perdre une chaussure !

— Possible que ce soit dans la logique, monsieur le baron, mais ça ne me dit pas où est le soulier !

L'église n'était pas encore illuminée. Seul, au ras des dalles, un doux foyer de clarté, devant lequel passait parfois la silhouette du sacristain, ou celle de Mlle Sophie Turner : c'était la crèche. Des lampes électriques, installées sous la paille où reposait le Fils de Dieu, la faisaient paraître embrasée.

Dans la sacristie, l'abbé Fuchs vaquait aux derniers préparatifs, il était d'humeur enjouée. Kappel, au contraire, semblait nerveux. Il monta à la salle du patronage et se pencha à la fenêtre. La neige, qui n'avait cessé de tomber à gros

flocons jusqu'aux environs de huit heures du son, mettait une pâleur dans les ténèbres. Le sacristain redescendit et se livra à quelques rangements, mais il n'avait pas la tête à ce qu'il faisait. Tantôt il tournait ses regards vers le coffre-fort, tantôt, se rapprochant de la porte qui donnait sur le jardin, il épiait les bruits arrivant de l'extérieur. Sur la place, des gosses bombardaient un bonhomme de neige et, chaque fois qu'ils faisaient mouche, hurlaient de plaisir.

— Allons, Kappel, dit le prêtre, nous allons avoir une belle fête, et je pense que tout se passera bien.

— Je le souhaite, monsieur le curé.

— Oui, oui ! Tout se passera admirablement, affirma le prêtre en promenant deux doigts sur ses joues rasées de frais.

Soudain, Kappel se glissa au-dehors…

Depuis la fin de l'après-midi, le marquis de Santa Claus n'avait cessé de se tenir dans les parages de la cure. Il pénétrait dans l'église et s'y asseyait, le temps d'une brève méditation ; ou bien il passait et repassait devant le presbytère et jetait de rapides coups d'œil ; ou bien il longeait le jardin, mains derrière le dos.

Vers dix heures un quart, il ouvrit la porte de la grille. Il ne sonna pas au presbytère, mais contourna le bâtiment et se mit à arpenter furtivement les allées du jardin. Une bise piquante courait. Le marquis de Santa Claus vint bientôt s'abriter sous le hangar. Il s'assit sur la brouette du curé et tira d'un étui une cigarette qu'il inséra entre ses lèvres. Toutefois il ne l'alluma pas, il se contenta de la suçoter. Coudes aux genoux, menton au creux d'une paume, il fixait obstiné-

ment les ténèbres. À un moment donné, ses doigts se contractèrent. Il venait d'entendre des pas légers… trop légers…

« Toi, mon gaillard !… » songea-il en portant une main à la poche où il gardait son browning.

Les pas se rapprochaient. Le marquis aurait pu les compter.

« Pas d'emballement ! Pas de nervosité ! se disait-il. Je lui donne encore quatre pas… Quatre pas, et je presse le ressort de ma lampe électrique, je braque mon pétard et je demande à ce promeneur son extrait de naissance ! »

À la même seconde, il fit un furieux bond de côté. Un instinct plus sûr que le raisonnement l'avait averti que ses calculs étaient faux, que le danger était plus proche qu'il n'imaginait.

Un réflexe l'avait soulevé.

Trop tard. Il ressentit dans la région de la tempe droite une brûlure intolérable tandis que des fulgurations traversaient son cerveau, et il s'écroula.

Quelques minutes plus tard, il était consciencieusement bâillonné, saucissonné, recouvert de sacs vides, et étroitement attaché à un pilier du hangar…

Blaise Kappel entra dans la sacristie en sifflotant allègrement un cantique :

Trois anges sont venus ce soir…

— Eh bien ? Eh bien ? fit l'abbé Fuchs, légèrement choqué.

— Excusez-moi, monsieur le curé. Je repensais à ce que vous me disiez tout à l'heure.

— Quoi donc ?

— Que tout se passerait admirablement.

— Je l'espère !

— J'en suis certain, monsieur le curé ! J'ai réfléchi, et je suis de votre avis. Je me faisais du mauvais sang inutilement. Tout se passera parfaitement, j'en mettrais ma main au feu !

Le curé jeta un regard interloqué au sacristain, puis se détourna pour sourire et conclut :

— Dieu vous entende, mon bon Kappel !

— Si Dieu n'entend pas ses sacristains, déclara d'une voix tonitruante un personnage à vaste stature soudain surgi de la nuit, nous autres, pauvres pécheurs, autant nous taire ! Insister serait inutile ! Qu'en dis-tu, sonneur de cloches ?

Un éclat de rire suivit cette surprenante déclaration.

— Allons, mon cher Hagen, un peu de respect pour le saint lieu ! fit doucement le prêtre.

Le boucher venait d'assister à la séance enfantine. Dans la salle de patronage, tout était prêt maintenant, par les soins de Mlle Sophie Turner. Sur le sapin aux branches chargées de jouets, cinquante minuscules bougies brûlaient. Autour de l'harmonium, près de la sœur du bijoutier, se tenaient une douzaine d'enfants en beaux habits. Sur les bancs, des membres des familles conversaient à voix basse. Et l'on en-

tendait la porte de la grille grincer, un brouhaha emplissait le jardin, les gens arrivaient par paquets.

— Bonsoir, monsieur le curé !

— Bonsoir, mes amis ! Montez vite…

La salle se garnissait. Il y avait là le maire, M. Noirgoutte, le docteur Ricomet, le père Kopf, le coiffeur, le pharmacien, Kappel bien entendu, et d'autres, d'autres… Ensemble, arrivèrent le facteur et le garde champêtre Virecourt, qui s'installa près du placard où se trouvait la houppelande de Père Fouettard qu'il lui faudrait endosser tout à l'heure.

— Tiens ! chuchota une jeune fille à l'oreille de sa voisine. Cendrillon va être en retard !

M. le curé vint prononcer une allocution souriante, puis regagna la sacristie. Sur un signal de Mlle Sophie Turner, les enfants entonnèrent un noël provençal :

Voici trois bohémiens
Qui disent la bonne fortune,
Voici trois bohémiens
Qui devinent tous les destins…

Gaspard Cornusse, sous sa houppelande rouge, se dirigeait vers l'église. Il tanguait fortement, les yeux flambants, la trogne enluminée. Il frappa à quatre ou cinq portes et posa, d'une voix de basse, la question sacramentelle :

— Est-ce qu'on a été bien sage, ici, cette année ?

— Oui, oui, Père Noël ! Tout à fait sage…

Le brave photographe était obligé de s'accoter au chambranle pour sortir son calepin et faire mine de noter la réponse.

On trinquait, et, ensuite, on s'amusait de voir les zigzags que faisait Cornusse en s'éloignant.

— Il a son compte, le bougre ! Il est bien rond ! Moins qu'il y a deux ans, tout de même ! Cette année-là, il était complètement « éteint » !

Lorsqu'il pénétra dans la sacristie, le photographe s'inquiéta, craignant d'être en retard.

— Mais non, Cornusse, vous êtes à l'heure. Les enfants chantent encore.

Le curé avait sorti la châsse du coffre-fort.

— Est-elle belle, Cornusse ?

Le photographe joignit les mains.

— Ah ! si elle est belle, monsieur le curé !

Il s'approcha, puis recula, s'approcha encore, tourna autour du reliquaire, se mit à loucher, enfin se frotta les paupières et regarda l'abbé Fuchs en poussant un profond soupir.

— Monsieur le curé, souffla-t-il, je suis un misérable !

— Comment ?

— Je suis un moins que rien !

— Enfin, qu'est-ce qu'il vous prend, Cornusse ?

— Il y a que j'ai encore trop bu, monsieur le curé. Je suis un indigne !

— Bon ! Je ne vais pas vous faire de compliments, mais… le péché n'est pas mortel ! Les occasions… Un jour pareil… Il n'y a pas de quoi vous désoler ! D'autant qu'en somme, si j'ai bon souvenir, c'est chaque année un peu… la même chose ! L'essentiel est que vous vous sentiez capable de faire correctement votre entrée et sortie, là-haut, tout à l'heure. Il serait plus que fâcheux d'offrir aux enfants le spectacle d'un Père Noël ivre !

— Ça n'est pas ça, monsieur le curé. C'est la châsse.

— Quoi ? La châsse !

— Ça ne brille pas !

— Qu'est-ce qui ne brille pas ?

— Les diamants ! Je ne les vois plus briller. C'est mauvais signe. J'ai trop bu, je vous dis !

L'abbé Fuchs avait tressailli. Il considéra une pierre, fit tourner la châsse, considéra l'autre pierre.

— Je suis un indigne !

— Taisez-vous, malheureux ! jeta violemment le prêtre. Vous êtes abominablement grisé ! Les diamants…

Il se pencha de nouveau soupçonneusement. Lorsqu'il se redressa, des gouttelettes de sueur perlaient sur son front. Son visage était devenu blanc. Il alluma un cierge et le promena très près de la châsse. Cornusse le regardait faire, stupide. Il le vit tout à coup poser le cierge, envelopper son front de ses mains, et l'entendit balbutier :

— Mon Dieu ! Je crois… Je crois que… Oh ! Oh !

L'abbé Fuchs s'était adossé à un meuble. Une expression d'angoisse et, surtout, d'incompréhension était répandue sur ses traits. Il saisit le photographe aux épaules.

— Cornusse, pour l'amour du Ciel, ne bougez pas d'ici. Que personne ne s'avise de porter la main sur la châsse, et pas un mot à quiconque au sujet des diamants. Je reviens tout de suite. Surtout, pas un mot ! Vous m'avez compris ?

— Oui, oui, monsieur le curé, fit l'autre un peu dégrisé par la surprise et l'émotion. Qu'est-ce qui est arrivé ?

Sans répondre, le curé s'élança au-dehors. Il traversa le jardin, franchit la rue, la place, aussi vite que ses jambes pouvaient le porter. Il marcha jusqu'au magasin du bijoutier et frappa aux volets en appelant d'une voix sourde :

— Max Turner !… Max Turner !…

Le bijoutier s'était muni de sa loupe. Il n'eut pas à en faire usage. Un regard lui suffit. Il dit, douloureusement :

— Fausses ! Les pierres sont fausses ! Ce sont des « bouchons de carafe » ! À eux deux, ces diamants-là valent cinquante francs ! D'ailleurs, voyez les griffes d'or. Elles ont été écartées et rabattues grossièrement…

L'abbé Fuchs eut une sorte de sanglot étranglé.

Au premier étage, les enfants chantaient :

Il est né, le divin Enfant,
Jouez, hautbois, résonnez, musettes,

Il est né, le divin Enfant…

. . . . . .

Il…

est né…

le…

di…

vin…

Enfant…

Les cloches chantaient. Le carillon conviait à la fête de la Nativité les habitants de Mortefont et des villages voisins. Aux oreilles de Blaise Kappel, il sonnait joyeusement, mais, à celles du curé, il avait la tristesse d'un glas.

Le premier soin de l'abbé Fuchs avait été de demander au bijoutier et au photographe le silence, au moins provisoirement, sur le vol des diamants. Comme à l'accoutumée, le Père Noël avait fait une apparition impressionnante dans la salle du patronage, reçu des mains de l'Homme au Sac les lettres des enfants, pardonné les fautes vénielles que lui signalait Virecourt déguisé en Père Fouettard, et s'était retiré. Au moment où l'abbé Fuchs installa sur l'autel la châsse profanée, Kappel lui confia :

— Pour plus de sécurité, monsieur le curé, je me suis arrangé que nous ayons huit « gardes de saint Nicolas », au lieu de quatre.

Il était de tradition de laisser la châsse exposée durant la nuit de Noël. Quatre habitants de Mortefont, de bonne volonté et de moralité éprouvée, se relayaient pour veiller par piquets de deux. Cette année-là, les piquets seraient de quatre.

— Bien, Kappel. Très bien…

L'expression du prêtre frappa le sacristain.

— Monsieur le curé, vous ne vous sentez pas à l'aise ? Voulez-vous que je fasse un saut chez le docteur Ricomet ?

— Non. Inutile.

L'abbé Fuchs fit quelques pas, en rond, dans la sacristie, et soudain le fardeau du silence fut trop lourd pour lui. Il tourna vers Kappel un visage défait.

— Nous n'avons plus besoin de gardes, mon pauvre !

— Que me dites-vous là ?

— Les diamants ont été volés. Ceux qui sont sur la châsse sont faux. Des bouchons de carafe ! Cinquante francs les deux, a dit Turner.

— Mais voyons, monsieur le curé… C'est impossible ! Quand et comment…

— Dieu le sait ! Depuis le 6 décembre, je ne me suis à aucun moment séparé des clés. Et j'étais seul, avec Monseigneur, à connaître la combinaison du coffre-fort.

Un mouvement de colère l'emporta :

— Ce Santa Claus ! Je n'ai même pas pu le retrouver, alors qu'il aurait dû être là, aux aguets ! Moi qui étais plein

de confiance, qui me reposais absolument sur lui ! C'était bien la peine que Monseigneur le fasse venir de si loin ? Ce n'est pas un détective, c'est un charlatan !

— Un détective ?… C'était un détec…

Kappel faillit être pris de faiblesse.

— Ah ! Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu, monsieur le curé ? À force de voir rôder cet homme, je m'étais figuré qu'il avait de mauvaises intentions. Il y a un peu plus d'une heure, je l'ai surpris à l'affût dans le jardin. Alors, je l'ai… je lui ai appliqué un grand coup d'échasse sur le crâne et je l'ai ligoté et bâillonné. Je croyais faire une action d'éclat !

Le curé n'eut pas une parole de reproche. Le désespoir du sacristain était trop évident.

— Vite, Kappel ! Il faut délier et soigner cet homme. Mon Dieu ! Pourvu que vous ne l'ayez pas blessé grièvement !

Le marquis de Santa Claus portait au front une énorme bosse et ressentait de terribles élancements.

— Vous pouvez vous vanter d'avoir bien travaillé, Kappel, dit-il avec une grimace. Ma tâche consistait à prévenir le vol. Elle va être maintenant de retrouver le voleur et, surtout, les diamants ! Ce sera moins simple, mais j'ai fait des choses plus difficiles. Jusqu'à nouvel ordre, monsieur le curé, silence absolu. Il faudra exiger du bijoutier et de Cornusse qu'ils tiennent leur langue. Vous ne désirez certainement pas troubler la population ; d'autre part, mettre le garde champêtre sur l'affaire serait pure plaisanterie ; enfin, il y a avantage à ce que le voleur ne soit pas informé de la découverte de l'échange des pierres. Dites tranquillement votre messe.

Laissez les « gardes de saint Nicolas » veiller toute la nuit sur deux « bouchons de carafe » et faites-moi confiance. Mais… plus de coups d'échasse, père Kappel, n'est-ce pas ? Vous avez le geste plutôt vif pour un sacristain !

Dans le lointain, on voyait au ras du sol s'allumer des étoiles. Il en naissait du fond des terres, il en surgissait des bois profonds. Groupées pour la plupart, elles étaient animées d'un mouvement lent qui les poussait toutes vers Mortefont. Cette surprenante éclosion d'astres répondait au carillon. Chaque étoile disait qu'un paysan, entouré de sa famille, une lanterne à la main, se dirigeait vers l'église.

Kappel, à la fenêtre de la salle du patronage, cherchait une autre étoile – dans le ciel, celle-ci. La phrase du grimoire le hantait :

Interroge l'Étoile du Berger,
Tu trouveras le Bras d'Or caché !

La messe de minuit fut splendide. Il y avait là quantité d'enfants venus des villages. Beaucoup voyaient la châsse pour la première fois. Les mamans se penchaient :

— Regarde la pierre qui brille, Jacquot. Tu n'en verras jamais d'aussi belle… Personne ici ne peut dire combien elle vaut – sauf peut-être M. Turner.

Kopf avait entonné avec beaucoup de flamme le *Minuit, Chrétiens*…

L'abbé Fuchs, récitant ses *oremus*, faisait effort pour concentrer sa pensée sur le sens des textes qu'il prononçait.

Mais, obstinément, la phrase du bijoutier revenait : « Des bouchons de carafe ! Cinquante francs les deux ! »

Le prêtre souffrait. Son cœur était douloureux et battait violemment ; il redoutait une crise. Une fois, déjà, des palpitations l'avaient contraint d'interrompre un office. Angoissé, l'esprit en désordre, le pauvre abbé montait et descendait les degrés de l'autel, se portait à la droite, à la gauche du tabernacle, tenté à chaque instant de lever les yeux vers les « bouchons de carafe » qui « resplendissaient » au niveau de son front.

Les enfants de chœur transportaient joyeusement le missel, les burettes, agitaient allègrement la sonnette, cependant que, déjà, la représentation des agapes qui allaient suivre faisait monter à leurs lèvres l'eau du désir.

Groupés autour de Mlle Turner installée à l'harmonium, une vingtaine de garçonnets et de fillettes chantaient des noëls.

« Pourvu que je tienne jusqu'au bout ! » se disait l'abbé Fuchs.

Avant minuit, il avait pris quelques gouttes de spartéine, dans une infusion.

Au Grand-Saint-Nicolas, le marquis de Santa Claus, enfermé dans sa chambre, appliquait des compresses glacées sur son crâne brûlant. Peu à peu, la douleur s'atténuait.

Soudain, comme une heure sonnait, il sursauta : un formidable fracas de cuivres venait d'éclater.

— Écoutez ! La fanfare ! La messe est finie ! s'écria Mme Kopf. Vite, les femmes ! Préparez-vous…

La cérémonie venait de s'achever, en effet. Lentement, le flot des fidèles s'était écoulé de l'église, où ne restaient assis sur leurs chaises que quelques pieuses femmes et les gardes de saint Nicolas qui suivaient du regard l'abbé Fuchs, débarrassé de sa chasuble et de ses ornements sacerdotaux, et occupé à éteindre des cierges autour de l'autel.

La population s'était massée sur la place. M. Villard était là, à la tête de sa fanfare et de son orphéon rangés en bon ordre. Courtoisement, il avait attendu, selon son habitude, que la dernière personne fût sortie de l'église et eût fermé la porte derrière elle. Aussitôt, sur un grand geste de l'instituteur, la fanfare, soutenue par l'orphéon, avait attaqué avec vigueur la « réplique de la laïcité ».

La Victoire en chan-tant…
Nous ou-vre la barriè-re…

Blaise Kappel, qui rangeait dans la salle du patronage, n'eut pas le cœur de s'indigner, comme il faisait d'ordinaire. Il pensait que le vol des diamants n'aurait sans doute pas eu lieu sans ce malheureux coup d'échasse, et il se désolait.

— Ah ! soupirait-il, si je pouvais retrouver le Bras d'Or, c'est ça qui remonterait M. le curé !

Sitôt donné l'ultime coup de cymbales, sur la place, ce fut une ruée générale vers les maisons bien chaudes où les craquements des bûches se mêlaient aux éclatements des châtaignes et des grains de maïs, et où des odeurs savoureuses montaient des longues tables dressées. Déjà, la liesse se donnait libre cours. Par les rues et les ruelles, c'était une grande salade de gens rieurs. Des gamins faisaient partir des

pétards. Des jeunes gens, coiffés de chapeaux de gendarme, en papier, se tenaient par le bras et pourchassaient des filles qu'ils bloquaient contre des portes, attiraient et encerclaient. Du fond des longs couloirs s'élançaient sans crier gare des personnages burlesques, peinturlurés, déguisés. Les deux panneaux d'une trappe de cave s'ouvraient : on voyait un tonneau s'élever lentement des entrailles du sol ; il roulait sur le trottoir couvert de neige, la trappe se refermait. Tout semblait crier : Ripaille ! Beuverie ! Et il y avait tant de lumières qu'on ne voyait plus clair.

Catherine Arnaud avait couru au château revêtir ses atours de grande dame du temps jadis. Augusta, la vieille servante, avait fini par dénicher la chaussure de bal égarée. La toilette fut longue, mais quelle métamorphose ! En vérité, c'était absolument comme si une baguette de fée avait touché un à un les humbles vêtements de la petite couturière, les transformant en parures éblouissantes. Et ce grave châtelain qui appuyait sur Catherine un regard doux, ne surgissait-il pas également d'un conte de fées ?

Cendrillon eut une fugitive crispation des traits. Un conte de fées ? Non ! Une fantaisie… Un caprice du morose baron. Rien de plus. Et demain… demain…

Demain ? Eh bien ! demain, Cendrillon, assise à sa fenêtre entre ses canaris, reprendrait le dé, l'aiguille et les ciseaux, et se remettrait à coudre des uniformes de soldats en bois, voilà tout ! Mais, du moins, tout un soir, elle aurait été la plus belle, et elle aurait eu au bal un vrai gentilhomme pour cavalier !

Lorsque, rose de confusion et de plaisir, Catherine Arnaud fit au bras du baron de La Faille son entrée au Grand-Saint-Nicolas, il s'établit subitement dans la vaste salle

pleine de banqueteurs un silence énorme. Catherine sentait tous les regards fixés sur elle. Son triomphe l'effrayait presque. Parmi les buveurs, elle chercha quelques figures amies. Elle aperçut Hagen et Virecourt attablés côte à côte et leur adressa un sourire qui suffit à dissiper la stupeur où chacun était plongé ; les bruits de voix et de mastication reprirent avec un entrain redoublé.

Sur la table réservée au baron, Mme Kopf avait arrangé dans un vase des fleurs de bruyère, des perce-neige et quelques roses d'extrême arrière-saison. Elle avait étendu une nappe à grands carreaux, disposé des assiettes de porcelaine fine, des coupes de cristal. Le père Kopf apporta solennellement dans un seau de glace une bouteille de vin du Rhin et emplit à demi les coupes. Le baron souleva la sienne à hauteur des yeux en regardant gaiement la pauvre Catherine qui, tout émue, l'imita.

Le bal devait ouvrir vers deux heures et demie du matin. Avant que l'orchestre attaquât la première valse, les banqueteurs avaient demandé au père Kopf de chanter. L'Alsacien avait une assez jolie voix de baryton. On le savait, et chaque année on l'obligeait à chanter. Il se défendit mollement puis, avec l'assentiment du baron, s'exécuta. Son succès, c'était la chanson patriotique d'avant-guerre. Il chanta le *Légionnaire* :

Depuis longtemps, la raison du plus fort
Tenait courbés deux bons vieux de l'Alsace,
Mais dans leurs cœurs opprimés par le sort,
L'amour de la France était toujours vivace…

Ensuite, pour la grande joie de l'assistance, il lança, à pleine gorge, un de ses autres succès, que l'on reprit en chœur au passage bien connu :

Sentinelles, ne tirez pas !
C'est un oiseau qui vient de Fran…an…ce !

Après cela, de bons braillards « poussèrent » des chansons à boire et à manger, où il était question de saucisses, de choucroute, de bière mousseuse et de vin pétillant. Les bouteilles de mirabelle circulèrent.

Puis quelqu'un, au milieu des vivats, pria Catherine de chanter à son tour. D'abord, honteuse, elle s'y refusa. Mais le baron chuchota quelques mots à son oreille.

Alors, elle se leva et chanta d'une voix nuancée et fraîche :

En passant par la Lorraine
Avec mes sabots,
En passant par la Lorraine
Avec mes sabots,
Rencontrai un capitaine
Avec mes sabots,
Don Daine
Ho… Ho… Ho !…
Avec mes sabots !

Un tonnerre d'applaudissements salua la fin de la chanson. Le bal ouvrit sur ces entrefaites. Le baron se leva, et le

tourbillon de la première valse emporta dans les bras du châtelain la petite couturière…

Ce fut seulement une heure plus tard que deux gamins de quinze ans, Jules Poudriollet et un copain, qui avaient fait cette nuit-là leurs premières armes, bu et fumé copieusement et étaient sortis sous prétexte de se dégourdir les jambes – en réalité parce que la tête leur tournait et qu'ils se sentaient le cœur barbouillé – firent irruption au Grand-Saint-Nicolas. Ils étaient totalement dégrisés. Ils avaient une mine blême, une expression terrifiée. Une danse venait de finir, mais les couples ne s'étaient pas séparés : on attendait la reprise.

Dans le silence relatif, un des gamins lança, d'une voix blanche :

— On a assassiné le Père Noël !

V

L'ALLEMAND

Près de l'entrée du souterrain, au pied de l'éminence boisée dominée par le château, on découvrit le Père Noël. Il était allongé sur le dos. Sa houppelande pourpre se détachait nettement sur la neige. Il n'y avait aucune trace de sang.

— Je m'en doutais, grogna Virecourt, il est mort de congestion. C'était fatal ! Il levait trop facilement le coude.

Il apostropha les deux gamins :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'assassinat ? Vous étiez soûls, mauvaise graine !

— Regardez son cou, dit Poudriollet.

Hagen s'accroupit.

— C'est pourtant vrai ! Il a été étranglé, le pauvre vieux !

La gorge portait des marques de doigts. Les meurtrissures étaient profondes. La pression avait dû être extrêmement violente.

Un attroupement s'était formé. La lueur des lanternes colorait la neige en jaune autour du corps.

— Il faut courir chercher Ricomet, ordonna M. Noirgoutte. Cornusse est mort, c'est évident. Mais tout de même…

— Kopf vient de partir, monsieur le maire.

— Bien. Le mieux est d'attendre. Du moment qu'il y a eu crime, n'est-ce pas ?…

« Du moment qu'il y a eu crime… » La vision de l'appareil de la Justice mis en branle, avec les conséquences que cela comporte : interrogatoires, perquisitions, etc., plongeait chacun dans une sorte de paralysie.

Précisément, un homme qui arrivait en courant et dont on ne pouvait distinguer la silhouette, cria :

— Les empreintes ! Prenez garde aux empreintes !

Le cercle s'élargit. Mais il était trop tard. Vingt personnes avaient piétiné la neige. On reconnut le marquis de Santa Claus. Il fit un geste de désolation.

— Quel dommage ! Il devait y avoir ici des marques de pas lisibles comme des lettres majuscules ! Allez chercher, maintenant. C'est insensé !

Il haussa les épaules.

— Pardon, monsieur, dit M. Noirgoutte sèchement, avec l'autorité que lui conférait sa triple qualité de maire, de puissant propriétaire foncier et de possesseur de la fabrique de jouets, pardon, monsieur. Êtes-vous magistrat ? Policier ?

— Non, certes ! fit l'autre, ébahi.

— Alors, de quoi vous mêlez-vous ?

— Oh ! très bien, monsieur le maire ! Si vous le prenez ainsi…

Il tourna les talons et reprit le chemin de Mortefont.

Turner questionna Virecourt :

— Enfin, qui est-il au juste, cet individu ?

— Tu en sais autant que moi ! C'est un certain M. de Santa Claus…

À Mortefont, le marquis se rendit d'abord chez Kappel, mais le sacristain n'était pas chez lui. Il finit par le découvrir devant la grille du presbytère en compagnie de Kopf et du docteur Ricomet appelé d'urgence au chevet de l'abbé Fuchs. Le cœur, après avoir résisté toute la soirée, avait cédé et ne battait plus qu'imperceptiblement. L'état du prêtre était si inquiétant que l'on avait demandé téléphoniquement une ambulance à Nancy. Néanmoins, le docteur s'efforçait de rassurer Kappel, qui s'affolait. Informé de la macabre découverte, Ricomet s'éloigna hâtivement avec Kopf.

Le temps se faisait menaçant. À la bise coupante avait succédé un vent fort et rapide, qui sifflait rageusement dans les arbres. Catherine Arnaud porta une main à sa nuque, où venait de se plaquer quelque chose de glacé. Elle poussa une exclamation : la neige se remettait à tomber.

Le maire s'impatientait.

— Mais que font donc Kopf et Ricomet ?

Au même instant, on vit danser la lueur d'un fanal dans les ténèbres. C'étaient eux.

Le docteur examina le cadavre.

— C'est bien un crime, dit-il. Un crime tout ce qu'il y a de caractérisé ! Il faut appeler la Mobile. De toute façon, on ne peut pas laisser le corps ici ! Quelques hommes de bonne volonté, s'il vous plaît…

Une femme leva le front avec inquiétude.

— Oh ! dit-elle. Écoutez !

Une série de craquements retentissaient dans la forêt. Le vent se transformait en bourrasque et cassait les branches. La tempête montait avec une rapidité extrême.

— Dépêchons… Dépêchons…

Hagen et Virecourt saisirent le mort aux genoux et aux aisselles. Jupes ramassées, une main sur le chapeau, les femmes se hâtaient en trébuchant devant le groupe des hommes.

Un ululement continu, d'une puissance croissant de seconde en seconde, cornait. L'ouragan arrivait des Vosges. Il ronflait et galopait sur la plaine lorraine avec une vitesse

d'express. Il assaillait de flanc la petite troupe ; sous son effort, des sillons se creusaient dans la neige qui volait comme une fumée à la rencontre de celle qui tombait du ciel en tourbillons furieux. On éprouvait l'impression d'être entièrement plongé dans l'eau.

— Ça va faire du joli dans les bois, remarqua M. Noirgoutte.

— Que dites-vous ? demanda le docteur.

— Je dis que ça va faire du joli dans les bois, cria le maire.

Il fallait employer toute sa voix pour être entendu.

Des coups de canon partaient de la forêt, où la tempête tordait et brisait les arbres, les fracassait les uns contre les autres, emportait des branches. Le ciel était absolument noir, sans une étoile. Une lanterne, puis une autre, s'éteignirent. Les femmes glapissaient. Catherine Arnaud, éperdue, s'accrochait au bras du baron.

— Que le diable m'emporte, c'est la fin du monde ! sacra Virecourt, qui haletait et avait peine à avancer, avec son fardeau.

— Où va-t-on le mettre ? s'enquit le docteur.

— Quoi ? lança le maire.

— Je vous demande où on va le mettre ? dit, plus fort, le docteur.

— Qui ça ?

— Le mort ! hurla le docteur.

— À la mairie ! fit M. Noirgoutte sur le même ton.

Il ajouta quelques paroles qui furent mangées par le vent fou et fit un grand geste.

À la mairie, où tout le monde s'engouffra, une surprise intense s'empara des assistants lorsque le docteur eut ôté au Père Noël son bonnet, sa perruque et sa barbe postiches. Sous le déguisement et la houppelande que Cornusse avait portés tout l'après-midi et toute la soirée, on ne découvrit pas le mort que l'on attendait. Ce n'était pas le photographe qui avait été assassiné !

— Qu'est-ce que c'est que ce type ?

L'homme était inconnu. On ne l'avait jamais rencontré à Mortefont. Le visage était rond. L'absence de barbe et de moustache et les cheveux passés à la tondeuse contribuaient à le faire paraître plus rond encore.

— Il a une bobine d'Allemand, dit Kopf.

— C'était sûrement un touriste, quelqu'un de bien, observa Hagen. Il n'y a qu'à voir ce costume !

Le vêtement était riche, en effet.

Chandail de pure laine très serrée, knickerbockers en drap anglais, chaussures montantes de cuir souple.

On trouva dans le portefeuille deux billets de cent francs, des feuillets couverts de chiffres, mais aucun papier d'identité. En outre, un canif, une montre, un mouchoir, de la menue monnaie.

À l'annulaire de la main gauche, l'homme portait une alliance en or.

Il fut très difficile d'obtenir la communication avec Nancy. L'orage perturbait les transmissions. Enfin, après une longue attente et des interruptions exaspérantes, le maire eut au bout du fil un personnage dont il lui fut impossible de savoir au juste s'il était un juge d'instruction, un commissaire de police, un inspecteur de la Brigade mobile ou un capitaine de gendarmerie. La voix et les répliques étaient celles d'un homme mal réveillé.

— Un crime, vous dites ?

— Un crime, oui. Un homme étranglé.

— Qu'est-ce qu'il est, cet homme ? Il occupe une situation importante dans votre contrée ?

— Il n'est pas du pays. On ne le connaît pas. On n'a trouvé sur lui aucun papier d'identité.

— Ah ! c'est ennuyeux ! Dites, monsieur le maire, vous êtes bien certain qu'il s'agit d'un crime ?

— Il n'y a aucun doute là-dessus.

— C'est très ennuyeux. Le docteur est compétent ?

— Mais certainement ! D'ailleurs je vous dis que le crime…

— Le crime… Le crime… Vous ne vous faites pas idée du nombre de suicides qu'on est d'abord tenté de prendre pour des crimes ! Ce ne serait pas un suicide ?

— Puisque je vous dis que non !

— Alors bon ! On vous envoie du monde par la route. Il paraît qu'il fait un sacré temps, de votre côté ?

— Oh ! une petite bruine, tout au plus ! Ça brouillasse ! lança le maire, excédé.

— Ah ! c'est surprenant ! Je croyais savoir qu'au contraire… Enfin… S'il y a lieu, on peut vous téléphoner ? Très bien, monsieur le maire ! Bonsoir, monsieur le maire.

— Crétin ! fit M. Noirgoutte en raccrochant.

Dix minutes plus tard la sonnerie tintait.

— Allô ? cria Noirgoutte.

— C'est Nancy, monsieur le maire. Au sujet de votre affaire… J'ai oublié de vous dire, tout à l'heure… Autant que possible, pour la commodité des investigations, que personne ne touche au cadavre. Il faut tout laisser en l'état. S'il y a des empreintes de pas, le mieux serait de les faire recouvrir avec des sacs, des chiffons.

Une seconde, le maire évoqua le cyclone qui fouaillait la plaine, labourait la neige, l'arrachait du sol par paquets, tordait les fûts des sapins, brisait les branches, emportait tout. Il éclata de rire.

— Vous dites ? fit la voix lointaine. Je vous entends mal.

— Je dis que c'est d'accord, jeta le maire, à la fois hilare et furibond. On va installer des chiffons sur les empreintes, avec quelques cailloux ; comptez sur moi !

Il raccrocha et, pour la seconde fois, grommela :

— Crétin !

En sa qualité de magistrat, et en attendant l'arrivée de ces messieurs de Nancy, il avait pris l'enquête en main et décidé de recueillir les premières dépositions. Il fit tirer de son

lit l'instituteur Villard, pour qu'il lui servît de greffier. En même temps, il envoya à la recherche de Gaspard Cornusse. Avant tout, il s'agissait de déterminer dans quelles conditions la houppelande du Père Noël avait pu passer des épaules du photographe sur celles du touriste aux knickerbockers.

Cornusse dormait profondément dans sa maison suspendue. Il fallut tambouriner à sa porte et hurler longtemps sous sa fenêtre son nom dans l'ouragan avant de parvenir à le réveiller. Son premier mot fut :

— Ah ! j'ai trop bu ! Foi de Cornusse, j'ai abusé !

Il passait ses doigts dans ses cheveux emmêlés et riait doucement, cependant que le sommeil tirait des larmes de ses prunelles de poulpe. On dut lui dire plusieurs fois l'aventure de la nuit avant qu'il comprît. Il bredouillait :

— Un mort ? Vous voulez rigoler ? Un mort dans ma houppelande ? Bougres de farceurs !

Devant le maire, il déclara :

— J'ai suivi ma tournée, comme je fais tous les ans, monsieur Noirgoutte. À la sacristie, j'ai trouvé M. le curé occupé à préparer la châsse. Les gamins braillaient leurs cantiques, dans la salle au-dessus. J'ai dit :

» — Je ne suis pas en retard ?

» On a bavardé de tout et de rien, M. le curé et moi. Et puis, qu'est-ce que vous voulez que je vous dise, monsieur le maire ? J'ai fait mon entrée là-haut, le facteur m'a remis les lettres, j'ai joué mon rôle avec Virecourt en Fouettard. Ils sont là tous deux pour certifier.

Les deux hommes approuvèrent. L'instituteur écrivait. Le maire, majestueux sous un buste de Marianne, écoutait sans interrompre.

— Ensuite, j'ai enlevé ma houppelande, mon bonnet, ma barbe et ma perruque, dans la sacristie – à seule fin que les enfants ne surprennent pas le petit manège. J'ai fourré le paquet dans le placard, et, après la messe de minuit, j'ai été me coucher, parce que, pour dire la vérité, j'avais mon compte !

— Ah ! par exemple ! s'exclama quelqu'un.

— Silence ! intima M. Noirgoutte.

— C'est que, monsieur le maire…

— Qu'y a-t-il, Turner ?

— Eh bien !… c'est-à-dire… Non ! Rien, monsieur le maire.

Le bijoutier hésitait, louchait du côté de la salle contiguë, où le cadavre de l'inconnu reposait sous la houppelande. Il murmura comme malgré lui :

— C'est plutôt raide !

Le maire avait surpris le mouvement de ses lèvres.

— Voyons, Turner ! Vous donnez l'impression d'en savoir plus long que vous ne voulez en dire. Si quelque chose vous a frappé dans la relation de Gaspard Cornusse, veuillez le déclarer nettement. L'affaire que nous essayons d'éclaircir est, fichtre ! suffisamment embrouillée comme cela ! L'heure n'est pas aux réticences !

— Je voudrais simplement poser une question à Cornusse, monsieur le maire.

— Eh bien ! parlez !

Le bijoutier et le photographe se firent face.

— Quand tu es arrivé à la sacristie, Cornusse, et que M. le curé préparait la châsse, tu prétends qu'il ne s'est rien passé ?

— Rien !

— Tu n'as rien dit de spécial ? Tu es bien sûr ?

— J'ai demandé :

» — Je ne suis pas en retard ?

— Je ne te parle pas de ça. Je te parle des pierres.

— Les pierres ?

— Les diamants ! Tu n'as pas dit qu'ils te faisaient un drôle d'effet, comme s'ils étaient moins brillants ?

— Moi ? Moi, j'ai dit ça ? Jamais de la vie ! Qu'est-ce que tu viens radoter ?

— Ah ! je radote ! Alors, M. le curé n'est pas venu frapper à ma porte, je ne me suis pas rendu à la sacristie, je n'ai pas examiné les diamants, et je n'ai pas dit : « Ces pierres sont fausses » ? Tout ça je l'ai rêvé, probablement ?

Gaspard Cornusse considérait Turner avec des yeux où se lisait un ébahissement sans limites.

— Il a le délire, s'exclama-t-il. Y a rien de vrai là-dedans ! C'est tout inventé ! Turner devient fou !

— Tiens ! Je suis fou, maintenant ! Eh bien ! moi, clama le bijoutier indigné, jusqu'ici je t'avais pris pour un vieil im-

bécile, mais je me demande si tu n'es pas une franche canaille, à présent ! Je jure que je viens de dire la vérité, monsieur le maire. Les diamants de la châsse de saint Nicolas ont été volés ! Vous n'avez qu'à aller les voir de près ! C'est du verre taillé, des bouchons de carafe ! Cinquante francs les deux, voilà ce qu'ils valent, et bien payé, encore ! Je l'ai dit à M. le curé. Je l'ai dit dans la sacristie, devant Cornusse !

— Je jure que non ! brailla le photographe, bégayant de fureur. Il ne s'est rien passé de tout ça. En tout cas, pas devant moi, monsieur le maire. Si quelqu'un a volé les pierres, c'est lui ! Bijoutier, tu es un bandit !

— Bien, dit Turner. Il n'y a qu'à demander à M. le curé.

— M. le curé est très souffrant, intervint le docteur Ricomet. Il a reçu une commotion, et je craindrais…

— Dame ! jeta triomphalement Turner, c'est le vol des diamants qui en est la cause ! Dans ces conditions, que l'on fasse venir Kappel. Il n'assistait pas à la scène, mais je sais que M. le curé l'a mis au courant.

Kappel, mandé en hâte, se présenta sur-le-champ, Mlle Sophie Turner s'étant offerte à veiller l'abbé Fuchs. Les déclarations du sacristain furent entièrement conformes à celles de Turner. Kappel précisa que M. le curé avait exigé provisoirement le secret sur le vol, afin que la fête de Noël ne fût pas troublée par cette nouvelle lamentable. Il ne fit aucune allusion au marquis de Santa Claus, ni à l'objet réel de la présence de ce dernier à Mortefont : le marquis, prévoyant ces interrogatoires sitôt qu'il avait appris la découverte de l'assassinat, lui avait expliqué que le fait de le « brûler », loin d'aider à l'éclaircissement de l'énigme, rendrait ses recherches beaucoup plus malaisées. Par contre, Kappel parla

de l'agression du 6 décembre et de la lettre anonyme parvenue antérieurement. Un lourd silence suivit. Tous les regards étaient fixés sur Cornusse. Le photographe soufflait comme un bœuf. Brusquement, il se mit à assener des coups de poing sur le bureau derrière lequel siégeait le maire. Il écumait.

— C'est un coup monté ! Ils sont de mèche tous les deux. Je jure sur mes yeux que je n'ai rien dit ni rien vu de ce qu'ils racontent. Enfin, vous me connaissez, monsieur le maire. Je suis né à Mortefont et je n'ai jamais bougé du pays, sauf pour aller sous les drapeaux. J'ai peut-être toujours passé pour un imbécile, comme dit Turner, je le veux bien, mais je suis un honnête homme !

Une scène de violence suivit. Cornusse avait ses champions, Kappel et Turner les leurs. Au milieu d'un désordre inexprimable, les gens s'invectivaient. M. Noirgoutte, nettement débordé, levait les bras au ciel et proférait de vains appels au calme. L'instituteur abandonna ses papiers, quitta la pièce un instant, puis rentra et monta délibérément à la tribune, d'où il écarta M. Noirgoutte d'un geste courtois mais ferme tout en disant, pour la forme :

— Voulez-vous me permettre, monsieur le maire ?

Trop heureux, car il ne se sentait pas à la hauteur, ce dernier céda la place. À la même seconde, un silence total succéda au tumulte. Dans un grand geste théâtral des plus habiles, l'instituteur venait de brandir la houppelande rouge.

— Mes amis ! lança-t-il d'une voix sonore, il y a un mort derrière cette porte ! Un crime abominable s'est commis chez nous ! Nous sommes tous, ici, de braves gens, et pendant que vous vous chamaillez, un assassin en profite pour

fuir ou assurer sa sécurité en détruisant les indices capables de mettre la Justice sur sa piste !

Ces paroles produisirent une profonde sensation.

— Il y a un malentendu ! continua Villard. Cela crève les yeux ! Ce malentendu sera éclairci rapidement. Dès que M. le curé sera en état d'être questionné, il dira ce qui s'est réellement produit à la sacristie.

— Si l'abbé Fuchs passe une bonne nuit, dit le docteur, on pourra l'interroger dès demain matin.

— Merci, docteur. Vous avez entendu, mes amis : dès demain matin… Dans quelques heures… Un peu de patience ! Tous, jusqu'à présent, nous avons tenu, depuis de longues années et à juste titre, nos concitoyens Kappel, Turner et Cornusse pour des hommes probes, incapables d'une indélicatesse. Est-il vraisemblable que l'un d'entre eux, reniant brusquement un passé d'honneur, ait volé les diamants ? Je dis : Non ! Et je pose la question : N'est-il pas significatif que l'on ait trouvé, enveloppé dans la houppelande, l'inconnu étranglé près de l'entrée du souterrain ? Quelle explication à cela ? J'en entrevois une très simple, qui concilierait tout, et sur laquelle je vous invite à réfléchir. L'inconnu portait la houppelande, la barbe et la perruque, parce que, ainsi accoutré, rien ne lui était plus facile que de se faire passer pour Cornusse. J'ai la conviction que Cornusse n'a pas volé les diamants. Pourtant, je crois également que Kappel et Turner disent la vérité. Nos concitoyens, mes amis, ont été victimes d'une machination. Je vous propose une théorie susceptible de mettre d'accord Kappel et Turner avec Cornusse. L'homme qui pénétra dans la sacristie déguisé en Père Noël n'était pas Cornusse, mais l'inconnu. C'est lui qui a volé les diamants. J'ajoute qu'il devait avoir un complice. Ce sera

son complice qui l'aura tué, près du souterrain par lequel les deux hommes comptaient gagner les champs et s'enfuir. L'absence de papiers d'identité sur le mort nous démontre que ses vêtements ont été soigneusement fouillés. Ils n'ont pu l'être que par le complice, après le meurtre, lequel a eu pour mobile, ai-je besoin de le dire, la cupidité. Tuer supprimait la nécessité de partager le butin ! C'est l'éternelle histoire des marrons tirés du feu, contée par La Fontaine, dans la fable de *Bertrand et Raton* !

Des applaudissements unanimes saluèrent ce petit discours.

On criait :

— Bravo, Villard !

De fait, l'hypothèse était très soutenable. Déjà, Kappel et Turner, sans rancune, s'avançaient, main tendue, vers Cornusse, quand celui-ci détruisit l'effet heureux des paroles de l'instituteur.

— Faites excuse, monsieur Villard, je vous remercie des bonnes choses que vous avez dites sur moi, mais je ne comprends toujours pas.

— Quoi donc, mon brave ?

— Voilà : d'après vous, le voleur se serait fait passer pour moi, avec ma houppelande, à la sacristie ?

— Exactement.

— Mais alors, où est-ce que je pouvais être, moi, à ce moment-là ?

— Eh bien ! mais… je ne sais… Vous…

— Je n'ai pas quitté ma houppelande une minute, monsieur l'instituteur, et il n'y en a qu'une, de houppelande, à Mortefont, c'est la mienne, celle que vous tenez à la main ! Vous pensez si je la connais, ma houppelande, depuis quinze ans que je la traîne chaque Noël ! Comment expliquez-vous cela ? Il faudrait que l'homme l'ait prise dans le placard de la sacristie, après la séance du patronage. Dans quelle intention, puisque le vol, d'après ce que disent Turner et Kappel, était fait ? Ce qu'il y a de sûr, monsieur Villard, c'est que j'ai fait toute ma tournée avec la houppelande, comme chaque fois, et que je suis arrivé à temps pour la séance ; j'ai attendu, dans la sacristie, le moment de faire mon entrée en haut ; je l'ai faite, et je suis redescendu me déshabiller. Et je répète que tout le temps que j'ai tenu compagnie à M. le curé quand il préparait la châsse, il n'a pas été question si les diamants brillaient ou non, il n'en a même pas été question du tout, des diamants ! Voilà ce que j'ai à dire, et je le jure !

Turner et Kappel protestaient, le vacarme allait reprendre, quand l'instituteur apaisa chacun d'un geste.

— Supposons, dit-il, que l'inconnu ait porté une houppelande et des postiches semblables à ceux de Cornusse. Il a pu pénétrer à la sacristie tandis que Cornusse jouait son rôle dans la salle du patronage. Autrement dit, il y aurait eu deux Pères Noël au même moment. L'abbé Fuchs aura cru avoir affaire à Cornusse…

— Cette théorie est bien compliquée et n'éclaircit rien, loin de là ! objecta le docteur. Elle ne nous dit ni quand, ni comment s'est accompli le vol. Autre chose : le rôle de Cornusse à la salle du patronage a duré tout au plus un quart d'heure. Songez au risque couru par le faux Père Noël, en bas. Il me semble peu vraisemblable qu'il ait osé… Mais,

autre remarque, plus importante : en admettant que le voleur se soit affublé de cette hypothétique deuxième houppelande et que son complice l'ait emportée après l'assassinat, comment expliquer que nous retrouvions ensuite la houppelande de Cornusse sur les épaules de l'homme étranglé ?

— C'est la bouteille à l'encre, dit le maire.

À ce moment, la sonnerie du téléphone retentit.

On appelait de Dombasle. C'étaient les inspecteurs de la Brigade mobile partis de Nancy en voiture. Ils annonçaient que l'épaisseur extraordinaire de la couche de neige accumulée sur les routes rendait leur voyage difficile. De plus, ils avaient recueilli par téléphone, dans les gendarmeries de Lunéville, Gerbéviller, Avricourt, Blamont et Cirey, des renseignements peu encourageants.

La tempête avait renversé des arbres sur toutes les routes. Il était impossible de passer, en raison des ténèbres. Ils allaient donc attendre à Dombasle le premier train du matin et descendraient à Cirey, d'où ils gagneraient Mortefont.

Lorsque le maire communiqua cette information, Kopf ricana et montra les fenêtres derrière lesquelles continuaient de hurler le vent du nord-est et de tourbillonner les masses neigeuses.

— Si ce temps dure jusqu'au matin, les inspecteurs ne pourront même pas venir de Cirey jusqu'à Mortefont. On sera bloqués ici, en tête à tête avec l'Allemand au chandail blanc et aux culottes de drap anglais.

— Eh bien ! fit énergiquement l'instituteur, si les policiers n'arrivent pas, nous ferons sans eux ! Nous résoudrons le mystère nous-mêmes !

Cette déclaration électrisa l'assemblée.

— C'est quelqu'un, Villard, qu'en dites-vous, monsieur Noirgoutte ? souffla Virecourt.

Le maire grimaça, sentant son prestige nettement atteint.

Insensiblement, l'atmosphère de la salle avait changé. Tous, intimement, étaient convaincus de la probité de Kappel, Turner et Cornusse. Tous étaient tentés de croire que Kappel et Turner, d'une part, Cornusse de l'autre, disaient la vérité.

Mais cela fût revenu à admettre deux « vérités » parfaitement opposées, inconciliables. Il aurait fallu, pour accorder ces deux « vérités », que le temps composant la journée précédente ait eu la propriété de s'étirer à la manière d'un élastique, il eût fallu que le 24 décembre ait comporté vingt-quatre heures et demie, ou, plus exactement, que la demi-heure séparant dix heures et demie de onze heures eût duré une heure. Ce qui était absurde à concevoir.

Aussi, confusément, chacun soupçonnait-il quelque formidable et ahurissante méprise, une astuce machiavélique dont l'inconnu à face d'Allemand avait emporté le secret dans la mort.

Hagen résuma l'impression générale.

— On peut dire qu'il nous est comme tombé du ciel, ce particulier !

— Pour un Père Noël, c'est régulier, ironisa Kopf.

— Oui ! Mais il s'est fait du mal en tombant !

— Je propose que l'on se rende au presbytère, dit Villard. Si le docteur estime que M. le curé peut être interrogé, nous aurons le cœur net au moins sur l'aventure de la sacristie. Sinon, on en sera quittes pour patienter.

Une lampe à pétrole brûlait au chevet de l'ecclésiastique. L'abbé Fuchs se tournait et se retournait fiévreusement dans son lit. Mlle Turner mit un doigt sur ses lèvres pour demander le silence. Le docteur se pencha :

— Eh bien ! monsieur le curé, comment vous sentez-vous ?

— Un peu mieux, il me semble, docteur, répondit faiblement le prêtre.

Le docteur prit le poignet, compta les pulsations.

— C'est très bien, dit-il. Le pouls se régularise. À l'aube, vous serez sur pied.

Il se retira et, dans le couloir, chuchota :

— L'état s'améliore. Néanmoins, je pense qu'il serait prématuré… Enfin… Si vous jugez indispensable…

— Certainement non ! se récria le maire. Ce serait inhumain. Nous attendrons le jour.

Sur ces mots, l'on se sépara et chacun regagna sa demeure, l'âme étrangement troublée.

Le baron de La Faille aussi avait l'âme troublée, mais pour un motif tout autre. Il avait assisté à la découverte du cadavre et à la rudimentaire instruction sans jamais se mêler à l'action. Il n'y demeurait pas indifférent ; simplement, une

pensée l'occupait davantage : celle de Cendrillon. D'abord amusé par la métamorphose, lorsque Catherine s'était montrée à lui dans ses beaux atours, il avait ensuite été touché par sa grâce naturelle, sa délicatesse, sa finesse. Puis, cette sorte de féerie qu'il avait organisée par jeu, sous l'impulsion d'un mouvement de joyeuse humeur, avait agi sur lui-même à son insu. La présence de la jeune fille à son côté, durant la soirée et une partie de la nuit, la manière dont elle avait saisi son bras, apeurée dans la tornade de neige, et s'était confiée à sa force, tout cela faisait naître dans l'esprit du baron comme une sorte de surprise émerveillée. Au début, il avait voulu étonner la jeune fille, et c'était lui qui avait été étonné. Emporté dans le jeu, il avait voulu donner du plaisir, et il en avait reçu, peut-être, plus qu'il n'en avait donné. Maintenant, il envisageait l'existence qui avait toujours été la sienne, farouche, secrète, repliée, morose. « Des amourettes (comme il y avait longtemps de cela !) – mais jamais d'amour ! »

Sans doute, le baron n'était pas tombé amoureux de Cendrillon. Il n'était pas un jouvenceau ! Il n'irait pas acheter des cartes sentimentales chez Gaspard Cornusse pour exprimer sa flamme ! Mais, après qu'il l'eut reconduite jusqu'à son seuil et quittée, le souvenir de la jeune fille éveilla en lui des pensées pleines de douceur, qu'il croyait à jamais assoupies. Il s'en étonnait, un peu puérilement, à la manière de quelqu'un qui s'effarerait, dans un manoir sombre et triste envahi soudain par une troupe adolescente, d'entendre les voûtes et les corridors, depuis si longtemps silencieux, répondre par de gais échos aux rires et aux voix jeunes !

Indifférent à la bourrasque et à la neige où il enfonçait jusqu'à mi-jambe, le baron rentra pensif au château.

Depuis longtemps, le marquis s'était endormi dans sa chambre du Grand-Saint-Nicolas, après avoir donné à Paris un coup de téléphone qui avait nécessité une attente très longue.

Bientôt, il n'y eut plus, à Mortefont, que deux lieux éclairés : la chambre de l'abbé Fuchs, au chevet duquel se tenaient Kappel et Mlle Turner, et l'église, où quatre gardes de saint Nicolas, que l'on avait complètement oubliés, continuaient, ignorants des événements, à veiller avec conscience sur les « bouchons de carafe ».

Vers huit heures du matin, la sonnerie du téléphone éclata à la mairie. Celle-ci était déserte. La sonnerie tinta un moment, puis cessa pour reprendre au domicile personnel de M. Noirgoutte. Le maire, arraché à un sommeil épais, l'esprit plein de confusion, tête lourde, membres las, jeta sans aménité :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ici un des inspecteurs de la Brigade mobile partis cette nuit de Nancy, monsieur le maire. Je vous parle de Blainville-la-Grande.

— De Blainville ? Je croyais que vous aviez décidé de venir jusqu'à Cirey par le train. Pourquoi diable êtes-vous descendus à Blainville ?

— Par force, monsieur le maire. L'omnibus a déraillé.

— Le contraire m'aurait surpris ! Il se produit vingt déraillements par an, à Blainville ! Pas de morts, j'espère ?

— Non ! Seulement quelques voyageurs contusionnés. Ce n'est rien. Mais les rails sont arrachés sur une bonne longueur. La remise en état va demander du temps. Nous préférons essayer de continuer sur Mortefont par la route. Ça ne va pas être commode. La tempête a fait des dégâts épouvantables. La neige est si épaisse qu'on ne voit pas les bornes, on ne distingue même plus les chemins des champs.

— Et cela continue ! dit le maire. Tout de même, l'ouragan a tendance à s'apaiser.

— Enfin, on va se cramponner. J'espère que vos hommes ont tenu compte, dans la mesure du possible, des recommandations que l'on vous a faites de Nancy à propos de la position du corps et de la préservation des empreintes ?

Cette question mit le maire en joie.

— Soyez tranquille ! dit-il. J'ai fait construire une espèce de petite cabane au-dessus des empreintes.

— Magnifique ! Dans ces conditions, nous allons vous débrouiller l'affaire en deux temps et trois mouvements. À tout à l'heure, monsieur le maire.

Le maire raccrocha et ricana.

— Crétins ! Ils ont réussi à faire vingt-trois kilomètres depuis la nuit ! L'auto… le train… Ils vont probablement essayer d'un traîneau, ensuite. Et nous les verrons arriver finalement à skis, dans quelques jours…

Il se remit au lit et se rendormit instantanément.

Vers la même heure, une automobile stoppait dans la vallée de la Vezouse. La voiture venait de couvrir un long trajet : la carrosserie était recouverte d'une boue grise. Le chauffeur fit un geste découragé.

— Nous voici coincés, ce coup-ci. Il n'y a absolument plus moyen d'avancer, monsieur !

— Rayez le mot « absolu » de votre vocabulaire, Charles. Rien n'est absolu ! Tout est relatif ! Mortefont n'est guère à plus d'une quinzaine de kilomètres. Un dernier effort et nous y sommes.

— Mais, monsieur, c'est… J'en demande pardon à Monsieur, mais c'est de la folie. On ne sait pas sur quoi on roule. Sur la route ? En pleines terres ? On va s'engloutir dans une dépression de terrain, c'est couru !

— Aucune importance, Charles ! Il faut passer !

— Mais on est capables de se flanquer à la rivière ! On ne la voit plus, la rivière !

L'homme qui se tenait au fond de la voiture ouvrit la portière et descendit. Il enfonça dans la neige jusqu'à mi-corps.

— Monsieur peut se rendre compte par lui-même !

— Charles, je me suis mis en tête d'arriver et j'arriverai. Je vais prendre le volant.

— Mais, monsieur…

— Assez de discours. Nous n'avons pas le temps.

L'homme repoussa le chauffeur, et, sans plus de façons, s'assit sur le siège.

— Installez-vous sur les coussins, Charles ; vous ne l'avez d'ailleurs pas volé !

— C'est un suicide, monsieur !

— Montez, ou bien fermez la portière et écartez-vous, répliqua froidement l'autre en embrayant.

Un furieux jaillissement de neige souillée fusa. Les pneus chargés de chaînes patinèrent mais parvinrent à mordre dans cette matière fuyante. Le chauffeur n'eut que le temps de sauter sur le marchepied.

L'homme qui tenait le volant logea un cigare entre ses dents et passa un bras à l'intérieur du véhicule.

— Du feu, Charles ?

Il alluma et constata :

— Les briquets tempête ont du bon !

La voiture tanguait effroyablement. Elle avançait droit contre la rafale qui écrasait la neige contre le pare-brise à peu près avec la conscience d'un maçon appliquant du mortier sur une muraille, à pleines truelles. L'homme expédia un jet de salive qui ne toucha le sol qu'à plus de cent mètres en arrière.

On roulait en lisière d'un bois de peupliers. Le vent avait étêté le quart des arbres.

— Si vous en avez réellement assez de cette excursion, Charles, plaisanta l'homme, grimpez à un de ces peupliers et fumez des pipes en attendant le retour de l'auto.

— Je prie Monsieur de me pardonner, dit l'autre. Je regrette ce que j'ai dit. Je suis prêt à reprendre ma place au volant.

— Ça va, Charles. Je n'oublie pas que vous avez plus de trois cents kilomètres dans les bras. Reposez-vous. Ou plutôt non ! Descendez immédiatement, et filez en avant tâcher de traîner de côté ce jeune sapin qui a été abattu là-bas et va nous barrer le passage… Puis vous nettoierez le pare-brise. La neige se transforme en glace.

On avançait très lentement. Les pneus sifflaient. Parfois, la voiture était soulevée, s'inclinait, deux roues tournaient à vide.

— Cette fois, ça y est ! On se retourne !…

La voiture se redressait, miraculeusement.

— Ce n'est pas une auto qu'il faudrait ! C'est un tank ! Je me demande…

— Arrêtez, hurla le chauffeur.

Un peuplier venait d'être décapité net. Sa tête s'écrasa à dix mètres sur l'avant de la voiture.

Enfin, l'on vit se dresser dans le ciel livide un long fantôme grisâtre.

— L'église de Mortefont ! dit l'homme. Il est neuf heures dix ; nous n'aurons qu'un quart d'heure de retard. Ces ruines, sur la gauche, indiquent sûrement l'emplacement de l'abbaye de Gondrange.

— Eh bien ! exulta le chauffeur, on aura passé, tout de même !

Sous les voûtes de l'abbaye de Gondrange, le marquis de Santa Claus attendait. Il se détacha vivement de la muraille et vint à la rencontre du voyageur.

— Bonjour, marquis ! dit celui-ci.

— Bonjour, marquis ! dit le marquis de Santa Claus.

Les deux hommes se ressemblaient trait pour trait.

Mais leurs vêtements étaient différents. Le marquis N° 2 portait un costume de voyage.

— L'affaire se complique, dit le marquis N° 1. J'ai fait de mon mieux, mais…

— Je ne vous adresse pas de reproches, dit l'autre doucement.

Le marquis N° 1 tendit un carnet.

— J'ai noté là tout ce que vous avez besoin de savoir : récit des événements, description des lieux, portrait des gens, etc.

— Très bien, dit le marquis N° 2.

Et il enleva sa veste, son gilet, son faux col, sa chemise, déboucla son pantalon. Le marquis N° 1 agissait de même de son côté. Bientôt, dans le vent glacial qui sifflait à travers les ruines, les deux hommes furent complètement nus et échangèrent leurs vêtements.

— Très jolie contrée, observa le marquis N° 2 en grelottant. Pittoresque en diable ! Je me permettrai de vous faire observer, marquis, que votre tricot est un peu léger. Je vais

plutôt remettre le mien, si vous n'y voyez pas d'inconvénient. Mon caleçon n'est pas trop juste ? Je remarque que vous avez les cuisses fortes ! Mes chaussures sont un peu humides. Vous m'excuserez ! Après un trajet pareil…

Quelques minutes plus tard, tous deux se retrouvaient habillés. Le marquis de Santa Claus avait pris l'apparence du voyageur, lequel faisait maintenant un marquis de Santa Claus en tout point semblable à celui qui, depuis une dizaine de jours, hantait les ruelles de Mortefont.

Les deux hommes se serrèrent la main.

— Sur ce, marquis, au revoir !

— Au revoir, marquis !

Celui qui portait à présent le costume de voyage marcha vers l'auto arrêtée à quelque distance.

— Charles, on repart. Nous rentrons à Paris.

— Bien, monsieur, fit le chauffeur, sans marquer de surprise.

La voiture démarra et s'éloigna, cahotée dans la tourmente. Les rideaux de la neige se refermèrent sur elle. Le marquis de Santa Claus N° 2 se dirigea vers Mortefont en se battant les aisselles.

« Voici sûrement la grand-rue, se dit-il bientôt. Lendemain de réveillon : on dort encore. À merveille ! Si j'ai bien étudié le plan, cette ruelle doit me conduire au Grand-Saint-Nicolas. Ah ! ah ! l'église ! Très beau monument ! Mais nous ferons de l'archéologie un peu plus tard… Parfait : voici le Grand-Saint-Nicolas. Là aussi, tout le monde est endormi.

C'est on ne peut mieux ! Voici ma chambre… Hop !… Le tour est joué ! »

Le marquis se dévêtit rapidement et se coula au lit. Il constata :

— Les draps sont encore tièdes !

Il s'étira avec volupté, alluma une cigarette et se mit à lire attentivement les notes contenues dans le calepin qu'il tenait du marquis N° 1.

Du temps passa. Des bruits de pas s'entendirent, au plafond. Le ménage Kopf se levait. On frappa à la porte, la bonne montra son visage encore ensommeillé. Elle portait un plateau surmonté d'un bol fumant.

— Monsieur le marquis doit penser que son petit déjeuner ne vient pas de bonne heure, ce matin. C'est que l'on a dansé si tard !

— Je comprends très bien, dit le marquis. Aucune importance !

Il jeta un coup d'œil au contenu du bol : du chocolat au lait. Il avait horreur du chocolat au lait.

— Dites-moi, fit-il. Ce matin, je prendrai plutôt du café. Du café noir, très fort.

La petite rit gentiment.

— Monsieur le marquis aime le changement !

Pour toute réponse, le marquis, préoccupé, lui lança un regard sévère et se replongea dans la lecture des notes du calepin. Un instant après, relevant la tête, il vit la servante s'éloigner avec une mine chagrine.

« Bon ! se dit-il. Aurais-je gaffé, déjà ? Elle est gentille, cette gamine ! J'espère que l'animal ne lui faisait pas les yeux doux ! Je serais obligé de prendre la succession et, tel que je me connais, Dieu sait où cela me conduirait ! »

Trois quarts d'heure plus tard, après une toilette au cours de laquelle il consacra des soins très particuliers à son visage, le marquis de Santa Claus, l'œil plus vif que jamais derrière ses binocles, quittait sa chambre. La salle du Grand-Saint-Nicolas était encore encombrée des longues tables du réveillon, couvertes de bouteilles vides et de plats tachés de sauces figées. Il y avait un énorme tas de cendres dans le foyer. Sur une table isolée, le marquis remarqua de la verrerie fine, un seau à glace, et, dans un vase, des fleurs fanées. Le calepin précisait que le marquis N° 1 n'avait pas assisté au réveillon : en conséquence, le marquis N° 2 estima que l'on ne s'étonnerait pas de l'entendre poser une question au sujet de cette table.

— Mais c'est vrai ! s'écria Mme Kopf. Vous étiez dans votre chambre. Nous avons eu M. le baron de La Faille. C'est un événement. Il est venu avec la petite Catherine Arnaud, déguisée en princesse d'autrefois. Si vous aviez vu comme elle était belle !

Kopf grillait du désir de se mêler à la conversation.

— Et vous ne savez pas non plus, fit-il, ce qui s'est passé après la découverte de l'homme assassiné ! On m'a dit que vous étiez parti aussitôt après votre « pique » avec le maire. Eh bien ! le mort, ce n'était pas Cornusse, comme on croyait. Oh ! c'est un joli casse-tête, cette histoire ! Figurez-vous qu'à la mairie… Mais je vous ennuie, monsieur le marquis ?

— Vous plaisantez, Kopf ! Prenez un apéritif avec moi, et vous me raconterez.

— Qu'est-ce que je vous sers, monsieur le marquis ?

— Eh bien ! comme d'habitude !

— Une Suze, alors ?

Le marquis N° 2 ne pouvait pas souffrir la Suze.

— Réflexion faite, donnez-moi plutôt un Pernod.

— Un petit changement ne fait jamais de mal, conclut l'hôtelier, sentencieux.

— Ainsi, vous me disiez qu'à la mairie…

Chez son frère, Mlle Sophie Turner allait et venait, soucieuse. Parfois elle lançait dans la direction du bijoutier un regard acéré. Elle ouvrit une armoire, glissa une main sous une pile de linge, ses doigts tâtonnèrent. C'était la dixième fois depuis une heure que la vieille fille soulevait cette pile de linge. Puis elle examina le contenu d'un tiroir : c'était également la dixième fois qu'elle se livrait à cet inventaire.

Elle s'assit. Mais, un instant après, elle se leva de nouveau, alla jeter un coup d'œil dans des vases de cuivre placés sur la cheminée. Elle revint à sa chaise. Ces investigations avaient peu à peu exaspéré son frère.

— À la fin, me diras-tu ce que tu cherches ?

Il posait cette question pour la dixième fois.

— Je ne cherche rien… Je range !

— Drôle de façon de ranger ! C'est ton chat, que tu as perdu ?

Mlle Turner se taisait, obstinément. Elle ne bougeait plus, mais ses regards agiles faisaient inlassablement le tour de la pièce, s'arrêtant çà et là. On sentait qu'immobile elle continuait de chercher.

Un soupçon traversa la cervelle du bijoutier.

— Est-ce que, par hasard, tu te figurerais… Oh ! par exemple ! Est-ce que… Ce sont les diamants, peut-être ? Tu t'imagines que je les ai subtilisés ?

Il considéra le visage fermé, les lèvres pincées de la vieille fille et se mit à rire amèrement.

— Elle le croit ! C'est le comble ! Ma sœur, ma propre sœur !

Il éclata :

— Eh bien ! pauvre idiote ! triste buse ! sache que si j'avais volé les diamants, j'aurais eu assez d'intelligence pour les cacher là où tu n'aurais aucune chance de les trouver ! Je te dis ça pour t'éviter de perdre davantage de temps à fouiner dans les placards !

Il chercha un sarcasme bien virulent, n'en trouva pas et dut se contenter de crier :

— Ah ! tu n'as pas volé ton surnom ! Mère Michel, va !

Il essaya de placer un ressort de montre, mais n'y parvint pas. Il était si agité qu'il cassa un pivot de balancier. Il jeta sa pince sur un comptoir et partit.

Mlle Turner haussa une épaule, se leva, marcha vers un bahut, comme tentée d'y poursuivre ses investigations, puis changea d'avis et sortit à son tour. Elle se hâtait sous la neige et frappait à quantité de portes. Elle informait les fidèles qu'il n'y aurait pas de messe ce jour-là en raison de la mauvaise santé de M. le curé, et, aussi, des tragiques événements de la nuit.

Les escaliers étaient hantés d'enfants qui chuchotaient avec gravité, mais dès qu'approchait une grande personne, devenaient muets.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous complotez ? Vos jouets ne vous plaisent pas, cette année ? Espèces de jamais contents ! A-t-on idée de rester là plantés comme des piquets au lieu de jouer ?

Les enfants s'enfonçaient dans leur silence. Les grandes personnes haussaient une épaule et s'éloignaient, sans soupçonner qu'elles avaient effleuré la vérité.

Cendrillon seule sut inspirer assez de confiance à une fillette, et obtint cette confidence désolée :

— J'en veux pas, d'mes jouets ! J'les aime pas !

— Et pourquoi ?

— À cause !

— À cause de quoi ?

— À cause que c'est pas le Père Noël qui les a apportés.

— Mais si, c'est lui ! Qui veux-tu…

La fillette eut un regard lourd de reproches.

— Tu sais bien que ça peut pas être lui, puisqu'il est mort ! On l'a tué ! Les grands disaient que c'était Cornusse qui faisait le Père Noël avec la houppelande, tu sais, et la barbe, et puis la perruque, et puis le bonnet, tu sais. La preuve que c'était pas lui ! C'est l'autre, le vrai !

— Mais non, mon chou ! Le monsieur qui est mort n'était qu'un homme déguisé. D'abord, le Père Noël ne peut pas mourir…

— Si, il peut ! La preuve ! Et d'abord, si c'est pas le vrai Père Noël qu'on a trouvé mort, qui c'est ?

— On ne le connaît pas, avoua imprudemment Catherine.

— Ah ! tu vois bien !

Cendrillon ne trouva pas de réplique. Répondre qu'il n'était pas possible de connaître tous les hommes qui vivent sur la terre n'eût pas fait impression sur l'enfant. En outre – et c'était là le plus étrange – Cendrillon, très confusément, éprouvait le sentiment que la fillette avait raison contre elle. Non pas, certes, en affirmant que l'homme trouvé étranglé dans la houppelande rouge était le vrai Père Noël, mais en faisant ressortir son singulier caractère anonyme.

— Tombé du ciel ! s'était d'abord exclamé Hagen.

Tandis que les grandes personnes se demandaient, à présent, de quel enfer était remonté l'homme au visage d'Allemand, les enfants avaient pris au pied de la lettre la phrase du boucher. Pour eux, l'inconnu était réellement tombé du ciel.

Il neigeait toujours. On se sentait devenir aveugle, à force de contempler, à l'infini, cette blancheur crue. L'idée

de neige s'imposait au point qu'on éprouvait l'impression qu'il neigeait dans les cerveaux.

Le marquis de Santa Claus arriva au presbytère au moment où y pénétraient M. Noirgoutte, Villard, le docteur Ricomet, Turner, Kappel et Cornusse. La question relative à ce qui s'était passé la veille entre dix heures et onze heures à la sacristie allait être posée à l'abbé Fuchs.

Lorsqu'il se trouva en présence du sacristain, le marquis fut désagréablement impressionné par certains regards méfiants que lui jeta Kappel à la dérobée. Dès que le marquis le fixait, l'autre abaissait les paupières ou détournait la tête.

Après une nuit assez bonne en dépit du vacarme de l'ouragan, la santé du prêtre s'était améliorée.

D'une voix faible, mais que n'altéra pas l'ombre d'une hésitation, l'abbé Fuchs indiqua que les faits relatés par Kappel et Turner étaient, malheureusement, exacts. Le vol des diamants avait bien été découvert dans les circonstances indiquées par eux. Un fait fut acquis : l'entêtement apporté par Cornusse à la négation de l'évidence n'était explicable que par la folie ou la complicité dans le vol et, peut-être même, le meurtre.

L'instituteur adopta la première thèse ; la plus humaine : Cornusse déraisonnait. Il « déménageait », comme aimait à dire Hagen. Le maire opta pour la seconde théorie. Selon lui, Cornusse, dominé par une cupidité fréquente chez des gens d'âge demeurés jusque-là indifférents à la tentation de l'or, avait prêté la main au larcin.

— Et, à présent, il fait l'idiot ! C'est un système ! Il n'a pas le mérite de l'invention. Il a de la chance d'avoir la réputation d'un individu paisible, sans quoi je le ferais boucler dans un grenier. Il ne perd rien pour attendre. Les Ostrogoths de la Brigade mobile de Nancy finiront bien par se montrer à l'horizon. À ce moment-là…

Kappel avait attiré le marquis de Santa Claus dans le jardin du presbytère.

— Avez-vous toujours espoir de le découvrir ? chuchota-t-il.

— Qui cela ?

Le sacristain pointa un doigt vers le ciel.

— *Interroge l'Étoile du Berger !* dit-il.

— *Et tu trouveras le Bras d'Or caché !* acheva le marquis. Non, Kappel, je n'ai pas renoncé à chercher le Bras d'Or. Je crois fermement qu'il est ici, à Mortefont, dans quelque trou de muraille.

Le marquis sentait toujours courir sur lui les regards soupçonneux du sacristain.

« Qu'est-ce que ce gaillard peut bien mijoter ? » se demandait-il.

— S'il vous plaît, monsieur de Santa Claus… J'avoue que je commence à avoir moins de confiance dans ma baguette de coudrier. J'ai pensé que, peut-être… Si vous aviez la bonté de me confier votre détecteur… Je voudrais tenter une expérience.

— Très volontiers, Kappel !

Le marquis N° 2 plongea une main dans sa poche et en tira une espèce de boussole que le marquis N° 1 appelait un détecteur. Le sacristain se confondit en remerciements dont le marquis ne fut pas dupe. Au moment où il avait sorti de sa poche le détecteur, l'expression de Kappel avait trahi un étonnement très léger, aussitôt réprimé.

« Toi, mon bonhomme, songea le « noble portugais », tu viens de me tendre un piège ! Ton coup a raté ! Tiens ! tiens ! »

Il tendit la main :

— Je dois rejoindre M. Villard. Il m'a promis de me montrer quelques documents d'histoire locale.

L'instituteur bavardait devant la mairie avec le docteur, le garde champêtre et le maire. Dès que ce dernier aperçut le marquis, il s'éloigna.

— M. Noirgoutte ne semble éprouver qu'une sympathie modérée à mon endroit, plaisanta M. de Santa Claus.

Les trois hommes éclatèrent de rire.

— Je crois, dit l'instituteur, que M. Noirgoutte estime que vous sentez légèrement le fagot, si vous permettez cette plaisanterie, monsieur le marquis.

— Le fagot ?

— N'exagérons rien ! Je ne veux pas dire que vous lui soyez suspect ! Mais vos allures, votre présence prolongée à Mortefont l'intriguent ! Il nous l'avouait à l'instant.

— Bref ! Il me soupçonne d'être un voleur et, peut-être, un assassin ? J'avais cru comprendre qu'il tenait pour la culpabilité de Cornusse.

— Vous allez trop loin, monsieur le marquis ! Bien que… évidemment… M. Noirgoutte a toujours aimé bâtir des romans. On est habitués, dans le pays, on n'y fait plus attention. Voulez-vous parier que cet après-midi il aura changé son fusil d'épaule et verra de l'espionnage sous roche ?

— La main de l'Allemagne ! plaisanta Ricomet.

— L'Allemagne ? Une affaire d'espionnage ? s'écria le garde champêtre. Mais au fait… Cet Allemand…

— Parlons sérieusement, cher monsieur Villard. Puisque vous me l'avez proposé, j'aimerais jeter un coup d'œil à la bibliothèque.

— Elle n'est pas riche, fit observer Ricomet. Sorti de Jules Verne, Mayne Reid, Wells, et, bien entendu, Erckmann-Chatrian…

En passant près d'une porte fermée à clé, M. Villard eut un bref frisson.

— C'est ici qu'il est, dit-il.

— L'homme qui…

— Oui !

— On ne sait toujours rien ?

— Aucune idée de son identité. J'ai téléphoné le signalement à Nancy, ce matin. Jusqu'à présent, mystère !… Je ne vous cache pas que je serai soulagé de voir arriver les policiers.

— À ce propos, on m'a rapporté qu'hier soir vous avez été…

— Splendide… acheva Ricomet.

— Allons, allons ! fit l'instituteur. J'ai été… jeune – disons. L'emballement ! Le coup de fouet de l'émotion ! J'ai réfléchi depuis ! Chacun son métier, n'est-ce pas ? Les détectives ne s'amusent pas à jouer les instituteurs, les instituteurs n'ont pas à s'improviser détectives ! La tâche d'un homme comme moi consiste à enseigner *b a ba*. Hier soir, j'étais sorti de mon rôle. J'y suis rentré. N'en parlons plus !

Ces paroles furent prononcées avec simplicité. Elles exprimaient une modestie réelle. C'était un homme sympathique que cet instituteur.

— N'empêche que vous avez été épatant, Villard ! Ne serait-ce que comme cran. Le pauvre Noirgoutte était au-dessous de tout ! Ah ! si vous vouliez faire de la politique active…

Virecourt approuva.

L'instituteur rit, mi-flatté, mi-gêné.

— Il ressemble à un Allemand, dit-on ? jeta le marquis.

— Comme deux gouttes d'eau… Vous désirez le voir ?

L'instituteur ouvrit la porte et repoussa les volets.

Le cadavre était allongé sur une table, face au plafond.

— Il n'est pas beau, le bougre, dit Virecourt.

Le marquis de Santa Claus contourna le corps, très lentement. Le docteur pointa un doigt vers la gorge, où des meurtrissures faisaient une ligne sombre, irrégulière.

— Il paraît que la police arrive à des résultats étonnants par l'étude des empreintes digitales, remarqua Villard.

— Oui, mais… la peau ne retient pas les empreintes digitales !…

Le marquis considérait attentivement le visage aux traits germaniques. Il souleva la tête, la laissa doucement retomber, puis :

— Si nous passions voir les livres, maintenant ? suggéra-t-il.

L'instituteur détailla complaisamment les maigres richesses de la bibliothèque. Le marquis répondait, citait un titre, feuilletait un volume, donnait une appréciation sur un auteur, mais sa pensée était ailleurs. Elle était restée dans cette pièce froide et nue où reposait le cadavre de l'homme « tombé du ciel ».

— Tiens, remarqua-t-il en faisant courir son index sur des reliures, vous avez Shakespeare !

— Mais oui ! fit Villard, avec une pointe de fierté amusante.

VI

BLÜCHER ET GROUCHY

La tempête avait enfin cessé, tuée par sa propre fureur.

Le marquis de Santa Claus était perplexe.

« J'aurai du mal à me dépêtrer de cette histoire, songeait-il. Il y a… Eh bien ! ma foi ! il y a que je suis trop vieux ! Quarante ans ! Un vieillard, en somme ! »

Il considérait des enfants méditatifs sous des porches, ou d'autres qui se poursuivaient dans la neige, en criant.

Rue de l'Étuve, il s'en trouvait toujours une bande qui stationnait aux abords de la chambre sans fenêtre, pourvue seulement d'une très étroite lucarne, où Cornusse développait ses photographies. Pour eux, cette salle représentait le *cabinet noir* – le fameux cabinet noir des pénitences. Ils imaginaient la pièce pleine de menaces, de pièges, hantée de toutes sortes de bestioles couleur de moisi. Un frisson leur descendait le long de l'échine…

— Vous avez vu ? dit une fillette.

C'était Madeleine Neubach. Elle pointa un doigt vers la lucarne.

— *L'œil*… L'œil du Père Noël, celui qui lui rapporte tout… Il nous a regardés.

Un bambin joufflu fanfaronna :

— L'œil ? Il ne peut plus rien rapporter, puisque le Père Noël est mort !

— Oui ? Eh bien ! approche un peu ton nez de la lucarne, puisque tu es si malin gros lard !

— Pfftt ! Ce que c'est bête, les filles ! D'abord, il n'y a pas d'œil… c'est une blague !

— Si, il y en a un. Il est tout rouge.

— C'est pas un œil, c'est une lampe. Une fois, mon frère Christophe a regardé par la lucarne. Il n'a pas peur, mon frère Christophe. Il a vu des cuvettes sur une table, et puis des tas de fioles, et puis la lampe rouge.

Néanmoins, le petit reculait, sournoisement, se collait contre une muraille, point tellement rassuré…

« Un gamin, une fillette de six ans, se disait le marquis de Santa Claus, voilà ce qu'il faudrait, comme détectives, dans une enquête pareille ! Ils comprendraient, eux ! Le Père Noël, le Père Fouettard, Croquemitaine, l'Homme au Sac et le Marchand de Sable ; l'Ogre de Saint-Nicolas, la Mère Michel et le Compère Lustucru, ça les connaît ! Ils sont chez eux, là-dedans ! Ah ! l'âge de raison, quelle tristesse ! Et j'oubliais Cendrillon ! Tiens ! voilà le baron, justement. Pour un Prince charmant, il a l'air préoccupé ! »

Le baron de La Faille allait, tête inclinée. Il sortait de la rue des Trois-Puits.

Le marquis aborda le châtelain.

— Puis-je vous rappeler, mon cher baron, votre promesse de me laisser voir vos archives ?

— Le stock vous attend, marquis. J'ai vidé deux bahuts à votre intention.

Cendrillon cousait, à sa croisée. La pauvrette était bouleversée. À peine était-elle parvenue, bien sagement, et non sans soupirer, à redescendre sur la terre et à ne plus considérer que comme un merveilleux souvenir l'aventure du réveillon et du bal, que le baron était arrivé. Debout devant la fenêtre, il avait murmuré, tout en agaçant les canaris, des mots qui n'avaient rien de très extraordinaire, des mots de tous les jours, mais qui empruntaient une valeur singulière aux regards dont ils étaient accompagnés. Le baron parti, Cendrillon avait repris courageusement l'aiguille et le dé, mais il flottait devant ses yeux comme un voile derrière lequel les chiffons bleus et rouges destinés à faire des uniformes de soldats de bois semblaient se transformer en étoffes précieuses.

— Eh bien ! mademoiselle, vous avez eu un beau triomphe au bal, m'a-t-on dit ! Ce sera mon regret de n'avoir pu vous admirer !

Catherine rougit.

— Vous étiez souffrant, je crois, monsieur le marquis ?

— Un peu, mais il n'y paraît plus.

— J'en suis heureuse.

Elle sourit.

— Oui. Cela a été pour moi une soirée… Je ne peux pas dire à quel point ce bal… Ah ! c'était tout à fait comme dans les contes ! J'ai d'abord essayé je ne sais plus combien de robes, au château. Des toilettes, monsieur le marquis, comme je n'en avais jamais vu ou imaginé avant ! Et cette chaussure que l'on ne retrouvait pas… Des chaussures toutes

dorées… Mais je suis sotte ! Pour vous, c'est naturel, ces choses-là…

Lorsque le marquis s'éloigna, il grommelait.

— Tout à fait comme dans les contes ! Cela devient exaspérant, à la fin ! Nous ne sommes pas dans un conte de fées, sacrebleu ! Des diamants disparaissent, un individu sans papiers d'identité est trouvé étranglé : ce n'est pas précisément féerique !

Devant la bijouterie, le facteur bavardait avec Turner :

« Tiens ! l'Homme au Sac taille une bavette avec le Marchand de Sable, se dit machinalement le marquis. Et, bien entendu, la Mère Michel est à sa fenêtre. »

Il s'arrêta net.

« Allons bon ! Moi aussi ; maintenant, cela me prend ? Enfin, voyons ! Suis-je à Mortefont, en Lorraine, ou au pays d'*Il était une fois* ?… »

Après le déjeuner, le marquis de Santa Claus se rendit auprès de l'entrée du souterrain, là où Jules Poudriollet et un autre garnement avaient aperçu l'Allemand pour la première fois. L'endroit était désert. À la place où gisait, une douzaine d'heures plus tôt, « l'homme tombé du ciel », se dressait, pipe au bec et balai sous l'aisselle, un énorme bonhomme de neige. Le marquis le considéra gravement. Gravement, il se courba, ramassa une poignée de neige, qu'il pétrit. Son bras se détendit, la pipe du bonhomme de neige sauta en l'air. Lorsque le marquis s'en alla, le bonhomme de neige, outre sa pipe, avait perdu sa tête et son balai.

« Ça va ! se disait le marquis en frictionnant ses mains rougies par la neige. Je rajeunis ! »

Dans l'après-midi, il remarqua qu'on l'observait bizarrement. Des gens se tassaient sur son passage ou se prenaient à chuchoter.

Il circulait dans une atmosphère d'hostilité. Beaucoup le soupçonnaient de n'être pas pour rien dans les événements du 24 et du 25 décembre.

Jusqu'au sacristain, qui l'espionnait ! S'étant retourné à deux ou trois reprises, il l'aperçut, assez loin, qui regardait dans sa direction.

Vers six heures, le marquis entra dans l'église. Si quelqu'un, un instant après, y avait pénétré pour le rejoindre, il aurait eu la stupeur de ne plus l'y trouver.

Le marquis, par une échelle branlante, avait grimpé dans le clocher et s'était installé à califourchon sur un chevron. Contre sa nuque, il sentait le contact froid d'une cloche. De ce perchoir, il pouvait observer l'extérieur, entre deux poutres. La nuit était tombée. Le temps était maintenant très calme. Quantité de points scintillaient dans le ciel nettoyé, et, au ras du sol, des lampes brillaient. Des voitures passaient au trot. La lueur rougeâtre de leurs lanternes faisait songer à des étoiles filantes, peu pressées, pour une fois. Bas sur l'horizon, un astre resplendissait d'un éclat blanc. C'était la planète Vénus.

Le marquis se rappela la formule du grimoire :

Interroge l'Étoile du Berger,
Tu trouveras le Bras d'Or caché !

Ses yeux s'abaissèrent. Son regard plongea. Au presbytère, deux pièces étaient éclairées : la cuisine et la chambre à coucher. L'abbé Fuchs était au lit. Le marquis voyait sa tête coiffée d'un bonnet de coton rouler lentement sur l'oreiller. Kappel, dans la cuisine, préparait un repas très léger. Le marquis observa longtemps le sacristain, sa façon prudente d'avancer le pied, d'étendre le bras, à cause de sa myopie.

Puis Kappel éteignit dans la cuisine et servit au curé un bouillon, un œuf à la coque, de la confiture, le tout arrosé d'un peu d'eau minérale. Une infusion termina le repas. Après cela, Kappel installa en veilleuse une lampe au chevet du prêtre, mit du bois sur le feu et s'en alla.

Le marquis se préparait à quitter le clocher lorsqu'il entendit une porte grincer, puis un pas, qui lui sembla extrêmement discret, résonner dans l'église. Il conclut à une ultime ronde du sacristain et attendit. Son regard revint distraitement à la chambre de l'abbé Fuchs. Aussitôt, sa bouche s'arrondit et ses yeux s'élargirent.

Le prêtre était sorti de son lit. En chemise, pieds nus, le pompon de son bonnet se balançant burlesquement sur sa nuque, il trottinait à travers la pièce. Il s'arrêta près d'un prie-Dieu. Il inclina un peu la tête de côté, dans le mouvement de prêter l'oreille. Puis un sourire parut sur son visage. Le marquis était très intrigué. Il vit l'abbé Fuchs se pencher sur le prie-Dieu. C'était un vrai meuble, d'un modèle qui ne se fait plus guère : à la fois prie-Dieu et placard. L'abbé Fuchs ouvrit la partie formant placard. Dans son clocher, le marquis se mit à pouffer. Le curé tenait maintenant un verre et une bouteille à demi pleine d'un liquide qui ne devait avoir aucun rapport avec de l'eau minérale, ni de la tisane.

Le prêtre se versa une forte rasade et l'ingurgita.

Ensuite, il rangea verre et bouteille, traversa de nouveau la pièce en trottinant, s'enfouit sous ses couvertures et ne bougea plus.

« Fichtre ! M. le curé a une curieuse façon de suivre son régime ! Je doute que le cordial qu'il vient de s'administrer soit indiqué pour son cœur ! »

Souriant, le marquis redescendit l'échelle et se retrouva dans l'église, où ne s'entendait plus le moindre bruit. Après une hésitation, il marcha vers le maître-autel et passa dans la sacristie. La porte ouvrant sur le jardin n'était pas fermée à clé. Le marquis l'ouvrit et sortit. Au même instant, il reçut en plein front un magistral coup de gourdin qui l'étendit sur le sol.

Par chance, le bord du chapeau avait amorti le choc.

Le marquis était seulement étourdi. Il sentit une main palper ses vêtements, puis se glisser dans la poche qui contenait le portefeuille. La tiédeur d'un souffle précipité courait sur son visage. Il saisit le poignet avec promptitude, puis, redressant le buste et s'arc-boutant du genou contre les jambes de son agresseur qu'il avait renversé, il imprima au poignet une torsion brutale et se mit à tirer. Un hurlement s'éleva.

De sa main libre, le marquis atteignit dans son veston une lampe électrique et pressa le bouton. Pour la seconde fois, dans cette soirée, sa bouche s'arrondit : son assaillant, c'était Blaise Kappel ! Le marquis promena un instant sur le sol le faisceau lumineux et l'arrêta sur une échasse.

— Alors, c'est une manie ! cria-t-il, ou bien c'est la conséquence d'un vœu ! Vous avez juré de m'assommer à coups d'échasse ! Changez d'arme, la prochaine fois !

— Vous êtes un imposteur, un voleur et un assassin ! répondit le sacristain, qui essayait vainement de se dégager et grimaçait de douleur.

— Un imposteur ?

— Je sais que vous n'êtes pas le marquis de Santa Claus…

— Je ne suis pas le marquis de Santa Claus ?

— Non ! Je l'ai compris dès que je vous ai vu, ce matin. Le marquis avait gardé au front une cicatrice du coup que je lui ai donné hier. Vous êtes habile, mais vous n'avez pas songé à la cicatrice.

Le marquis lâcha le poignet de Kappel et éclata de rire.

— Voilà donc pourquoi vous m'avez demandé mon détecteur, pensant que je ne saurais même pas ce que ce mot signifie ! Et voilà pourquoi vous m'avez espionné cet après-midi ? Rassurez-vous ! Je suis tout autant marquis de Santa Claus que le marquis de Santa Claus que vous connaissez. C'est mon secrétaire. Lorsque l'on m'a demandé de venir exercer une surveillance ici, j'ai jugé qu'il s'en tirerait aussi bien que moi et je l'ai envoyé. Mais quand il y a crime, c'est moi, Prosper Lepicq, qui opère en personne !

— Cette ressemblance effarante… s'étonna Kappel.

— Aisée à obtenir. Je vais vous livrer le secret. J'ai imaginé de créer un visage qui fût à mi-chemin de celui de mon secrétaire et du mien. Il nous était plus facile de le « rejoindre » chacun, que, pour l'un quelconque de nous deux, de parcourir toute la distance le séparant de l'autre. Le visage du marquis de Santa Claus, c'est une sorte de moyenne ! Vous comprenez ? Moyenne de nos ressem-

blances et de nos différences ! Un peu de mon secrétaire et un peu de moi-même. Le plus gênant, ce sont les yeux et la voix. Mais les lunettes et l'accent portugais n'ont pas été inventés pour les chiens ! Par exemple, l'animal aurait pu me signaler la cicatrice au front ! Je ne pouvais pas deviner ! En attendant, laissez-moi vous féliciter, vous visez rudement juste, pour un myope !

Peu après, le quiproquo parfaitement dissipé, Kappel insista pour emmener le marquis chez lui et le panser. Puis, ensemble, les deux hommes trinquèrent, et M. de Santa Claus rentra au Grand-Saint-Nicolas.

Il était huit heures et demie. Chez lui, M. Noirgoutte se levait de table après un dîner copieux. Il venait d'allumer un cigare et de se laisser tomber avec une sensation de bien-être dans un profond fauteuil lorsqu'on frappa. La servante alla ouvrir.

— Virecourt est dans le couloir, monsieur le maire.

— Virecourt ? Qu'il entre !

— C'est les policiers, monsieur Noirgoutte, dit le garde champêtre.

— Ah ! tout de même ! Ils ont fini par arriver !

— C'est-à-dire non, monsieur le maire ! Ils ne sont pas là. Je me trouvais à la mairie avec l'instituteur, quand le téléphone s'est mis à marcher. Les policiers sont arrêtés en ce moment à Baccarat.

— À Baccarat ? hurla le maire en bondissant. À Baccarat ! Et qu'est-ce qu'ils y fichent, à Baccarat ? Baccarat n'est même pas sur le chemin de Mortefont ! C'est monumental ! Je vais télégraphier au commissaire divisionnaire et lui de-

mander si ses inspecteurs sont partis pour une enquête ou pour des vacances ! On ne se paie pas la tête des gens comme ça ! Baccarat !… Baccarat !…

— C'est-à-dire qu'ils ont dû faire un crochet, monsieur le maire, vu l'état des routes.

— Un crochet ? C'est le comble ! Et pourquoi ne pas passer par l'Espagne, tant qu'ils y sont ! Mais qu'ils y passent, par l'Espagne, et qu'on n'en parle plus ! Un crochet ! Et combien de temps espèrent-ils moisir à Baccarat ?

— D'après ce qu'ils expliquaient, ils ont eu des ennuis de moteur, à cause du froid, et une panne d'essence, et un pneu crevé. Enfin, tout, quoi ! Mais on peut compter sur eux sans faute au lever du jour.

— Au lever du jour ? Oui ! Mais ils n'ont pas dit quel jour !

M. Noirgoutte éclata d'un rire homérique.

Au lever du jour, pas de policiers.

En revanche, le téléphone tinta de nouveau. Cette fois, ce n'était ni à la mairie, ni chez le maire. C'était au Grand-Saint-Nicolas.

— Monsieur le marquis, on vous demande de Paris, vint dire la petite bonne.

— De Paris ! Diable, diable !

En pyjama, le marquis, qui arborait au front une superbe bosse, courut à la cabine téléphonique. Il perçut une voix lointaine :

— Allô !… Le marquis de Santa Claus, à Mortefont ?

— Lui-même. Qui est à l'appareil ?

— Le marquis de Santa Claus, à Paris !

— Diable ! diable ! Que se passe-t-il ?

— J'ai fait un oubli, hier. Je n'ai pas songé à vous signaler que le coup d'échasse du sacristain m'avait laissé une marque vers la tempe droite.

Le marquis de Santa Claus, à Mortefont, frictionna sa bosse, et eut cette repartie :

— Aucune importance ! J'y ai songé, *après coup !* Le nécessaire a été fait !

Lorsqu'il sortit de la cabine, Hagen entrait dans l'auberge. Le boucher le regarda durement, puis détourna le front et demanda :

— Sers-moi un café, Kopf, avec une mirabelle !

Il ajouta, d'une voix ambiguë :

— Tu sais la nouvelle ? Paraît que notre curé est mort, cette nuit…

Le marquis de Santa Claus se vêtit en hâte et courut au presbytère. Il y trouva le docteur Ricomet, Kappel, le maire, Turner et sa sœur, et Virecourt. Le sacristain était accablé.

— Mais, comment se fait-il ? Hier soir encore, M. le curé…

— Le cœur, dit le docteur. J'ajoute qu'il est admirable que l'abbé ait pu tenir si longtemps !

— Hélas ! Voyez ce que l'on a découvert !

Le sacristain alla jusqu'au prie-Dieu-placard d'où, la veille, le marquis installé dans le clocher avait vu le prêtre sortir clandestinement une bouteille, et il dévoila, cachés dans le petit meuble, une douzaine de flacons vides portant cette étiquette : *Mirabelle des Vosges.*

— Voilà ! dit-il en hochant désolément la tête. Nous sommes peu de chose ! Nous sommes bien peu de chose ! Si j'avais pu me douter que le pauvre homme buvait…

Depuis cinq minutes, le marquis toquait en vain à la porte de Cornusse. Le photographe s'entêtait à ne pas ouvrir.

— Inutile ! Je ne veux voir personne, criait-il. Allez-vous-en !

Las de frapper, le marquis secoua le loquet. L'autre brailla :

— N'entrez pas, brigand, ou je fais un malheur !

Le marquis de Santa Claus entra et referma la porte. Le vieil homme brandissait un pied d'appareil photographique.

— Allons, mon père Cornusse, je ne vous veux aucun mal !

— J'en ai assez de me voir montré au doigt comme un voleur ! Cinquante ans de ma vie, que j'ai passés à Mortefont, sans faire tort d'un centime à mon prochain, et, maintenant, venir me jeter ça à la face : « Voleur ! » Ah ! miséricorde !

Il abattit furieusement sur une table le pied de l'appareil photographique, qui se brisa net.

— Mais, père Cornusse, je suis persuadé que vous êtes un honnête homme ! C'est précisément pour cela que je veux essayer d'éclaircir cette affaire avec vous.

— C'est tout éclairci, fit l'autre buté. Kappel et Turner sont des voleurs !

Il montra, d'un large geste, les cartes postales idylliques, les attendrissantes photographies qui tapissaient ses murailles ; il semblait les prendre à témoignage.

— Me faire ça, à moi ! À moi !

— Voyons, père Cornusse, calmez-vous. Il faut que vous fassiez un effort de mémoire.

— Est-ce que vous êtes de la police ? questionna hargneusement le vieux.

— Je ne suis pas de la police. Je veux vous aider, parce que vous êtes dans l'embarras.

En parlant, il était allé prendre sur un bahut une bouteille de vin gris. Il emplit deux verres. Automatiquement, le photographe avança la main.

— À votre santé, Cornusse !

— À votre santé, monsieur le marquis !

Les deux hommes s'assirent. Le photographe appuya ses coudes sur la table.

— Vous êtes un honnête homme, Cornusse, répéta le marquis.

— Oui, dit Cornusse avec conviction.

— Maintenant, écoutez-moi. Blaise Kappel le sacristain et Max Turner le bijoutier sont aussi d'honnêtes gens.

— Oui, dit Cornusse.

Le mot était parti tout seul. Il se reprit :

— Non ! J'ai mal dit. Kappel et Turner sont des menteurs et des malfaisants !

— Tut ! tut ! fit le marquis. Parlons-nous sérieusement, oui ou non ? Laissez de côté votre rancune. Je vous dis que Kappel et Turner sont d'honnêtes gens, et vous le savez bien, au fond !

— Mettons !

— C'est donc qu'il existe un voleur qui n'est ni vous, ni Kappel, ni Turner.

— Dame ! Faut bien que ce soit quelqu'un !

Les deux hommes burent.

— Hier après-midi, Cornusse, vous avez effectué le tour des familles…

— Pareil que tous les ans… Je commence rue des Trois-Puits, je fais la Grand-Place, je monte la rue de l'Étuve, la rue de l'Âtre, je vais saluer le maire, je me rends à la maison d'école, je fais un saut chez le docteur, je passe chez M. de La Faille, malgré qu'il n'y a pas de gamin au château, je redescends par la rue du Marché, et ainsi de suite. Je n'épargne personne, quoi !

— Bien. Votre tournée faite…

— Après ma tournée, je suis arrivé à la sacristie, j'ai joué mon rôle à la salle du patronage et j'ai assisté à la messe de minuit. Pareil que tous les ans, je l'ai déjà dit vingt fois. Ce coup-ci, j'ai bu un peu plus que d'habitude, je le reconnais. Ça m'avait bouché l'estomac, je n'ai pas réveillonné. Je suis rentré chez moi aussitôt après la messe et la musique de Villard ; la fanfare, vous savez ? Ah ! c'est un drôle, Villard ! Tous les ans, à la sortie de la messe de minuit, c'est recta : *le Chant du Départ*. Réglé comme papier à musique !

Le marquis lança un regard aigu au photographe. Un soupçon venait de le traverser. La clé de la déconcertante contradiction qui opposait Cornusse à Kappel et Turner allait-elle lui être fournie plus tôt qu'il ne l'avait espéré ? Il venait d'entrevoir une explication stupéfiante de simplicité.

— Toujours le *Chant du Départ* ? Jamais un autre air ?

— Jamais ! Réglé comme papier à musique, je vous dis !

— Vous avez mal entendu, Cornusse. M. Villard a modifié son programme cette année. Il a intercalé des fragments de la *Carmagnole* et du *Ça ira* dans le *Chant du Départ*. Cela a même fait jaser pas mal !

Cornusse secoua la tête.

— Villard n'a rien fait de ce que vous dites, je le sais. J'ai écouté la musique jusqu'à la fin.

Ainsi, l'étrange contradiction se poursuivait ! Cornusse, à la sacristie, n'avait pas vu ce qu'avaient vu Turner et Kappel. Sur la place, à l'issue de la messe, il n'avait pas entendu les airs que chacun avait pu entendre. Et il était prêt, visiblement, de la meilleure foi du monde, à soutenir, seul contre tous, que Villard n'avait fait jouer ni le refrain de la *Carma-*

gnole ni celui du *Ça ira*. Le marquis se renversa en arrière et alluma une cigarette.

— Je vais vous conter une bonne histoire. Une aventure qui m'est arrivée il n'y a pas longtemps. Cela se passait dans un grand café, à Paris.

— Je n'ai jamais été à Paris, dit Cornusse.

— Aucune importance. Je m'étais rendu dans ce café, après quelques heures de sommeil, pour y retrouver un ami avec qui j'avais bu toute la nuit. Bu sérieusement, vous me comprenez.

Les joues du vieux se plissèrent, il fit un clin d'œil malicieux.

— Bien. Cet ami me dit :

» — Marquis, tu m'obligerais si tu pouvais me rendre les cinq cents francs que je t'ai prêtés cette nuit.

» Je réfléchis et me souvins effectivement de l'emprunt. J'étais confortablement lesté d'alcool lorsque j'avais demandé et reçu la somme ; néanmoins je me rappelais parfaitement la scène dans ses moindres détails :

» — C'était dans tel bar, à telle heure, dis-je. Un tel était avec nous.

» — Exact !

» Je tendis un billet de cinq cents francs. Mon ami se mit à rire.

» — Tu ne me dois rien. Je plaisantais. Je t'ai prêté cinq cents francs, au bar et dans les circonstances que tu in-

diques, mais il y a un mois de cela ! Tu m'as remboursé depuis !

» Je refusai de le croire :

» — Je t'assure que non ! C'était la nuit dernière ! J'en suis certain.

» J'insistai :

» — Un tel était avec nous. Il a même fait telle remarque, à tel moment…

» — Oui, mais… c'était le mois dernier…

» — Non ! la nuit dernière !

» Mon ami eut toutes les peines du monde à me convaincre !

— Elle est bien drôle ! fit le photographe.

Il riait. Il n'avait pas compris.

— Votre aventure, Cornusse, est la répétition de la mienne !

— Quoi ?

— Avant-hier, vous avez très certainement commencé votre tournée de Noël, mais vous ne l'avez pas terminée. À un point donné de votre parcours, alors que vous étiez déjà plus que gai, un personnage exactement au courant de votre tournée et de votre rôle à la séance annuelle du patronage vous a fait boire jusqu'à ivresse complète, vous a drogué peut-être, et a achevé votre tournée sous votre déguisement. Ensuite, il vous a ramené ici titubant, inconscient. Le lendemain, vous avez juré de bonne foi avoir fait de bout en bout

cette tournée. *Mais vous brouilliez les dates ! Vous vous rappeliez le Noël de l'année dernière !* Et cela avec d'autant plus de certitude que, depuis quinze ans, à l'occasion de cette fête, votre itinéraire est invariable, vos gestes et même vos paroles sont « réglés comme papier à musique ». Seulement, cette année-ci a apporté de la nouveauté ! Il y a d'abord eu l'affaire à la sacristie. Puis l'innovation de Villard : le refrain de la *Carmagnole* et du *Ça ira* ! Ces faits, il est clair que vous ne pouviez pas vous les rappeler, puisqu'ils ne s'étaient jamais produits auparavant.

Cornusse bégaya :

— C'est impossible ! Dites-moi que je suis fou, j'aime mieux ! Enfin quoi ! Je me vois encore trinquant avec Hagen. On a parlé des cours, de la crise.

— L'année dernière !

— Mais non ! avant-hier ! J'ai bu avec le père du petit Poudriollet. Le gamin était tout fier de porter ses premières culottes longues !

— L'année dernière !

— Nom d'un chien ! puisque je vous dis que c'était avant-hier ! Chez le maire, tenez, chez M. Noirgoutte, on a parlé des prochaines élections. Ah ! mais… Attendez donc ! On n'a pas pu parler des élections qui allaient se faire, puisque… voyons, voyons… puisqu'elles se sont faites cette année, justement ! Il m'a pourtant parlé des élections qui allaient venir, Noirgoutte !

— L'année dernière !

— C'est peut-être possible, après tout ! Mais, dans ces conditions, qu'est-ce qu'on aurait raconté, cette année, moi

et le maire ?… Je ne trouve pas. C'est comme un trou ! Qu'est-ce qu'on a bien pu dire ? Laissez que je cherche, je nous revois à table. On trinquait, comme de juste… Qu'est-ce qu'elle faisait, déjà, la servante ? Ah ! c'est fort !… Je la vois qui va et vient, il y a une marmite sur les braises. Ne bougez pas. Ça revient petit à petit. Je vois la marmite… Le maire est en train de me dire… de me dire… Ha ! Je l'entends comme s'il était ici :

» — Mon père Cornusse, je crois que les radicaux sont dans le lac !

— Vous voyez bien que c'était l'année dernière !

Cornusse donna un coup de poing sur la table.

— Je vous dis que je suis passé chez M. Noirgoutte cette année ! La preuve, c'est que, d'après ma tournée, je fais toujours le maire avant le docteur et M. le baron. Or c'était moi, chez les deux. M. Ricomet m'a raconté qu'il allait tout de même se décider à acheter une voiture !

— L'année dernière !

— Non ! Cette année ! Puisqu'il n'en a pas, de voiture ! C'est comme au château, j'ai entendu Augusta parler d'une chaussure de bal. Elle ne pouvait pas mettre la main dessus. C'était pour la petite Arnaud, pour un déguisement. Eh bien ! allez-vous prétendre que c'est l'année dernière que M. le baron a conduit la petite Arnaud au bal du Grand-Saint-Nicolas ? C'est avant-hier !

Le photographe repoussa brutalement sa chaise.

— Et puis, écoutez ! Je n'aime pas ça ! Je n'y comprends plus rien, moi, à la fin ! Où est-ce que j'ai été ? Où est-ce que je n'ai pas été ? Je ne sais plus ! Enfin quoi, il n'y a pas deux

Cornusse ! C'est moi Cornusse, monsieur le marquis ! Le Père Noël, c'est moi !

Il s'affolait. Il courait çà et là, comme un rat balourd ; il touchait ses photographies, ses cartes postales ; il promenait des doigts tremblants sur sa poitrine, comme pour s'assurer de la réalité de sa propre personne. Tout fuyait. Tout se confondait. Les années se mêlaient. Dans une espèce d'hallucination, le vieux photographe voyait quinze Pères Noël entièrement semblables, rouges dans un paysage de neige, cheminer sous une pluie de feuilles de calendrier portant le même quantième : 24 décembre, mais indiquant chacun un millésime différent : 1919… 1927… 1928… 1931… 1932…

Lorsque le marquis, vers la fin de la matinée, arriva au château pour compulser les archives des de La Faille, il trouva, entassées sur une table, plusieurs piles de parchemins, livres de raison, coutumiers, etc. Le baron, hôte accompli, se garda de l'assommer de commentaires.

— Fouillez ! Ne craignez pas de déclasser ! Vous trouverez ici de l'encre et du papier pour prendre des notes.

Puis lui-même s'installa auprès de son feu et se plongea dans la lecture d'une *Vie du Surintendant Fouquet* récemment publiée. Bien que cette lecture semblât l'intéresser beaucoup, elle ne lui faisait pas oublier son visiteur. De loin en loin, il relevait le front et considérait attentivement les traits du marquis courbé sur des parchemins couverts d'écriture ancienne et de vieux plans.

Sur la feuille de papier que le baron avait mise à sa disposition, le marquis ne prit qu'une note. Encore n'était-ce

pas une note : un dessin ! Un dessin très simple, représentant une étoile à quatre branches.

Lorsque M. de Santa Claus prit congé, après avoir accepté une invitation à dîner pour la soirée, le baron dit, non sans ironie :

— Vous oubliez quelque chose, mon cher marquis !

— Et quoi donc, baron ?

— Ce que vous avez butiné dans mes archives ! Cette étoile !

Il désignait le dessin sur la feuille de papier.

— Je gage que vous n'attachez guère foi à la légende du reliquaire enseveli ? questionna M. de Santa Claus.

— Aucune ! Et vous-même ?

L'œil du marquis brilla derrière le lorgnon.

— Que sais-je, baron ?

Il prit la feuille de papier, la plia et, de l'air le plus sérieux du monde, enfouit l'étoile dans sa poche.

Après le déjeuner, le marquis de Santa Claus demeura un moment assis sur un banc de la Grand-Place. Il suivait pensivement les ébats des gamins qui couraient et piaillaient, le nez rougi de froid, les mains au chaud dans leurs poches bourrées de châtaignes cuites sous la cendre.

MM. Noirgoutte et Villard passèrent de compagnie. L'instituteur salua le marquis, mais le maire garda son chapeau enfoncé sur sa tête et prit une mine rogue.

Le marquis l'entendit soupirer :

— Si seulement les inspecteurs de Nancy étaient là !

Une trompe d'auto corna. Le maire exécuta un brusque demi-tour sur lui-même à la manière des girouettes, aux sautes de vent.

— Enfin ! les policiers ! s'exclama-t-il.

Ce n'étaient pas les policiers. C'était la guimbarde asthmatique, à la carrosserie grelottante, qui assurait le service Cirey-Mortefont et retour.

Le maire eut un geste furieux.

— Avouez que c'est formidable ! Les communications sont rétablies ; cette vieille patache trouve le moyen de passer – et toujours pas de nouvelles des hommes de la Brigade mobile !

On vit descendre de la guimbarde un ecclésiastique mince et pâle marquant à peine vingt-cinq ans. C'était le remplaçant de l'abbé Fuchs. Une valise à la main, le chauffeur le guida vers le presbytère.

Le marquis se rendit à la mairie. Au seuil, il croisa Villard, qui était revenu et, déjà, repartait.

— Je puis entrer à la bibliothèque ?

— Certainement, monsieur le marquis. Vous m'excuserez de ne pas vous accompagner. Vous trouverez la porte ouverte…

Mais la pièce poussiéreuse où étaient enfermés les livres n'intéressait nullement le marquis. C'était dans la pièce où reposait le corps de l'inconnu qu'il avait l'intention de péné-

trer. Celle-ci était close. Le marquis n'hésita pas : il crocheta la serrure avec une adresse et une rapidité que lui eussent enviées bien des cambrioleurs exercés. Derrière lui, il repoussa la porte contre le chambranle, sans fermer.

Les persiennes closes maintenaient la salle dans une obscurité complète. Le marquis fit jouer le ressort d'une lampe électrique et se mit en devoir d'en promener très minutieusement le faisceau lumineux sur le cadavre. Tout à coup, il se courba davantage, en laissant échapper une sorte de grognement. Vingt secondes plus tard, il éteignait sa lampe et se retirait sur la pointe des pieds, après avoir irrespectueusement appliqué deux petites tapes sur le crâne du mort, dans un geste familier, amical, exprimant quelque chose comme : « Merci, vieux ! »

Revenu près de la porte, il fronça les sourcils : appuyée tout à l'heure contre le chambranle, elle bâillait à présent. Elle n'était cependant pas de celles qui s'ouvrent seules, et il ne circulait aucun courant d'air. Fallait-il admettre qu'un personnage au pas remarquablement silencieux l'avait poussée, avait surpris le marquis penché sur le cadavre, puis, avec une discrétion extrême, s'était retiré ? Le marquis n'avait perçu aucun bruit. Il referma, perplexe, et pénétra dans la bibliothèque, où il se donna l'air de chercher un volume, pour le cas où Villard fût revenu.

À travers une cloison, des éclats de voix lui parvinrent.

M. Noirgoutte téléphonait au commissaire divisionnaire de Nancy. Il s'exprimait avec violence et ne réclamait rien de moins que la mise à pied sans délai des inspecteurs de la Brigade mobile partis l'avant-veille à destination de Mortefont. À l'encontre du maire, le commissaire devait être de

joyeuse humeur, car il eut cette facétie, d'un goût à vrai dire douteux :

— Hé ! monsieur le maire, ce n'est pas une solution ! À pied, pensez-vous qu'ils aillent plus vite qu'en automobile ?

Puis une autre voix s'éleva dans le vestibule :

— Alors ? Il n'y a personne dans cette baraque ? Oh ! excusez-moi, monsieur le maire !

— Que se passe-t-il, père Kopf ? Que désirez-vous ?

— Virecourt m'avait dit que je trouverais l'instituteur ici. J'ai une lettre à faire, pour le percepteur, et ça ne me connaît pas bien, moi, d'écrire. Je voulais demander à M. Villard…

Le marquis passa au presbytère. Kappel veillait le prêtre défunt. On avait fermé les volets et allumé deux cierges. La mort avait creusé le visage de l'abbé Fuchs, mais les traits exprimaient une paix, un calme émouvants. On avait revêtu l'ecclésiastique de sa soutane, on avait glissé un coussin sous sa tête, les mains reposaient sur la poitrine ; les doigts étaient croisés sur un crucifix.

— Le remplaçant vient d'arriver, chuchota Kappel. Mon Dieu qu'il est jeune ! Il s'entretient en ce moment dans le jardin avec Mlle Turner.

— Je l'ai vu descendre de voiture tout à l'heure.

— Ah !… N'est-ce pas qu'il est jeune ? Trop jeune ! Il est vrai qu'il n'est ici que pour l'intérim, en attendant que le nouveau curé soit désigné.

Le marquis sortit. Dans une rue proche, des coups de marteau retentissaient dans un atelier de menuiserie. On préparait la bière.

Sur la Grand-Place, M. de Santa Claus croisa une fois de plus le maire, dont la mauvaise humeur croissait. On finissait par avoir le sentiment que M. Noirgoutte s'incrustait sur cette place parce qu'elle occupait le centre de la ville. De la sorte, il était assuré de se trouver sur le passage des policiers, quel que pût être le côté par lequel ils feraient leur entrée à Mortefont – s'ils devaient jamais la faire !

Il fulminait devant le docteur Ricomet et Virecourt. Un bruit de moteur interrompit ses vitupérations.

— Cette fois !… s'écria-t-il.

Il fit quelques enjambées précipitées dans la direction de la rue d'où allait déboucher l'automobile, mais s'arrêta brusquement.

— C'est encore Blücher ? cria le docteur, ironique.

Le maire revint, découragé.

C'était l'ambulance demandée l'avant-veille à Nancy par téléphone pour transporter l'abbé Fuchs dans une maison de santé !

— Vous arrivez après la soupe, mon garçon ! dit Ricomet au conducteur. Nous n'avons plus besoin d'ambulance. Un corbillard fera l'affaire !

Le maire trépignait de rage.

Dans sa chambre du Grand-Saint-Nicolas, le marquis de Santa Claus s'enferma pour griffonner quelques phrases sur une carte de visite. Il se relut :

Me PROSPER LEPICQ
Avocat à la Cour de Paris
et ex-marquis de Santa Claus

vous présente ses compliments. Il s'autorise des excellentes relations qu'il a entretenues avec vous jusqu'à ce jour pour vous signaler qu'il n'ignore plus rien des dessous des récents événements de Mortefont. Il attire votre attention sur le fait qu'il se trouve, à ce titre, mieux placé que n'importe lequel de ses confrères pour assurer une défense efficace devant un tribunal d'assises, le cas échéant.

Il mit sous enveloppe et cacheta. Il était hésitant. Dans la glace de l'armoire, il aperçut son reflet et lui demanda conseil.

— Que décider, marquis ? Faut-il porter cette carte à son adresse ? Réfléchissez bien. Je risque ma noble peau, et s'il arrive qu'elle soit trouée, la vôtre, du même coup… D'un autre côté, le geste serait assez drôle ! Tentant, en somme ! Terriblement tentant ! Que dites-vous ? Vous êtes d'avis qu'il faut remettre la carte ? Ah ! je vois que vous serez toujours l'homme des jeux dangereux ! Eh bien ! c'est dit ? Nous sommes d'accord ? Parfait !

Le marquis se leva, traversa la ville et glissa l'enveloppe sous une porte.

La patache était repartie depuis longtemps pour Cirey, l'ambulance avait repris la route de Nancy. Il était près de cinq heures. M. Noirgoutte, à la mairie, rédigeait une lettre pleine de bile et de fiel à l'adresse du préfet, quand un vrombissement puissant tint soudain sa plume en suspens. D'impérieux coups de klaxon invitaient la population à faire place. Le maire courut à la fenêtre juste à point pour voir surgir, comme un tempétueux météore, une longue voiture sombre.

Un gosse hurla :

— Les policiers !

Instantanément, cinquante gamins jaillirent du sol et se ruèrent.

Après un virage raide, l'auto, dans un cri de tous ses freins, stoppa devant le perron de la mairie. Deux hommes gras en descendirent. Ils fumaient la pipe. L'un dit à l'autre :

— Dans les quinze derniers kilomètres, j'ai tenu le soixante ! Sur une route pareille, ça existe !

— Possible, fit une voix sarcastique qui semblait descendre du ciel. Mais cinquante kilomètres en deux jours et demi, ça ne donne tout de même pas une fameuse moyenne ! Pour ce qui est de se payer la tête des gens, vous pouvez vous flatter de détenir le record !

Les policiers levèrent le nez et retirèrent leurs bouffardes d'entre leurs dents.

— M. le maire, sans doute ?

— Le maire, parfaitement ! Je ne suis pas curieux, messieurs, mais j'éprouverais une certaine satisfaction à apprendre comment, partis de Nancy, qui est au nord par rapport à Mortefont, vous avez pu échouer à Baccarat, au sud de Mortefont, pour arriver finalement par le nord, c'est-à-dire par la route que vous aviez prise au départ ! Vous avez fait le tour complet, si je comprends bien !

La population entière de Mortefont était à présent massée sur la place. Des ricanements étouffés coururent. Les policiers ne semblèrent pas s'en émouvoir.

— Je vais vous expliquer, monsieur le maire. Nous avons fait le tour complet, comme vous dites ! Vous savez que jusqu'à Baccarat nous avons eu tous les malheurs possibles. Tempête, déraillement, panne d'essence, pneu crevé, ennuis de moteur, etc.

— Mais, bon Dieu ! depuis ce matin ? Il y a trente kilomètres, de Baccarat jusqu'ici ! Les routes sont libres, maintenant ! L'orage est fini ; même les pataches passent ! Et vous, avec votre je ne sais combien de chevaux, il vous a fallu toute la matinée et la moitié de l'après-midi pour couvrir trente kilomètres ? Et encore, vous avez abattu les quinze derniers à soixante de moyenne ! Mais les quinze premiers, malheureux ! Les quinze premiers, à quelle allure avez-vous pu marcher ? Vous avez dû être passés par tous les escargots !

Un des policiers débourrait sa pipe. L'autre répondit :

— Depuis ce matin, monsieur le maire, nous avons fait près de deux cents kilomètres !

Ces mots mirent en joie la population.

M. Noirgoutte, à sa fenêtre, avait positivement rugi.

— Deux cents kilomètres. Tout s'éclaire ! Vous avez fait un crochet par la Suisse et l'Allemagne, probablement, et les formalités de douane et de passeport vous auront légèrement retardés ?

À l'ahurissement du maire, les policiers, loin de s'irriter, éclatèrent de rire.

— Elle est joyeuse ! Non, c'est plus simple, monsieur le maire ! Nous nous sommes égarés. Nous ne connaissions ni l'un ni l'autre la région. Toutes les bornes cachées par la neige… Tous les champs déserts… Aux fourches, personne pour nous renseigner… Pas de soleil pour s'orienter…

— Et les poteaux indicateurs ?

— C'est d'un poteau qu'est venu tout le mal, monsieur le maire ! À un croisement, nous en avons vu un que la tempête avait jeté à terre. Quelle route prendre ? Nous avons fait des déductions.

— Des déductions ?

— Oui ! Sur le poteau ! D'après sa position au sol, la direction du vent, les marques dans la neige, etc., nous avons essayé de calculer la position qu'il occupait quand il était debout. Nous l'avons fait sans grande conviction, vous pensez. Et, naturellement, nous nous sommes trompés. Cette route nous a conduits à Molsheim ! Nous avons viré de bord, et le diable a dû s'y mettre, car nous nous sommes trouvés à Sarrebourg, tout d'un coup. De sorte que, de fil en aiguille, nous avons fini par retomber sur la route de Nancy à Mortefont.

— Magnifique ! Et vous vous figurez sans doute qu'ici, en ce qui concerne le crime, tout est toujours « en l'état », selon votre expression ! Position du cadavre… Chiffons sur les empreintes de pas, avec des cailloux aux quatre coins pour les maintenir… Laissez-moi rire !

— Oh ! pour ce qui est de l'assassin, monsieur le maire…

— Vous avez dû le croiser, lança une voix.

Il y eut un remous de foule.

— Comment ? Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? Qui a le toupet ?… braillait le maire.

— C'est moi ! riposta le marquis de Santa Claus. Je dis que ces messieurs n'ont pas de chance. Voilà près d'une heure que l'assassin est parti, en direction de Nancy !

— Oh ! par exemple ! hurla le maire. Que signifie cette mauvaise plaisanterie, monsieur le marquis ? J'ai déjà eu l'occasion de vous prier de vous mêler de ce qui vous regardait. Mais vous passez les limites, cette fois !

— Je ne plaisante pas, monsieur Noirgoutte. L'assassin a réellement quitté Mortefont, il y a une heure, par l'ambulance.

— Par l'ambulance ? répéta le maire interloqué. C'est sérieux ?

— Très sérieux !

— Je ne comprends pas ! Vous le connaissiez ?

— Je l'ai découvert cet après-midi !

— Et… et… vous n'avez rien dit ? Au lieu de venir me parler, me fournir vos preuves, afin que j'avise, vous l'avez laissé échapper ? Vous rendez-vous compte que vous risquez fort d'être inculpé de complicité ?

— J'ai déjà eu l'occasion de vous faire observer, monsieur le maire, que je ne suis pas un policier ! Arrêter les criminels est une besogne de policiers.

— La besogne est faite, jeta froidement un inspecteur.

Un frisson parcourut l'assemblée. Dans le profond silence qui suivit, le policier cria vers l'auto :

— Allons, citoyen ! Avance à l'ordre !

Dans l'ombre du fond de la voiture, on vit alors bouger une forme, et le docteur Ricomet, menottes aux poignets, parut. Il promena sur la foule qui avait reculé, frappée d'étonnement, un long regard indifférent.

— Voici notre homme, monsieur le maire. Nous l'avons effectivement croisé, en ambulance, comme disait ce monsieur. Je vous garantis qu'il roulait vite ! Nous avons ensuite ramassé, dans le fossé, le chauffeur, face en sang. Il nous a expliqué que le docteur avait brusquement surgi de dessous une banquette, l'avait menacé d'un revolver, puis frappé de la crosse et jeté à bas de la voiture. Nous avons tourné bride et rattrapé l'ambulance : il a fallu échanger quelques balles avant que nous puissions appréhender le coco. Et voilà ! Ça vous plaît comme ça, monsieur le maire ?

Un murmure admiratif avait remplacé les ricanements de tout à l'heure. D'un seul coup, les policiers s'étaient réhabilités. Ils jouissaient de leur triomphe.

Le maire était assommé.

— Ce n'est pas possible ! Ricomet ?… C'est monstrueux ! Vous auriez commis ce crime, Ricomet ? Mais pourquoi ? Pourquoi, grands dieux ? Pour voler ? C'est fou ! C'est fou ! Enfin, parlez, docteur ! Dites quelque chose ! Défendez-vous…

Le docteur Ricomet répondit, d'un ton ambigu :

— Vous êtes bien aimable, Noirgoutte. Mais… vous connaissez la formule : je ne parlerai qu'en présence de mon avocat !

En disant ces mots, il avait détourné la tête, et chacun, dans la foule, se demanda à qui s'adressait le sourire qui venait de naître sur ses lèvres. Seul le marquis en comprit la signification. Il rentra chez lui, au Grand-Saint-Nicolas, et se planta devant sa glace.

— Bravo, marquis ! dit-il complaisamment à son reflet. Il me semble que l'affaire est dans le sac !

VII

LA RÉPONSE DE L'ÉTOILE

Dans la soirée, M. de Santa Claus se promena longuement par les rues de Mortefont.

Les policiers étaient partis, emmenant leur prisonnier. Une autre voiture devait venir, le lendemain, chercher le cadavre de l'inconnu et le transporter à la morgue de Nancy.

Le marquis s'était refusé à satisfaire les nombreuses curiosités, relativement aux circonstances du vol et au mobile du crime. Il errait, jetant des regards brefs sur des trappes de caves, sur l'entrée des longs corridors, sur les façades des maisons.

Le dîner au château fut simple, mais ordonné avec goût. Augusta avait particulièrement réussi une daube fondante, savoureuse à souhait. Le décor, les allées et venues, rapides et silencieuses, de la servante qui, sur un signe, savait interpréter le moindre désir de son maître, la distinction du baron, sa courtoisie, sa haute figure, concouraient à donner à ce repas aux chandelles un caractère presque fastueux en dépit de ce que la table pouvait avoir de modeste.

À l'heure du cigare et des liqueurs, devant un grand feu, le marquis évoqua le reliquaire du roi René.

— Il doit être d'or rouge, et flamboyant de pierreries. Tout pareil à cette bûche embrasée.

Le baron tapota la bûche de la pointe d'un pique-feu.

— Vous le trouverez en interrogeant l'étoile ! dit-il légèrement.

— Hé ! Qui sait ! Imaginez-vous cette vision féerique ? Au fond d'une cave, dans un creux de mur, sous le rayon d'une lampe électrique ?

Le baron secoua le front.

— La féerie…

— Je n'y croyais guère en arrivant à Mortefont, dit le marquis. Mais depuis quinze jours que je suis dans cette petite ville pleine de jouets et de personnages merveilleux…

— Je vais vous confier une sottise, coupa le baron. Lorsque vous êtes arrivé, vos yeux m'avaient paru plus sombres…

— Plaît-il ? fit le marquis, déconcerté.

— Est-ce assez stupide ? De même que votre accent. Je ne puis m'empêcher de penser qu'il est davantage portugais, depuis quelques jours…

— Vraiment ? fit le marquis, songeur.

Il fumait, tête rejetée en arrière ; le baron tisonna, rêveusement. Enfin, après un coup d'œil oblique :

— Si je ne suis pas indiscret, marquis…

— Je vous en prie !

— Vous est-il arrivé déjà d'aimer ?

— Quantité de fois.

— Ce n'est pas cela, fit le baron, presque avec humeur.

Il considéra de nouveau fixement le feu.

— J'ai voulu dire : Vous est-il arrivé d'aimer… une fois ?

— Une fois ? Oui, dit le marquis. Une fois. Il y a longtemps.

— Ah ?

— Elle était brune et pâle. Brune et pâle, baron ! Ce n'était pas une fille du Portugal.

Le baron et le marquis sourirent ensemble.

— Un véritable amour, marquis, cela change bien des choses, n'est-il pas vrai ?

— Cela peut changer bien des choses, baron.

Le marquis considérait profondément, comme avidement son hôte penché vers les flammes. Lorsque celui-ci releva la tête, leurs regards s'accrochèrent.

— Cela change *beaucoup* de choses ! affirma le baron, sans presque remuer les lèvres.

Une confuse clarté tombait du ciel, caressait l'angle d'un meuble, l'anse d'un vase de Sèvres. Dans le silence, un chat miaula, au-dehors. On le vit bondir sur le bord de la fenêtre. Ses prunelles piquaient deux feux verts dans l'ombre.

Le marquis secoua la cendre de son cigare. Il porta à ses lèvres une tulipe emplie d'eau-de-vie de framboise.

— *Énormément* de choses ! dit pour la troisième fois le baron.

Le marquis reposa son verre au pied d'un chenet de fer forgé.

— Dans ce cas, dit-il d'une voix amicale, rendez-les-moi !

La face du baron s'empourpra et durcit jusqu'à paraître menaçante. Le marquis ouvrit légèrement les bras, en un geste signifiant : « N'est-ce pas le mieux ? »

Son expression était sympathique, fraternelle presque. En fait le marquis de Santa Claus s'était rarement senti aussi ému de sa vie.

— Allons ! fit le baron, après une très longue méditation.

Il posa sa main sur le sommet arrondi d'un chenet, ses doigts tâtonnèrent, il y eut un léger déclic, le sommet du chenet monté sur charnière se sépara en deux parties. Dans l'alvéole ainsi dévoilé, le baron prit un diamant et le tendit au marquis. Il dit d'une voix d'abord nette :

— Vous trouverez l'autre dans…

Mais sa voix se cassa. Il n'acheva pas. M. de Santa Claus fit fonctionner le mécanisme du deuxième chenet et y trouva un autre diamant. Il mit les deux pierres dans son gousset, comme il eût fait de quelques piécettes de monnaie. Il but, et tira sur son cigare. Celui-ci était éteint. Il le ralluma à un brandon.

— Voyez-vous, baron… commença-t-il.

Le baron se tenait très droit. Aucun de ses traits, sur lesquels jouait la flamme, ne bougeait.

— Voyez-vous, baron, la féerie…

Il lâcha un rire bon enfant.

— Pourquoi diable avez-vous triché ?

— Triché ?

— Mais oui… Cette affaire baignant de toutes parts dans la féerie, j'avais fini par me persuader que c'était à la féerie à m'en fournir la clé ! J'ai donc cherché le « défaut », le détail qui ne fût plus dans la logique des contes merveilleux. La perfection n'étant pas humaine, ce défaut devait exister. Je l'ai trouvé. Rappelez-vous… La pantoufle de vair. Je veux

dire : la chaussure de bal égarée. J'ai su l'histoire par Mlle Arnaud, puis par Cornusse. Là était la tricherie.

— Que voulez-vous dire ?

— Simplement ceci : *Dans le conte, c'est après le bal que Cendrillon égare sa chaussure, et non avant.* Cela me choqua. Pourquoi, dans une mécanique si minutieusement agencée, un fait aussi nettement en désaccord avec le conte ? Pourquoi la féerie, scrupuleusement respectée jusque-là, avait-elle été soudain « faussée », forcée, si vous préférez ? Un second fait, d'un ordre différent, me frappa alors. Pourquoi vous, qui n'assistiez jamais au réveillon, ni au bal, qui viviez retiré, pourquoi aviez-vous, cette année-là, invité la petite Cendrillon ? La coïncidence était à tout le moins curieuse. Lorsque je parvins à m'expliquer l'extraordinaire confusion mentale du père Cornusse (confusion qui dut vous-même vous surprendre, car vous ne pouviez raisonnablement attendre rien de plus qu'un trou dans la mémoire de l'ivrogne), j'admis que le Père Noël, qui était sorti de chez vous le 24 décembre vers dix heures du soir, pouvait bien ne pas être le même que celui qui y était entré vers dix heures moins le quart, et à qui vous aviez offert à boire. Alors, l'invitation à Cendrillon, les retouches aux robes après l'essayage et, surtout, les longues recherches nécessitées par la chaussure égarée prirent un sens. En effet, si la chaussure n'avait pas été égarée, mais *cachée* – par vous, baron ! – vous pouviez compter que les deux femmes occupées à la chercher ne remarqueraient pas une brève absence de votre part. Mieux que cela. Si besoin en était, elles témoigneraient de votre présence au château à l'heure du vol. L'alibi par la chaussure de Cendrillon ! L'idée était jolie, mais quand on joue avec les fées, si l'on triche, il faut s'attendre… à des coups de baguette !

Le baron courba le front.

— Mon remords, c'est d'être à l'origine de la crise qui a emporté l'abbé Fuchs…

— Ce n'a cependant pas été faute de précautions de votre part ! La lettre anonyme du début du mois, puis la tentative de vol du 6… J'aime autant vous dire que cette lettre ne m'a pas semblé sérieuse et que la tentative de vol, compliquée de fuite sur des échasses, m'a paru absurde ! L'homme masqué avait agi comme s'il n'eût pas eu la moindre intention d'effectuer réellement le vol. Quel but à cette manœuvre, si ce n'était de préparer le vol par suggestion ?

» Le 24 décembre, sous les apparences de Cornusse, il a dû vous être facile, lorsque l'abbé Fuchs retira la châsse du coffre-fort, de le persuader que les pierres, parfaitement authentiques, étaient fausses ! Obsédé depuis trois semaines par la crainte d'un vol, le curé l'a cru accompli, a filé chez le bijoutier, et vous, pendant ce temps… Baron, je reprendrai volontiers un doigt d'eau-de-vie de framboise…

Un long silence s'établit.

Des gerbes d'étincelles s'élançaient des bûches. Les braises semblaient vivre. Leur rayonnement, leurs reflets changeants procuraient l'illusion d'un perpétuel grouillement. Ou, encore, on songeait à la fusion d'un métal plus précieux que tous ceux qui existent. Une grosse souche, minée par la flamme, roula au milieu du foyer, écrasant sous sa masse les merveilleux châteaux de pierreries et d'or que le regard, en s'appliquant, construisait dans l'étagement des charbons.

— Qu'attendez-vous, marquis ? demanda soudain le baron, d'une voix chargée de nervosité. Qu'attendez-vous pour poser la question qui est sur vos lèvres ? Pourquoi ?… Pourquoi, moi, baron de La Faille, ai-je volé ?

Le marquis resta muet. D'un coup de pincettes, le baron dispersa l'amas des braises. Comme si le silence lui fût devenu insupportable, il reprit :

— J'imagine que vous vous êtes dit : « Le baron est endetté ! » Ou bien : « Le baron, qui n'est pas fortuné, en a eu assez de vivre en reclus. Jamais d'amour, et, depuis longtemps, plus guère d'amourettes ! Le baron a voulu faire la noce ! » Voilà ce que vous vous êtes dit ? Vous vous êtes trompé !

Le baron alla prendre un livre sur un guéridon.

— Ma dernière lecture : *La Vie du Surintendant Fouquet*. Est-ce que cela vous éclaire ? Pas encore ? Et mes archives ? Vous avez compulsé mes archives ; vous avez pu constater que les barons de La Faille ont été extrêmement fortunés, jadis. Cela non plus ne vous éclaire pas ?

— Pas encore, baron.

Le baron de La Faille s'exaltait. Il allait et venait par la pièce.

— Extrêmement fortunés, ai-je dit… Mieux que cela, marquis ! Ils ont su être fastueux. Car posséder n'est rien. Mais savoir dépenser ! Avec de l'or et du papier-monnaie, savoir créer de la beauté, plus précieuse dans la mesure où elle est plus éphémère : beauté des robes si susceptibles qu'un coup de vent suffit à les gâter, beauté des jets d'eau si graciles qu'une brise les couche et les disperse en pluie,

beauté des feux d'artifice mangés par la nuit aussitôt que nés, beauté des parterres de roses qui s'épanouissent et se fanent dans la même journée !

Il lançait ces mots avec violence ; il s'en grisait. Il éclata d'un rire douloureux.

— Imaginez, maintenant, la vie de ce hobereau lorrain contraint de subsister chichement de soupes et de daubes, ce châtelain dont le personnel domestique se réduit à une vieille femme, ce baron forcé de faire des économies de bouts de chandelles pour joindre le premier de l'an à la Saint-Sylvestre, alors que ses aïeux… Concevez-vous, à présent, la montée de folie : voler les diamants, ces pierreries sottement cachées à la vue d'un bout de l'an à l'autre dans un coffre, s'en emparer et, grâce au fruit de ce vol, ressusciter ici la splendeur passée ; embraser de lumières, de la base au faîte, ce vieux château et sa colline ! De nouveau, faire apparaître ici ce que le monde connaît de plus beau : les femmes, les fleurs, la musique – comme autrefois !

— Et après ? dit assez froidement le marquis.

L'exaltation du baron tomba net.

— Après ?

— Oui. Une fois évanoui l'embrasement de la fête ?

— Ah ? Vous ne comprenez pas ! Après ?

Il fit un geste las.

— Après ? Qu'importait…

Il murmura, après une longue pause :

— Eh bien ! j'aurai tout de même donné une fête…

Le marquis sourit dans l'ombre. La voix du baron était changée.

— Une fête qui n'a guère coûté d'argent ! Cependant, tout y était réuni. La verrerie et la porcelaine fines, les musiciens, les danses… Et, assise en face de moi, une enfant si fragile, si pure… Alors, à présent…

Il eut de nouveau un geste lassé :

— Qu'importe…

— Baron, fit le marquis, tout est en règle, *à présent*. Les pierres seront rendues sans commentaire à Mgr Gibel. Les diamants reprendront leur place sur la châsse. Voilà une affaire classée. J'estime qu'il serait regrettable que ce qui vient de se dire ici ne demeurât pas entre nous.

La face du baron devint étonnamment pâle, ses lèvres sautaient.

— Marquis ! Je ne puis… Je…

— Je vous redemanderai une larme de cette merveilleuse eau-de-vie, baron !

Le chat qui se tenait sur le rebord de la fenêtre disparut.

— Mais… s'inquiéta brusquement le baron, pour les autorités ? La responsabilité du vol…

— Demeurera mystérieuse ! À moins que le docteur Ricomet ne l'endosse !

— Je préférerais le mystère.

Lorsque le marquis de Santa Claus redescendit la colline, l'adoucissement de la température le frappa. Il faisait presque tiède.

« Excès de clémence, songea-t-il. Si tout le monde s'y met à la fois : le ciel et le marquis de Santa Claus ! »

Il était très tard. Le marquis chercha au firmament l'étoile du Berger. Il ne la trouva pas. Il le regretta.

Mortefont, presque toutes ses lumières éteintes, faisait une tache noire qui semblait suspendue entre le ciel laiteux et la plaine de neige, à mi-chemin entre le réel et la légende, eût-on dit. L'Homme au Sac dormait dans le lit du facteur, la Mère Michel dormait dans le lit de Mlle Turner ! Le Père Fouettard se pelotonnait sous l'édredon du garde champêtre Virecourt, le Père Noël ronflait dans les draps de Cornusse ! Et Cendrillon ?

Catherine Arnaud était accoudée à sa fenêtre, elle tenait son visage tourné vers le château. M. de Santa Claus se souvint de la phrase du baron : « *Cela* change énormément de choses. »

Il soupira. Il se rappelait avoir aimé, *une fois*. Il appuya deux doigts sur ses lèvres…

Et ce fut ainsi que le baiser d'un certain marquis de Santa Claus, qui eût tout aussi bien pu s'appeler marquis de Carabas, puisque son nom ni ses quartiers de noblesse n'étaient mentionnés dans le Gotha, vola vers Cendrillon tout occupée d'un authentique baron qui eût mérité de voir son nom figurer sur les sommiers de la police !

Au Grand-Saint-Nicolas, il y avait encore de la lumière. La bonne tricotait, Mme Kopf lisait la gazette. Kopf et Hagen faisaient des exercices de force, mettaient des chaises à bout de bras.

— Monsieur le marquis, on vous a cherché partout ! Il est arrivé une dépêche pour vous.

Le télégramme émanait de l'évêché de Nancy.

Sommes surpris que confiance n'ait pas été mieux justifiée. Stop. Déplorons scandales. Stop. Désirons instamment recevoir au plus tôt votre visite.

« Ma foi, cela ne ressemble que d'assez loin à des félicitations ! » songea le marquis avec une mine goguenarde.

Il demanda :

— À quelle heure, le premier train du matin pour Nancy ?

— Huit heures quinze, monsieur le marquis. La patache part de Mortefont à sept heures et demie.

— Je la prendrai. Préparez ma note, et n'oubliez pas de m'éveiller.

— Monsieur le marquis nous quitte si tôt ! Quel malheur ! gémit Mme Kopf.

— Sauf votre respect, monsieur le marquis, observa plaisamment Hagen, si vous devez prendre demain matin le

premier train, il ne vous reste pas grand temps pour trouver le Bras d'Or !

— N'est-ce pas ? Bah ! Il faut se résigner ! Et, à propos de Bras d'Or, monsieur Kopf, je réfléchis que je n'aurai pas le loisir de faire mes adieux à Kappel. Soyez assez aimable pour lui remettre cela de ma part. C'est un appareil unique pour découvrir les trésors !

Il posa le « détecteur » sur le comptoir.

Le lendemain matin, sur la Grand-Place, à l'instant de s'installer dans la guimbarde, le marquis de Santa Claus fut abordé par l'instituteur.

— Eh quoi ! Vous ne partez pas, monsieur le marquis ? Si ? Réellement ?

— Il n'est si bons amis qui ne se quittent, cher monsieur Villard !

— Je suis navré, monsieur le marquis. Navré.

Ne sachant trop qu'ajouter, l'instituteur médita une minute, puis, un rien d'ironie dans l'accent :

— Et le reliquaire ? Le fameux Bras d'Or ? Vous renoncez, à ce que je vois !

— Renoncer, s'exclama jovialement le marquis ; y pensez-vous ? Vous me connaissez mal !

Il frappa sur sa valise couverte d'étiquettes et bouffonna :

— *Interroge l'Étoile du Berger !* Hé ! beaucoup de gens, avant moi, ont voulu l'interroger. Seulement, il faut savoir

parler aux étoiles… Je l'ai déniché, le Bras d'Or ! Il est là-dedans, dans ma valise !

L'instituteur éclata de rire.

Sur ces entrefaites, M. Noirgoutte vint à passer. Il fit un grand salut au marquis de Santa Claus, qui garda son chapeau sur son crâne.

L'expression de Mgr Gibel, lorsque le marquis se présenta à l'évêché, présageait tout, hormis des compliments.

— Je ne voudrais rien dire qui fût de nature à vous désobliger, maître Lepicq, dit le prélat, mais je ne puis vous dissimuler l'étonnement douloureux que m'ont causé les résultats de votre activité à Mortefont durant les deux dernières semaines. Les nouvelles sont désastreuses. Nous comptions expressément sur vous pour empêcher le vol des diamants, et le vol a eu lieu…

— Je vous demande la permission de rectifier, monseigneur, dit froidement Lepicq. Il y a eu, non pas un vol, mais deux ! Les diamants ont été volés deux fois !

L'évêque fronça le sourcil. Si c'était une facétie, elle n'était pas de son goût.

— Passons, dit-il prudemment. Nous reviendrons sur ce chapitre. Je vous exprimais ma déception. Nous vous avions dit :

» — Surtout, pas de scandale !

» Or, il s'est produit scandales sur scandales ! Pis : il y a eu crime !

— Avec votre permission, monseigneur, fit Lepicq, de plus en plus froid, je rectifierai encore. Il y a eu non pas un meurtre, mais deux !

Cette fois, l'évêque sursauta. C'en était trop !

— Monsieur ! dit-il, indigné. Monsieur…

Lepicq tira de derrière un fauteuil la valise aux multiples étiquettes. Elle contenait du linge, deux ou trois volumes, un calepin, un trousseau de clés compliquées, une lampe électrique, deux revolvers et divers objets enveloppés de papier.

Il déplia un de ces objets, puis un second… C'étaient deux pierres précieuses. Il les déposa sur le bureau sous les yeux de l'évêque ébaubi.

— Voici les diamants de la châsse de saint Nicolas, monseigneur. Les vrais. Je les tiens de la main de celui qui a commis le premier larcin. Il s'agit en somme d'une restitution, et j'ai juré le secret.

L'évêque leva la main dans un geste bénisseur.

— Maître, dit-il, je vous prie d'oublier mes précédentes paroles. Le secret que vous avez juré, nous ne chercherons pas à le pénétrer. Ces pierres avaient été enlevées à l'Église, elles lui sont rendues. N'en parlons plus.

— C'est-à-dire, monseigneur, qu'il nous va falloir en parler un peu pourtant, car j'ai fait allusion à deux vols, et le premier éclaire le second. Le premier vol a été commis le 24 décembre à dix heures et demie du soir. Le voleur avait revêtu à cette intention un déguisement de Père Noël.

» Mais il n'était pas seul à convoiter les diamants. Le second vol a été commis peu après, également grâce à un dé-

guisement, seul procédé permettant, au moins en principe, d'éviter l'effraction ou l'agression. À l'issue de la messe de minuit, les gardes de saint Nicolas virent un prêtre surgir de la sacristie et passer derrière l'autel. Il portait une soutane et avait une longue barbe brune. Par la taille et les traits, il rappelait de façon frappante l'abbé Fuchs. Mais ce n'était pas l'abbé Fuchs. Celui-ci, souffrant, s'était rendu au presbytère. Caché derrière l'autel sur lequel était exposée la châsse, l'homme costumé en prêtre arracha aux griffes d'or qui les retenaient les faux diamants substitués aux *vrais*, deux heures et demie auparavant, par le voleur déguisé en Père Noël !

— Étrange situation, murmura l'évêque. Mais, une question. J'admets que l'homme costumé en ecclésiastique a pu enlever une pierre et la remplacer. Toutefois, l'autre diamant, celui qui se tenait sur la face du reliquaire tournée vers les gardes, comment a-t-il pu s'en emparer ?

— Le plus simplement du monde. Après avoir opéré sur une face, il fait exécuter un demi-tour à la châsse et n'a plus qu'à…

— J'entends bien. Mais, cette rotation du reliquaire, aucun des gardes ne s'en émeut ?

— Pour la raison, monseigneur, qu'aucun ne s'en aperçoit.

— Allons donc ! Voulez-vous dire qu'ils dorment ?

— Non pas, monseigneur ! Ils veillent ! Néanmoins, le voleur peut faire pivoter la châsse en toute tranquillité !

L'évêque ouvrit la bouche, mais ne dit mot. L'avocat reprit :

— Il y a à Mortefont, monseigneur, un instituteur que je tiens pour un excellent homme. Seulement, il se trouve que ses opinions…

— Vous voulez parler de M. Villard ? Je suis au courant. À chaque grande fête religieuse répond, n'est-ce pas, l'exécution du *Chant du Départ*…

— C'est exact, monseigneur. Or, le second voleur savait cela. Il savait que l'attaque vigoureuse de la fanfare, sur la place de l'Église, ne pouvait manquer de détourner une seconde l'attention des gardiens de la châsse, encore qu'ils fussent accoutumés aux harmonies de l'instituteur… C'est durant cette seconde d'inattention *prévue et attendue* que la châsse a tourné !

— Machiavélique ! s'exclama le prélat. Terrifiant d'ingéniosité et de précision.

— N'est-ce pas, monseigneur ?

— Mais les crimes, ces deux crimes dont vous parliez ?

— J'y arrive, répliqua Lepicq. Voyons d'abord le premier meurtre, celui de cet inconnu que son apparence fit surnommer « l'Allemand ».

» Dans une salle obscure de la mairie, j'ai promené le faisceau de ma lampe électrique sur son crâne. Les cheveux avaient été tondus si ras que la peau apparaissait, blanchâtre. Je finis par remarquer au sommet du crâne un rond légèrement plus brun. À première vue, il paraît incompréhensible que la chose n'ait pas frappé dès l'abord. Mais ce rond plus brun se différenciait tellement peu de la teinte du reste de l'épiderme qu'il échappait pratiquement à l'observation. Il n'a pu devenir visible qu'à la faveur de cir-

constances exceptionnelles : une pièce obscure, le rayon d'une lampe électrique.

— Un prêtre ! fit l'évêque d'une voix étouffée.

— Oui, monseigneur. Un prêtre ! *On avait passé sa chevelure à la tondeuse pour faire disparaître une tonsure.* Et cet inconnu était le personnage le plus connu du pays ! Les garçons, les pères de famille qui contemplaient avec des yeux effarés cette face d'Allemand ne reconnaissaient pas celui qui les avait baptisés et mariés : l'abbé Jérôme Fuchs !

— L'abbé Fuchs ! Étranglé ! Oh !… balbutia l'évêque horrifié.

— En définitive, toute cette affaire n'aura été qu'une série de substitutions. Une sorte de macabre *Comédie des Erreurs* !

» Et savez-vous le plus surprenant ?

» La police a arrêté Ricomet. Mais elle l'a arrêté pour un crime qu'il n'a pas commis !

— Pas commis ?…

— Non, monseigneur, Ricomet n'est pas l'assassin de l'abbé Fuchs ! Ce fut son complice qui étrangla le prêtre ! À une heure du matin, le 25 décembre, ce complice, qui se tenait caché depuis plusieurs jours chez le docteur, se rend en soutane à l'église. Il dérobe les pierres – des pierres fausses, ne l'oublions pas. Il regagne ensuite la sacristie, mais se trouve face à face avec le véritable abbé Fuchs revenu du presbytère plus tôt qu'il ne s'y attendait. Celui-ci, qui comprend en un éclair, veut appeler. L'autre le saisit à la gorge.

» Il traîne ensuite sa victime dans le jardin et informe de « l'accident » Ricomet qui se tient aux aguets. On emporte le prêtre chez le docteur.

» Que va faire l'assassin, maintenant ? Fuir, évidemment ! Mais par quel procédé ? À pied ? Folie ! En auto ? La situation financière de l'ambitieux, mais besogneux, docteur Ricomet est si précaire qu'il n'a même pas pu, depuis des années, s'offrir ce « luxe » : une voiture ! Les deux hommes sont désemparés. « D'abord, se dit Ricomet, gagner du temps. »

» On rase les cheveux et la barbe de l'abbé Fuchs. On le dévêt, on lui passe les habits de l'assassin, qui, de son côté, endosse les vêtements de l'abbé. Ce sinistre maquillage terminé, on déposera le cadavre dans la plaine, et il est décidé que le faux prêtre jouera, au presbytère, le rôle de l'abbé Fuchs. Le sacristain est myope, la supercherie ne sera pas découverte. Elle n'aura d'ailleurs pas à être prolongée longtemps (ce qui serait irréalisable). Le faux prêtre simulera une crise cardiaque et, téléphoniquement, le docteur demandera d'urgence une ambulance à Nancy.

» L'ambulance ! Voilà la trouvaille de génie ! – du moins le docteur le croit ! Voilà, pour le faux prêtre, à qui le sol de Mortefont brûle les pieds, le moyen de fuir rapidement et en toute sécurité.

» Mais le docteur n'a pas prévu la tempête. La neige amoncelée, les arbres déracinés, les routes impraticables. Mortefont bloqué. On ne passe plus ! L'ambulance ne peut passer. Les policiers ne peuvent passer. Personne ne peut passer ! C'est-à-dire… Tout est relatif ! Quelqu'un a pu passer.

— Quelqu'un ?

— Aucune importance ! Donc : fuite impossible.

— Le lendemain, à l'aube, nous apprenons que M. l'abbé Fuchs vient de décéder des suites de sa maladie de cœur. On découvre, cachés par le docteur dans un prie-Dieu-placard, des flacons d'eau-de-vie. Seulement, lorsque, dans la salle ténébreuse de la mairie, le docteur Ricomet me surprit promenant le pinceau lumineux de ma lampe sur le crâne de l'inconnu étranglé, il dut comprendre qu'il était perdu ou sur le point de l'être. Je venais de découvrir que le pseudo-Allemand était un prêtre… Mais s'il était l'abbé Fuchs, qui était l'imposteur du presbytère et que penser de cette crise cardiaque : la maladie, précisément, dont souffrait l'abbé Fuchs – qui venait de l'emporter ? S'il s'agissait d'une maladie imaginaire, le docteur le savait, lui dont le diagnostic l'avait authentifiée. En ce cas, que cachait cette mort, sinon un nouveau crime ? Et qui pouvait l'avoir commis, sinon le docteur ?

» À la cure, j'examinai l'annulaire du pseudo-abbé Fuchs. Je distinguai un bourrelet sur la première phalange : la marque laissée dans la chair par une bague que l'on avait longtemps portée.

— Deux points me demeurent obscurs, dit l'évêque. Cette houppelande de Père Noël sur les épaules de l'abbé Fuchs… dans quel but ?

— La simplicité même ! Aussitôt après le premier crime, les voleurs découvrent qu'ils ont été volés. Ils font le calcul suivant : en enveloppant de la houppelande le cadavre maquillé de l'abbé, ils comptent, avec raison d'ailleurs, que

l'opinion publique ne manquera pas d'établir un rapport entre le mort et le vol des diamants. Si la police parvient à découvrir l'auteur du premier vol, elle l'accusera fatalement d'avoir agi avec un complice et de l'avoir assassiné, une fois le coup fait. Par ce procédé, Ricomet et son associé se déchargeaient du crime.

— Très juste. La sagacité avec laquelle vous avez démêlé cette intrigue abominable me semble au-dessus de tout éloge.

Lepicq s'inclina.

— Ce que je viens de dire, poursuivit l'évêque un peu gêné, me met plus à l'aise pour vous poser une question nette. Votre activité me paraît avoir une efficacité bien tardive. Dans la soirée et la nuit du 24 au 25 décembre, entre dix heures et demie et une heure, que faisiez-vous donc ?

— Je dormais, monseigneur !

— Plaît-il ?

— Le sacristain Blaise Kappel, ignorant la raison véritable de ma présence à Mortefont et me prenant pour un personnage dangereux, avait pris soin de « m'endormir » d'un coup d'échasse en plein front ! Il a d'ailleurs récidivé le lendemain. C'est le plus fameux manieur d'échasses que j'aie jamais rencontré !

Prosper Lepicq allait sortir de l'évêché. Un vicaire lui avait remis discrètement une enveloppe qu'il avait non moins discrètement glissée dans sa poche. Brusquement, il demanda à être introduit de nouveau auprès de l'évêque.

— Monseigneur, je viens de commettre une distraction impardonnable !

Il ouvrit sa valise et développa un long paquet. Mgr Gibel poussa un cri.

— Le Bras d'Or du roi René, que j'allais oublier de vous remettre, monseigneur ! C'est une œuvre d'art unique ! Et d'une valeur énorme, n'est-ce pas ? Près d'un million de francs, je crois ?

— Vous l'avez retrouvé ! Vous avez réussi… Ce que l'on contait était donc vrai ? balbutiait l'évêque, suffoquant d'émotion. Où était-il caché ?

— Rue de l'Âtre, à Mortefont.

— Mais comment a pu vous venir l'idée de chercher là ?…

— J'ai suivi le conseil du sacristain de la Révolution : *Interroge l'Étoile du Berger !* Dieu ! que la réponse de l'étoile m'a d'abord paru drôle ! L'étoile m'a dit : « Il y avait jadis un brave homme de sacristain qui n'était pas très ferré sur les principes de la formation du langage français ! » Que j'ai pu rire !

Le prélat considérait le marquis avec effarement.

— J'ai commencé à entrevoir la vérité un jour que je compulsais les archives des barons de La Faille. J'y ai trouvé un très vieux plan de Mortefont où les noms des rues portaient leur orthographe ancienne. Je tombai en arrêt sur une certaine rue de l'Astre. Cela m'étonna : je savais qu'il n'existait pas de rue de ce nom à Mortefont. Un peu de réflexion aidant, je compris que, par « rue de l'Astre », il fallait entendre rue de l'Âtre, qui, anciennement, s'écrivait

« Astre », notre moderne accent circonflexe remplaçant un *s*. (Astre, de l'allemand Astrih. Mortefont n'est d'ailleurs pas loin de l'Allemagne.) Depuis, une plaque portant l'inscription en orthographe moderne : rue de l'Âtre, a recouvert l'ancienne. Astre… Étoile… *Interroge l'Étoile* pouvait donc être interprété comme suit : *Cherche rue de l'Âtre*. J'eus le sentiment que je brûlais… Mais le *Berger* ? Le berger me manquait. Je ne le trouvais pas. Je ne trouvais pas même ses troupeaux. Jusqu'à ce que, rue de l'Âtre, je fusse intrigué par un vieux bâtiment à demi ruiné. J'appris qu'il faisait jadis office de parc à moutons. Cette fois, j'étais fixé. Les moutons, d'ordinaire, ne vont pas sans *berger*. Je disposais enfin des éléments qui avaient permis au vieux sacristain à l'imagination poétique de composer ce distique :

Interroge l'Étoile du Berger,
Tu trouveras le Bras d'Or caché…

» Le reste n'était plus qu'un jeu !

Si grand que fût le sang-froid de Mgr Gibel, sa présence d'esprit l'abandonna à ce moment. Ce que l'annonce de deux vols et de deux crimes, là où il n'avait vu qu'un vol et un crime, n'avait pu faire, la vision du fantastique Bras d'Or étincelant de pierreries l'obtint. Ses idées se mêlèrent, une sorte de brouillard d'une épaisseur inouïe au fond duquel le reliquaire brillait, tel un astre fabuleux, tomba devant ses yeux, et ce fut comme en rêve qu'il vit un homme aux cheveux bruns, aux prunelles jaunes, à la mine d'oiseau de nuit, s'incliner profondément devant lui, soulever sa main, baiser l'anneau épiscopal, et disparaître.

Sur la place Stanislas, Prosper Lepicq ouvrit l'enveloppe que lui avait remise un vicaire. Elle contenait un chèque de dix mille francs sur le Crédit Lyonnais. D'un pas nonchalant, l'avocat se dirigea vers la banque. Lorsqu'il y pénétra, un prêtre, qui l'attendait, l'aborda.

— Je suis envoyé par Mgr Gibel. Le chèque que l'on vous a remis de sa part comporte une légère erreur de rédaction.

— Vous me surprenez ! Le chèque est parfaitement correct.

Le prêtre sourit et secoua le front négativement

— Nullement, fit-il. On vous prie d'accepter cet autre chèque en échange.

Le second chèque était de cent mille francs.

— Ah ! bien ! dit simplement Prosper Lepicq.

Tout cela s'est passé il y a deux ans.

Le docteur Ricomet, dont Prosper Lepicq, à force d'éloquence, a réussi à sauver la tête, expie en soignant les malades de Saint-Laurent-du-Maroni la faute d'avoir cédé à la cupidité et à l'ambition. On a appris que son complice n'était autre que son frère.

Les diamants volés ont été remis sur la châsse. C'est le bijoutier Turner qui a eu la joie de les replacer lui-même entre les griffes d'or. Mais le coffre-fort de la sacristie de Mortefont, près de Cirey, en Lorraine, renferme désormais une merveille plus belle encore : le fabuleux Bras d'Or du roi René. Mgr Gibel a voulu que cette bourgade, où le reliquaire dormit cent cinquante ans dans une cave avant d'être retrouvé dans les circonstances que l'on sait, en fût la gardienne.

Pour le voir, il n'y a qu'à s'adresser au boucher Mathias Hagen, qui assiste à présent dans ses fonctions de sacristain Blaise Kappel, dont la vue a encore baissé.

On a installé dans la sacristie un nouveau coffre-fort auquel sont reliés des avertisseurs électriques. La visite du Bras d'Or coûte un franc. On peut aussi se faire montrer, rue de l'Âtre, le creux du mur où Prosper Lepicq a retrouvé le reliquaire.

Gaspard Cornusse travaille toujours à ses photographies et à ses cartes postales, dans son studio, et il continue, comme par le

passé, à faire chaque année, le 24 décembre, sa tournée de Père Noël. Mais sa mémoire est de moins en moins fidèle. Kopf et sa femme tiennent encore le Grand-Saint-Nicolas. M. Villard fait de la politique. M. Noirgoutte a attrapé une jaunisse qui ne veut pas guérir : Virecourt dit tout bas que c'est sa mauvaise humeur qui lui est rentrée dans le corps.

Au château du baron de La Faille, il se donne maintenant deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, des fêtes magnifiques. Ce sont des fêtes enfantines. Le baron a fait monter un guignol dont les artisans de Mortefont ont eux-mêmes exécuté les personnages. Beaucoup d'enfants viennent assister aux spectacles.

La jeune Mme de La Faille – que les gens de la contrée ont toutes les peines du monde à ne plus appeler, ainsi qu'ils ont eu si longtemps coutume de le faire, Cendrillon – descend au milieu des petits garçons et des petites filles, après les représentations. Lorsqu'ils sont las de jouer, ils réclament une histoire.

Alors, elle s'assied et commence :

— Il était une fois…

CINÉMA, CYANURE ET COMPAGNIE

À Pierre Boileau,
maître horloger du Mystère

Assis sur le talus, l'homme se tenait parfaitement immobile. À sa droite et à sa gauche s'élevaient les contreforts roux des Alpes mancelles, piquetées de taches vertes qui étaient des pins.

Le paysage entier était placé sous le signe de la courbe : courbes des prairies et des bois, courbes de la route sinuant paresseusement le long des courbes paresseuses de la Sarthe. De paresseuses volutes de fumée tournoyaient au creux du vallon, au-dessus de Saint-Anselme-des-Prés.

Le soir tombait. Un soir prodigieusement paisible. Deux pêcheurs, sous un petit pont, tentaient la truite et le chevesne. L'un séduisait le poisson avec une délicate "mouche de mai" en soie verte et rousse. Il était fort âgé et porteur d'un équipement invraisemblablement complet : casque de toile, veste de toile à gigantesques poches, panier d'osier, épuisette, bambou pourvu d'un croc à son extrémité : on eut dit une crosse épiscopale. Avec sa grande barbe blanche et

son panier évoquant une hotte, ce personnage faisait songer au Père Noël des pêcheurs.

Son vis-à-vis, un jeune garçon du pays, pieds nus, sans autre équipement que sa ligne, pratiquait avec détermination le “lancer léger” et raclait le fond de la rivière avec une “cuillère” tournoyante, pourvue d’un hameçon à trois branches.

Dans les prairies, des vaches, ayant près d’elles leurs veaux, étaient vautrées, soûles de vert. Les herbes, hautes et grasses, étaient parsemées d’une telle abondance de boutons d’or qu’il semblait que l’on n’eût qu’à “écumer” la prairie (comme on “écume” le pot-au-feu) pour recueillir du beurre !

Quel calme et amical dimanche !… Un branle très doux de cloches monta de Saint-Anselme. Elles étaient deux ; l’une avait un son grave, l’autre cristallin. Ces pacages, ces courbes, ces pêcheurs et ce duo de bronze suggérèrent à l’homme une pensée gracieuse. Gracieuse, mais très amère :

“Si j’arrivais d’une autre planète, se disait-il, si je descendais à l’instant de Mars ou de Vénus, et que je ne sache rien de ce qu’est la vie sur la terre, je songerais : “Quel monde adorable ! Et comme il est évident que le mal n’y a pas droit de cité, qu’aucune méchante pensée n’effleure l’esprit de ses habitants !…”

Il ricana, plongea une main dans sa poche, en tira un revolver qu’il fit sauter dans sa paume. Ses traits, soudain, exprimaient la haine, le dégoût, le désespoir. Il se mit à descendre vers Saint-Anselme-des-Prés, vers ce petit monde “si adorable”.

Parvenu sur le pont, il constata que les deux “paisibles” pêcheurs s’injuriaient :

— Un crime !… Oui ! Espèce de chenapan ! Un crime ! lançait le vieillard au godelureau nu-pieds. Vous n'avez aucun respect pour la rivière ! Pêcher la truite au lancer léger, c'est pis qu'un crime !… C'est… C'est…

— Oh ! ça va, hein !… Vous feriez mieux de regarder ce que vous faites ! Vous allez prendre votre hameçon dans votre barbe !

— Insolent !… Flibustier !…

— Fermez ça, eh, vieux jeton !…

La paix… La douceur… L'amitié… La concorde…

***

Quand l'homme au revolver se présenta à l'hôtel-restaurant du Cheval-Blanc, la jeune servante fut prise de court.

— M. Léonard est dans sa chambre ? demandait l'homme, abruptement.

— Oui, monsieur Martial, fit la petite.

Sitôt lâché ce "oui", elle le regretta, tenta de le rattraper.

— C'est-à-dire… Je crois bien que M. Léonard est sorti…

Mais, déjà, la main crispée sur son revolver, au fond de sa poche, Martial grimpait l'escalier.

Les époux Martial et M. Alain Léonard, célibataire, étaient des amis. Des amis lorsqu'ils étaient tous trois. Mais, lorsqu'ils n'étaient plus que deux – lorsque Léonard et

Mme Marguerite Martial étaient seuls – ils étaient des amoureux… Des amants, comme on dit dans les livres !…

Régulièrement, quand on voyait Léonard débarquer à Saint-Anselme, on pouvait être sûr que Mme Martial ne tarderait pas à faire son apparition. Il descendait au Cheval-Blanc ; elle logeait à l'Espérance : ça ne trompait personne, mais c'était "plus convenable". Pendant ce temps, Martial était retenu à Rouen par ses affaires de tissus. C'est la vie…

***

Mais le dernier jour des amants à Saint-Anselme ne s'était pas situé sous le signe du bonheur – loin de là. Ce n'avaient été que scènes de jalousie, querelles, reproches : "Alain, tu ne m'aimes plus… Je suis sûre que tu en aimes une autre…"

Cela aussi, c'est la vie !…

Depuis son arrivée, Mme Martial était particulièrement nerveuse. Mais, ce matin-là, cela avait dépassé tout.

Tant et si bien que Léonard, excédé, avait prononcé le mot de rupture. Marguerite avait pleuré, gémi…

— Après ce que j'ai fait pour toi… Quand tu sauras…

— Quoi ? Qu'est-ce que tu as donc tant fait pour moi ?

Elle était maladroite. Elle le sentait. Et plus elle se le répétait, plus sa maladresse s'aggravait.

Cris, larmes, explosions de désespoir, menaces :

— Si tu me quittes, je te tuerai… Et puis je me tuerai…

Toutes ces bêtises !…

Excédé, Léonard avait filé !

Au Cheval-Blanc, il avait annoncé sa décision de quitter Saint-Anselme par le premier train, celui du soir.

— D'ici là, si Mme Martial vient me demander, vous lui direz que je suis parti, à pied.

Et il s'était enfermé dans sa chambre, jeté sur son lit. Ne plus rien entendre. Avoir la paix… la paix…

Mme Martial était venue, plusieurs fois. On lui avait dit :

— Il est parti.

En proie à une sorte de panique, elle était rentrée à l'Espérance.

***

Or, voilà le mari qui surgit à l'improviste. Est-ce que, par hasard, il aurait flairé anguille sous roche ?

La petite servante leva ses yeux : à l'étage, on n'entendait rien.

Rassurée, elle revint à son seau et à son balai brosse et se remit à laver le carrelage rouge et blanc, tout en rêvant à ses amours – les amours qu'elle espérait bien avoir un jour, car elle n'en avait pas encore eu – (enfin pas des vraies : les garçons l'avaient embrassée dans le cou, parfois, le soir, en rentrant du bal ; c'est arrivé aux plus sages et ça ne tire pas à conséquence !). Mais l'amour viendrait. Un bel amour… Elle alla vider dans le caniveau l'eau boueuse de son seau, qu'elle remplit d'eau pure. Oui, un bel amour lui viendrait, qui durerait autant que la vie ! Un amour où il n'y aurait pas de disputes, pas de tromperies, un amour net comme un louis d'or.

***

À l'étage, dans la chambre tendue de papier fané imitant la toile de Jouy, Martial braquait son revolver sur Alain Léonard :

— Deux années que tu me trompes !… Deux années que tu me voles, tous les jours, ce qui était toute ma vie…

Sa voix était très lasse, un peu tremblante :

— Tu te disais mon ami et, pendant deux ans, tu m'as bafoué jusque sous mon toit ! Moi, je ne pensais qu'à trimer, qu'à gagner de l'argent pour elle… Pour faire tous ses caprices…

L'autre esquissa un geste de protestation, murmura :

— Écoute…

— Ne bouge pas, ou je t'abats ! dit vivement Martial.

La main qui tenait le revolver dessina dans l'air une arabesque molle.

— Oh ! il y a longtemps que je me doutais ! Mais je ne voulais pas admettre. Je me bouchais les yeux. Malgré les lettres anonymes, les preuves, tout…

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Je suis venu pour te tuer ! Et je la tuerai, elle, ensuite ! Et après, je me logerai une balle dans la tête.

À ce moment, la propriétaire du Cheval-Blanc arriva en courant dans le couloir, frappa à coups précipités.

— Monsieur Léonard ! cria-t-elle. Vite ! Mme Martial… Il est arrivé un malheur…

Elle pensait trouver seul Léonard. La vue de Martial la terrifia. D'un geste embarrassé et bête, il rentra son revolver dans sa poche.

On venait de découvrir Mme Martial, inanimée, sur le plancher de sa chambre, à l'hôtel de l'Espérance.

Pour aller du Cheval-Blanc à l'Espérance, il n'y avait que la route à traverser.

Pourtant, lorsque les deux hommes y parvinrent, Mme Martial était déjà morte.

***

Deux semaines s'étaient écoulées.

Aussi paisible était le paysage. Les mêmes vaches, puissantes et gavées, ruminaient près de leurs veaux dans les prairies opulentes.

Les mêmes volutes de fumée se déroulaient paresseusement au-dessus des boucles paresseuses de la Sarthe et des lacets nonchalants de la route.

Deux cloches tintaient, les mêmes.

Et, sous le même petit pont, se tenait le même très vieil homme barbu, avec son air de Père Noël des pêcheurs, dans son accoutrement et son équipement si invraisemblablement complets.

Près de lui se tenait un autre pêcheur, d'âge moyen, un novice. Le vieillard guidait ses gestes, lui livrait de suaves secrets, lui faisait, à sa façon, un *Discours de la Méthode* :

— Vous lancez comme si vous aviez de l'animosité contre la truite ! Le poignet plus souple, cher monsieur et

ami !… Dame truite est une personne sensible, susceptible… “De la douceur, de la douceur, de la douceur !” comme a dit le bon Verlaine… Vous devez poser votre mouche à la surface de l’eau aussi délicatement qu’une bulle !…

L’homme que l’on enseignait de la sorte était un metteur en scène de cinéma. Dans ce cadre sédatif, il se remettait des crises de nerfs que lui avait procurées le “tournage” de son dernier film, d’ailleurs réussi, et qui, projeté actuellement en exclusivité aux Champs-Élysées, lui valait un succès de presse des plus réconfortants. On parlait déjà de “génie”. Tous les metteurs en scène qui ont eu une ou deux réussites se croient volontiers du génie. En peinture, en littérature, on est moins pressé. (Il est vrai que l’on a eu tant de devanciers qui en avaient, eux, du génie ! Du *vrai*.)

Un peu en retrait, deux hommes observaient le vieux pêcheur et son élève. L’un était le producteur du film auquel il vient d’être fait allusion. Ce financier ami des arts avait fait un saut à Saint-Anselme, entre deux contrats de vedettes et deux cocktails publicitaires, pour voir si son poulain, le metteur en scène, aurait bientôt suffisamment récupéré de forces pour attaquer une autre bande – avec du génie, si faire se pouvait – (mais du génie qui ne coûtât pas les yeux de la tête, toutefois…).

Le troisième personnage – eh bien ! mon Dieu, ce n’était que l’auteur du scénario du film à succès. Il était là dans le dessein bien excusable de tenter de s’insinuer dans la nouvelle combinaison qui s’ébauchait et, somme toute, on aurait eu mauvaise grâce à lui en adresser le reproche, puisque,

bien qu'il n'eût, lui, aucun génie, n'étant rien de plus qu'un homme de lettres, son travail, néanmoins, lors de la précédente affaire, avait plutôt donné satisfaction.

Par courtoisie pour ces deux profanes, le "Père Noël" interrompit la leçon de pêche. On s'assit sur l'herbe, on alluma des pipes. Et le scénariste lâcha, naturellement, une allusion au dramatique fait divers de l'hôtel de l'Espérance.

Le rapport du médecin légiste avait conclu au décès par suite de crise cardiaque.

— Crise cardiaque… moi je veux bien ! fit le Père Noël, d'un ton si ambigu que le metteur en scène demanda :

— Vous croyez à un crime ?

— Crime, c'est vite dit, riposta le Père Noël, lissant sa barbe de sucre.

— Suicide ? questionna le producteur.

— Suicide, c'est vite dit ! répéta le Père Noël.

Et sa main, lissant sa barbe de neige, se fit plus malicieuse encore.

— Accident ? hasarda le scénariste.

— Accident, c'est vite dit !…

Le Père Noël cessa de caresser l'ornement vénérable de son menton.

— Messieurs, j'ai exercé pendant quarante années les fonctions de juge d'instruction à Moulins, puis à Bordeaux. C'est vous dire que j'ai étudié la mort violente sous nombre d'aspects. Eh bien ! j'ai fait, discrètement, ma petite enquête sur le décès de la dame Marguerite Martial. Et la vérité, messieurs…

Sa main fit le geste de lancer quelque chose vers la rivière, un hameçon mieux caché encore, et plus subtil que celui que dissimulent les mouches de mai artificielles, car dame Vérité, comme il eût dit, est plus susceptible et plus méfiante encore que dame Truite.

— … La vérité, messieurs, je crois l'avoir découverte, et être seul à la connaître ! Je n'y ai pas eu grand mérite : le hasard, ou plus exactement, le fait que je suis grand-père, m'a mis fortuitement en possession du secret.

Il prit un temps et acheva avec une simplicité calculée :

— Meurtre ? Suicide ? Accident ? demandiez-vous… Eh bien ! messieurs, selon moi, la mort de la dame Martial fut, à la fois, le résultat d'un meurtre prémédité, d'un suicide et d'un accident.

Ayant savouré leur ébahissement, il brossa le bref tableau suivant, pour situer le drame avec précision :

— À Saint-Anselme-des-Prés, dans la chambre de l'hôtel de l'Espérance, Marguerite Martial, une femme encore jeune et fort belle, est trouvée morte, un dimanche, à sept heures du soir. Son cadavre, revêtu de ses vêtements de ville, est étendu sur le parquet, à mi-chemin entre la porte et une table placée près d'une fenêtre, au deuxième étage de l'hôtel. Sur cette table, une enveloppe affranchie portant, de la main de Marguerite Martial, le nom et l'adresse, à Rouen, de son

amant, M. Alain Léonard. Dans l'enveloppe, une lettre de la main de Marguerite. Ce message, consécutif à une rupture du fait de l'amant, est tout chargé de passion, de désespoir, d'allusions à un tendre passé, de supplications, de menaces :

Ne me laisse pas ! Je ne puis vivre sans toi. Souviens-toi : nous avons été si heureux… Si tu ne me reviens pas, je te tuerai et je me tuerai !

"Ainsi que vous le savez, le médecin légiste a conclu au décès par suite d'une crise cardiaque. Je pense, moi, que Mme Martial a succombé à un empoisonnement dû à un toxique foudroyant – vraisemblablement l'acide cyanhydrique.

Ils le regardaient, effarés.

— Bien entendu, poursuivit-il, la mort due à ce toxique étant pratiquement instantanée, il a fallu, de toute nécessité, qu'il soit absorbé *après que la lettre fut écrite*, sinon elle n'eût jamais été achevée. Mme Martial, ensuite, s'éloigne de la table, marche vers la porte. La malheureuse n'a même pas la force d'atteindre cette porte : elle tombe, et meurt après une agonie infiniment brève.

"Accident ?… Les recherches n'ont permis de retrouver dans la chambre, ni aux abords de celle-ci, aucune trace de toxique ni aucun récipient ayant servi de véhicule au dit toxique. Suicide ?… Invraisemblable pour la même raison, à laquelle s'en ajoute une autre : la lettre faisait, certes, allusion à un suicide, mais un suicide différé jusqu'à ce que tout espoir de reconquérir l'infidèle dût être abandonné… Crime, alors ?… Deux personnes avaient pu avoir intérêt à commettre ce meurtre : l'amant, dans un souci de sécurité ; le mari, par vengeance (il a d'ailleurs avoué qu'il était venu

pour tuer). Mais ni l'un ni l'autre n'ont pu administrer le poison. Au moment où se déroulait le drame, les deux hommes se tenaient, au premier étage du Cheval-Blanc, dans la chambre de Léonard. Martial immobilisait ce dernier sous la menace d'un revolver.

— Pourtant, il faut bien…

— Eh oui ! il a pourtant bien fallu…

Le vieillard laissa ses auditeurs méditer sur ce casse-tête, puis :

— Accident impossible… Suicide impossible… Crime impossible… J'en étais là de mes réflexions. Quelques jours après, comme je bavardais avec le médecin légiste, j'eus la curiosité de relire la missive écrite par Mme Martial. L'enveloppe y était épinglée. Le texte de la lettre ne me suggéra aucune idée nouvelle. En revanche, l'enveloppe me tira l'œil. Non pas l'enveloppe, à vrai dire, mais le timbre qui l'affranchissait. C'était un timbre de très grand format, d'un modèle mis récemment en circulation par l'administration des P.T.T. et représentant le pont Mirabeau, à Paris. Je me dis que ce timbre manquait dans l'album de mon petit-fils, qui a le goût de ce genre de collection, comme tant de gamins, et décidai que je lui en offrirais quelques-uns. Je me rendis immédiatement au bureau de poste. Et ce fut là que me vint *L'Idée*… Par qui ce timbre avait-il été collé sur l'enveloppe ? Par Marguerite Martial évidemment… Il avait donc fallu qu'elle en passât sur sa langue la partie gommée… Le fameux véhicule du toxique, pourquoi ne serait-ce pas ce timbre, précisément ? Ce timbre de grand format, préalablement enduit de couches successives d'acide cyanhydrique, littéralement imbibé d'acide cyanhydrique ?

Ils le considérèrent, trop suffoqués par cette folle théorie pour pouvoir articuler un mot. Il se mit à rire :

— Oui, évidemment !… La mort guettant sous le pont Mirabeau ! Sous le pont Mirabeau où “coule la Seine”, comme a dit le poète ! Mon idée vous paraît absurde ! Mais savez-vous quelle quantité d’acide cyanhydrique il faut, pour tuer un être humain ? Un dixième de gramme seulement ! Et souvent, il suffit de beaucoup moins ! Surtout dans le cas d’une personne cardiaque, comme l’était Mme Martial.

— Mais comment ce timbre empoisonné serait-il parvenu en la possession de la victime ? articula péniblement le metteur en scène.

— Par la mercière de Saint-Anselme-des-Prés !… Une enquête discrète m’a conduit chez cette modeste commerçante. Elle s’est rappelé avoir, à l’occasion de l’achat d’une paire de socquettes, et faute de monnaie métallique, remis en guise d’appoint à Marguerite Martial le timbre du pont Mirabeau. Est-ce à dire que c’était elle qui avait étalé la couche de poison ?… Assurément non ! Dès lors, d’où la mercière tenait-elle le timbre ?… Elle s’en souvient parfaitement : elle le tenait du mari de Marguerite, M. Martial lui-même !

— Par exemple !…

— Martial, en effet, avait écrit à la mercière, qu’il connaissait fort bien, pour lui demander “en confidence” si son bon ami M. Léonard se trouvait en ce moment à Saint-Anselme, car il voulait lui envoyer un cadeau, “une surprise !”. C’était la raison, disait-il, pour laquelle il préférait ne pas téléphoner à l’hôtel du Cheval-Blanc. (En fait, il voulait s’assurer de son infortune avant d’entreprendre le voyage de

Saint-Anselme.) Il priait donc la mercière de garder le secret sur cette demande de renseignement. Pour les frais de réponse, il avait scrupuleusement joint à sa lettre un timbre de quinze francs, le timbre du pont Mirabeau. Il l'avait fixé à sa lettre au moyen de cette bordure de papier collant dont sont entourées les feuilles de timbres.

— De sorte que si la mercière avait utilisé le timbre…

— Elle se serait empoisonnée ! Mais en femme économe, elle jugea que cinq mots sur une carte postale suffiraient pour la réponse banale qui lui était demandée. Des cartes postales, elle en possédait tout un stock. Et cinq mots s'affranchissant à huit francs seulement. Huit ôté de quinze : bénéfice, sept francs ! Cette épargne de sept francs a sauvé la vie à la mercière !

— Ainsi, lâcha étourdiment le scénariste, c'était Martial qui avait mis l'acide cyanhydrique ?

— Dans le but d'empoisonner la mercière ? fit ironiquement le vieux pêcheur.

Le scénariste comprit sa sottise et se mordit la langue.

Il y eut un silence, que troubla le saut d'un poisson hors de l'eau.

— C'est Marguerite Martial elle-même qui avait empoisonné le timbre ! acheva le juge en retraite. Elle l'avait fait pour se débarrasser de son mari. Toute à sa passion, elle ne pouvait plus supporter l'existence au côté de cet homme qui se dressait comme un perpétuel obstacle entre elle et son amant. Elle empoisonna le timbre avant de quitter Rouen pour Saint-Anselme et le plaça, parmi deux ou trois autres, dans un plumier, sur le bureau de son mari. Maniaque, il

s'était toujours refusé de prendre un secrétaire et rédigeait lui-même son courrier : elle était donc assurée que nul autre que lui n'utiliserait le timbre. Autre avantage : le fait d'être à Saint-Anselme lorsque surviendrait le décès devait assurer à Marguerite Martial un alibi parfait !… Voilà pourquoi elle était si nerveuse dans l'attente de l'événement. Voilà pourquoi, à Léonard qui menaçait de rompre, elle disait : "Après ce que j'ai fait pour toi… Quand tu sauras !…"

"Comment eût-elle pu prévoir que la destinée, ou la Providence, par le plus singulier des cheminements, retournerait contre elle comme une sorte de boomerang, l'arme singulière qu'elle avait choisie ?… Vous le voyez, sa mort fut bien, à la fois, comme je vous le disais, le résultat d'un crime prémédité (contre l'époux), d'un suicide (involontaire), et d'un accident. Telles sont, en tout cas, les conclusions auxquelles je suis arrivé ! J'ai la conviction que l'autopsie révélerait la présence du toxique.

Il eut un geste vague.

— Mais bah !… Je n'ai pas l'intention d'informer la police de ma découverte. À quoi bon ?… Avec la mort de la meurtrière, la justice des hommes s'efface devant la justice de Dieu !

Ils n'osaient faire de commentaires ; ils se jetaient des regards furtifs.

— Sans être mystique, reprit le vieux juge, n'est-on pas fondé à croire en une puissance supérieure qui nous marque, par cette aventure aux étranges retours, sa répulsion de la violence et son désir de voir les hommes vivre dans une atmosphère de paix, de concorde, de fraternité ?…

Brusquement, il blêmit.

— Encore ce vaurien ? glapit-il.

Sa barbe s'était mise à trembloter et son œil injecté de sang lançait des éclairs meurtriers vers un adolescent pieds nus, porteur d'une canne à pêche, qui venait d'apparaître sur l'autre rive de la Sarthe.

— Ce petit misérable pêche la truite au lancer léger ! grogna-t-il. Il n'y aura rien à faire pour nous dès qu'il aura commencé à racler le fond de l'eau avec son immonde "cuillère" !

Il se précipita belliqueusement sur le pont.

— Attends un peu, vociférait-il. Je vais te faire déguerpir, espèce de vandale ! Misérable ! Assassin ! Sacrilège !

— Dites donc, faisait cependant le scénariste, goguenard, j'ai l'impression que ça ne lui réussit pas, la retraite, à ce bon vieux juge ! L'oisiveté lui tape sur le citron ! Empoisonner quelqu'un avec de l'acide cyanhydrique étalé sur un timbre-poste – ça ne vous paraît pas délirant ?

— Je ne sais pas, dit le metteur en scène, c'est peut-être possible ; il faudrait demander à un toxicologue. En tout cas, ce timbre-poste qui finit par revenir dans la main de celui qui l'a envoyé, avouez que c'est astucieux comme idée de scénario !

— C'est surtout astucieux comme mise en scène ! fit le scénariste, vexé. Votre avis, cher producteur ?

— Heu !… dit le producteur, je n'ai pas d'avis, n'ayant jamais manipulé d'acide cyanhydrique. Mais je me demande si, à partir de cette affaire de timbre-poste (réelle ou imaginaire), il n'y aurait pas moyen de construire une histoire, pour un film de sketches policiers que j'ai envie de réaliser

depuis longtemps ? Je verrais très bien Maria Casarès dans le rôle de Marguerite Martial.

— Excellent ! jeta le scénariste. Avec Jean Marais dans le rôle de l'amant et Bernard Blier dans le rôle du mari trompé, c'est tout cuit ! On pourrait tourner les extérieurs ici : le coin est charmant.

— Voyons, mon vieux, fit le metteur en scène avec dédain, il n'y a aucune ambiance ; ça n'a pas de gueule ! On va situer ça à Chamonix.

— Bonne idée ! approuva le producteur, un film de neige, ça m'intéresse. Avec une avalanche, ce serait parfait.

Quarante-huit heures plus tard, le premier jet du scénario était écrit. L'histoire comportait quelques changements : l'héroïne était devenue italienne et le mari allemand. (Pour raisons de coproduction.) Une partie importante de l'action se déroulait à Venise. (Pour profiter des vues d'actualités que l'on pourrait prendre du Festival.) L'amant était devenu un aviateur risque-tout ; le mari un chirurgien à l'âme noble, et la femme, une grande bourgeoise, était sauvée *in extremis*.

Ce n'était d'ailleurs pas à cause d'un timbre-poste empoisonné qu'elle manquait de peu de mourir. Car il ne subsistait, dans le scénario, ni lettre, ni timbre-poste, ni poison ! La femme était victime d'un accident d'automobile.

Ainsi, la question de savoir si la faible quantité d'acide cyanhydrique que l'on peut étaler au dos d'un timbre, même de très grand format, est susceptible de provoquer la mort d'un être humain, ne fut point résolue.

Aussi bien, le scénariste, ayant paru au metteur en scène légèrement fatigué, fut remplacé par un confrère qui établit

rondement une version fort différente : la femme devenait une chanteuse acoquinée à des gangsters ; le mari – et bien, mon dieu, il n'y en avait plus de mari (le second scénariste – qui n'avait à la bouche que ce mot – tel un cri de guerre – : "Nous, les jeunes !" – avait décrété qu'un mari cela faisait follement vieux jeu !). Et, quant à *l'amant*, ils étaient maintenant trois ou quatre ! Ils passaient leur temps à s'entretuer sous les regards ravis de la spectaculaire donzelle.

De toutes manières, rien ne devait subsister non plus de cette version numéro deux car, sur ces entrefaites, se présenta la possibilité d'une coproduction franco-américaine, ce qui, on le conçoit, changeait tout.

On projetait de tourner ce film en couleurs et selon le système dit "Cinémascope" ou "Cinérama" – enfin, un quelconque procédé de la famille des Hypergonars. Peut-être même s'offrirait-on les *Three D*… (les trois dimensions). Autrement dit : le relief.

La conception nouvelle était que cette bande hautement internationale, où ne joueraient que des moins de quinze ans, devrait avoir pour but d'exalter l'idée de Paix dans le Monde.

Le soin d'établir un projet de "script" répondant à ce noble propos fut provisoirement confié à trois scénaristes chevronnés de Hollywood : un Viennois, un Italien naturalisé américain et un Mexicain. Et il fut provisoirement décidé que la réalisation serait confiée à un metteur en scène apatride, un huileux enfant des Karpates, qui se faisait appeler Vova et passait, dans le monde des ciné-clubs, pour avoir "du génie".

LA DAME DES MUSÉES

À la mémoire de G.-K. Chesterton
pieusement

Dans l'imagination de Prosper Lepicq se balançait la silhouette d'un pendu chétif, oscillant – on est tenté d'écrire : bourgeoisement ! – sous le crochet de la suspension de cette banale salle à manger !

Cela se passait au quatrième étage d'un immeuble vieillot, rue Jean-Jacques-Rousseau, à Paris.

— Et dire que ce pauvre bougre…, grommela l'inspecteur Camard, avec un geste vague vers la cheminée.

Puis, il se rapprocha de la fenêtre, que cinglait rageusement la pluie.

L'avocat-détective demeurait immobile, juste sous le crochet de suspension. Son front large, ses prunelles jaunes, curieusement fixes, sa bouche petite et remuante faisaient songer à un oiseau de nuit, à l'aise dans la pénombre.

— Il s'appelait ?… demanda-t-il.

— Moulinet. Moulinet Jules, tout bêtement !

***

La découverte du cadavre avait été faite la veille (le dimanche 26 juin), à sept heures du matin, par une dame Baudry, une veuve agréable, voisine du défunt. Chaque matin, elle lui apportait le journal, lui préparait le café au lait, faisait un peu de ménage. Au dire de la concierge, elle caressait l'espoir d'un mariage, car Moulinet, lui aussi, était veuf, depuis un peu plus d'une année.

— Oh ! très bien ! fit Lepicq. Aussi, je m'étonnais : "Quelle idée de se suicider quand on a la chance de…"

— Quelle chance ?

Lepicq désigna une photographie sur une muraille ; l'inspecteur eut un rire épais, puis reprit son exposé :

— En entrant ici, hier matin, Mme Baudry a dû allumer l'électricité, tant il faisait sombre. Il pleuvait à seaux, si vous vous rappelez… C'est alors qu'elle a vu le corps. Un siège était renversé sur le parquet. Le défunt avait encore son costume de ville, ses chaussettes, son faux col, sa cravate, et le lit n'était pas défait. Moulinet ne s'était pas couché.

— Le décès remontait à quelle heure ?

— Aux environs de minuit, selon le médecin légiste.

— Des traces de lutte ?

— Aucune.

Le cadavre ne montrait d'autres ecchymoses que celles qu'avait laissées la corde autour de la gorge. Dans l'appartement, le désordre que l'on peut s'attendre à trouver

chez un homme qui vit seul. Point d'autres empreintes digitales que celles de Moulinet et de Mme Baudry. D'après cette dernière, rien n'avait été volé.

Un détail curieux cependant : un tas de cendres dans la cheminée. Moulinet avait brûlé des papiers. Autre détail curieux : sa main droite, que l'on avait eu grand-peine à ouvrir, était crispée sur un billet de cinq cents francs.

— Les histoires de pendu, disait l'inspecteur, c'est souvent la bouteille à encre… En cas de crime, la mise en scène est facile… Et quand la corde est d'un modèle aussi courant que celle dont notre homme s'est servi, il est bien difficile de retrouver le marchand !… N'empêche, acheva-t-il glorieusement, que je l'ai retrouvé ! Un quincaillier de la rue Croix-des-Petits-Champs. Il a vendu de ce genre de corde à Moulinet, samedi, au début de l'après-midi.

La pluie, que le vent plaquait contre les vitres… Cet intérieur si gris, si triste… Trois pièces sur cour. Un ameublement pis que pauvre, affligeant : "du moderne bon marché", fabriqué en grande série… Le papier de tapisserie, également, était "moderne"… Et pas un livre, pas un tableau !… Simplement, à une muraille, cette photographie qui avait fait dire à l'avocat : "Quelle idée de se suicider quand on a la chance de…"

La chance !… La chance d'un Jules Moulinet !…

Dans l'imagination de Lepicq, toujours, se balançait un pendu chétif, vêtu d'un costume de confection de nuance neutre, lustré aux manches et aux genoux. Moulinet devait porter des chemises douteuses, des cravates d'un noir luisant. Il semblait qu'une odeur fade et déprimante émanât du

mobilier, du papier mural, de chaque objet : une odeur de veuf !…

La voix joviale du gros Camard :

— Néanmoins, comme il faut tout envisager, nous nous sommes demandé si Mme Baudry… Mais elle a produit un alibi : elle avait passé la nuit au chevet d'une parente souffrante.

"Par ailleurs, on ne connaissait aucun ennemi à Moulinet. La chose nous a été affirmée par sa concierge, ses voisins, ses collègues et ses chefs. (Il travaillait depuis sept ans à la Banque de France au guichet des titres.)

"Donc : suicide. Mais la raison de ce suicide ? Moulinet était d'un naturel doux, discret, presque timide. Il n'avait plus de famille, pas de liaison. Pas de vices (cela se serait su ; cela finit toujours par se savoir !). Il avait peu de besoins, aucune ambition, une santé satisfaisante.

"Alors ?… Neurasthénie ? Lassitude de vivre seul ?

"Ce qui nous intriguait le plus c'était ce billet de cinq cents francs que l'on a trouvé entre ses doigts.

Ce même billet que tenait Lepicq à présent. L'avocat éprouvait une émotion qu'il ne parvenait ni à expliquer ni à maîtriser. Il avait envie de crier à Camard : "Mais, taisez-vous, mon vieux ! Taisez-vous une minute ! Que je puisse un peu réfléchir !…"

Réfléchir ? Il ne savait que se répéter des bribes de phrases : "Le médecin a situé le décès aux environs de minuit. Il y avait un tas de cendres dans la cheminée… Il pleuvait à seaux." Il se représentait Moulinet brûlant des papiers. De temps à autre, le veuf avait dû s'interrompre, aller à la

fenêtre, rafraîchir son front à la vitre et méditer, face à la nuit pluvieuse. Puis il se remettait à brûler des paperasses.

— Ces paperasses, devinez ce que c'était ? lança Camard. Des billets de banque, mon cher ! Parfaitement !… Le rapport du laboratoire de police technique nous a appris hier, au début de l'après-midi, qu'il s'agissait de billets de cinq cents francs d'un modèle tout récent. Et il en a brûlé une fameuse quantité, l'animal !

Lepicq avait sursauté.

— Faux ?

— C'est ce que nous nous sommes dit ! Crime ou suicide, la mort s'expliquait si les billets étaient faux ! Mais pas du tout ! Une analyse chimique de fragments non brûlés nous a appris qu'il s'agissait d'authentiques billets !

Ainsi, jusqu'à minuit, Moulinet, employé à quarante mille francs par mois, avait brûlé une fortune !… Et, après cette fantaisie de nabab, il avait donné à sa morne existence une conclusion sans gaieté : une corde, un crochet de suspension, et cela, par ce minuit pluvieux, sous l'œil de…

Lepicq montra pour la seconde fois à Camard la photographie accrochée à la muraille.

— Cette jeune femme ?… Feu Mme Moulinet ?

— En personne ! Elle s'appelait Gloria.

Il rit lourdement :

— Gloria Moulinet !… C'est cocasse, non ?

Elle avait dû être fort belle, cette Gloria. D'une beauté froide, "marmoréenne", comme on dit. Mais quelle pureté,

quelle délicatesse de traits !… Quelle noblesse dans ces lèvres dessinant un arc parfait, ce nez droit, ce front haut… L'antique beauté grecque. Une allure mythologique. Une Diane, vraiment… Comment le piteux Jules Moulinet avait-il réussi à… Singulier cœur féminin !…

— Où Moulinet s'était procuré cette fortune ? poursuivait Camard, intarissable. C'était enfantin à deviner…

— Banque de France ! coupa Lepicq. Billets volés !

Banque de France, évidemment ! À la fin de la matinée de samedi, Moulinet, l'employé modèle, avait dérobé à la Banque de France quatre millions en billets de cinq cents francs ! Huit mille billets !… Des collègues avaient remarqué qu'il emportait sous l'aisselle un paquet enveloppé de papier journal, mais qui se fût douté ?…

Histoire de femme, sans doute ! Bien banale, bien navrante… Un jour – un soir ! – ce bougre de Moulinet, qui vient de passer la quarantaine, fait la rencontre d'une créature de beaucoup d'attraits, mais de petite vertu. Voilà le doux et probe Moulinet qui gagne la fièvre, perd la tête. (Un Moulinet, ce n'est guère difficile à enfiévrer !) Il vole quatre millions !

Mais ce n'était qu'un tout petit bonhomme !…

Le soir même, la fièvre tombée, Moulinet, avec épouvante, comprend sa folie, et qu'il sera découvert infailliblement, que le châtiment ne saurait tarder…

Alors, c'est la stupide flambée de billets de banque ; c'est le crochet de suspension, la corde…

Cherchez la femme… On la cherchait ; on aurait vite fait de la trouver. De toute manière, l'affaire était simple comme bonjour !

— Admirable ! fit Lepicq. Seulement… Il y a un "seulement"…

— Quel "seulement" ?

— Pourquoi Moulinet, alors qu'il pouvait voler des billets de dix mille ou même de cinq mille, ou même de mille francs, a-t-il choisi des billets de cinq cents francs ? Huit mille billets, cela fait un paquet qui manque de discrétion !

— Je suppose qu'il n'a pas eu le choix !

— Hum !… Enfin, admettons ! Mais expliquez-moi pourquoi Moulinet n'a brûlé que sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf billets ?

— Sept mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf ?

— Eh oui, puisque voici le huit millième !

L'avocat montrait le billet de cinq cents francs que l'on avait découvert entre les doigts du mort.

— Oh ! vous cherchez toujours la petite bête ! se contenta de répondre Camard, avec un haussement d'épaules.

Lepicq sourit :

— Selon vous, ce serait peu avant minuit que Moulinet aurait résolu de se pendre ?

— Eh bien ?

— En ce cas, *pourquoi a-t-il acheté dès le début de l'après-midi – c'est-à-dire aussitôt après son vol – la corde avec laquelle il ne devait se pendre que vers minuit seulement ?*

— Ça, vous savez !… fit Camard avec un geste d'indifférence. De toute façon, vous êtes forcé d'admettre le suicide ! Je vous l'avais bien dit, que cette affaire ne vous amènerait pas de client ! Allons, venez ! Je vous offre l'apéritif pour vous consoler.

L'avocat pliait et dépliait rêveusement le billet de cinq cents francs.

— Si cela ne vous ennuie pas, j'aimerais rester ici encore un moment.

— Comme il vous plaira ! Je vous attends en bas, à la "Chope".

***

Lepicq était extrêmement intrigué. Il se disait : "Ce n'est pas possible ! L'explication de Camard se tient… et pourtant elle *doit* être fausse ! Je suis sûr qu'elle est fausse ! Ce bonhomme qui commet son vol et file *aussitôt* acheter la corde pour se pendre !… Ça ne va pas ! D'ailleurs, s'il regrettait son acte, pourquoi avoir aggravé son cas en brûlant les billets au lieu de les restituer ?" La pluie redoublait, épaississant la pénombre. L'avocat-détective tourna le commutateur. Le beau et grave visage de Mme Moulinet apparut en pleine lumière. Lepicq s'assit et s'absorba dans la contemplation du billet de banque, ce huit millième billet, que Moulinet n'avait pas brûlé. N'avait pas pu se décider à brûler…

***

Camard en était à son troisième apéritif, lorsque Lepicq le rejoignit à la terrasse de la brasserie. L'avocat, qui serrait sous son pardessus un paquet plat, était ruisselant.

— C'est malin ! fit l'inspecteur. D'où venez-vous ?

— Je viens de faire une petite enquête chez quelques commerçants voisins. Et j'ai acquis la conviction que Moulinet avait décidé son suicide *avant même le moment où il a commis son vol !*

Il montra le huit millième billet de cinq cents francs.

— Avez-vous observé, mon cher Camard, que l'on ne regarde pour ainsi dire jamais les billets de banque ? Je veux dire : considérés en tant qu'œuvres d'art ! On ne les regarde que juste ce qu'il faut pour être fixé sur leur valeur d'échange. Eh bien ! un jour, Moulinet a eu l'imprudence d'examiner attentivement un billet de banque : *il en est mort !*

— Elle est excellente ! fit Camard en s'esclaffant. Vous êtes un drôle, vous !… Mais… (l'avocat se levait)… où allez-vous encore ?

— Videz votre verre ! Nous partons.

— Pour nous rendre où ?

— Chez M. Marc-Augustin Verrier.

— Qui est-ce ?

— L'homme qui dessine les billets pour le compte de la Banque de France.

***

Dans le taxi, Lepicq fournit quelques précisions à l'inspecteur. De ses rapides investigations, il résultait que Moulinet s'était pris d'une extraordinaire répugnance pour les billets de cinq cents francs du modèle récent. Chez les commerçants, lorsqu'il donnait un billet de mille francs pour régler un achat, il refusait les billets de cinq cents francs du nouveau type. Il en exigeait de l'ancien modèle, ou, à défaut, des petites coupures. Une fois même, on l'avait vu, pris d'une rage soudaine, sur le point de déchirer un des nouveaux billets, puis, se ravisant, en faire cadeau à une mendiante !

— Curieux !… fit Camard. Mais vous n'allez quand même pas prétendre que Moulinet a volé huit mille billets pour le seul plaisir de les brûler !

— Pour *le seul plaisir* de les brûler, eh oui ! affirma gravement l'avocat.

— Parce que leur laideur offusquait ses goûts esthétiques ?

— Nullement. Moulinet n'avait pas de culture artistique, le pauvre ! Pas la moindre culture artistique ! *C'est d'ailleurs pour cela qu'il est mort !*

***

À Passy, dans l'hôtel particulier du peintre et dessinateur officiel Marc-Augustin Verrier, ils ne trouvèrent qu'un valet de chambre. L'artiste avait coutume de passer ses fins de semaines (samedi et dimanche) dans son atelier, rue de Tournon. Là, dans une solitude complète, il travaillait. "C'étaient même à peu près les seuls jours où Monsieur travaillait !" Le reste du temps, Verrier recevait, ou rendait des visites : il était très mondain.

Lepicq présenta au valet une photographie de Moulinet : M. Verrier n'avait-il pas reçu récemment ce personnage ?

— Oui, monsieur. Je me rappelle très bien. Cet individu s'est présenté il y a environ deux semaines. L'entrevue a été bizarre : figurez-vous qu'il n'a rien dit !

— Rien dit ?

— Absolument rien ! Il regardait fixement M. Verrier. Il voulait lui parler, mais aucun son ne sortait. Il tremblait presque. L'émotion, sûrement… Le fait d'être en présence d'un artiste aussi célèbre ! Finalement, il s'est retiré, il s'est sauvé, plutôt ! Il était comique !

— Comique !… répéta pensivement l'avocat-détective.

***

Vingt minutes plus tard, Camard et Lepicq sonnèrent à la porte de l'atelier de la rue de Tournon. Il n'y eut pas de réponse.

— Marc-Augustin Verrier est mort, je le crains ! dit l'avocat-détective, à l'ébahissement de Camard.

Il fallut requérir les services d'un serrurier. Et l'on découvrit effectivement, le visage reposant sur une table à dessin, le dessinateur officiel de la Banque de France, la tempe gauche trouée d'une balle. Il n'avait pas dû entendre son meurtrier pénétrer dans la pièce : la mort l'avait frappé en plein travail. Le sang coulant de la tempe avait laissé une large tache sur son papier et recouvert à demi un projet pour un nouveau billet de banque.

— J'admire votre flair… mais je ne comprends pas ! avoua Camard.

— L'explication est ici ! fit Lepicq en lui tendant le huit millième billet de cinq cents francs.

L'inspecteur se pencha sur ce billet, il le rapprocha de ses yeux, puis l'en éloigna. Il étudiait tantôt, dans l'angle inférieur gauche, la mention : *Marc-Augustin Verrier Del*, puis, dans l'angle inférieur droit, la mention du graveur : *L. Barthélémy, sc* ; puis la signature du caissier principal, et celle du secrétaire général ; puis les numéros du billet, le texte de loi menaçant des travaux forcés les contrefacteurs et falsificateurs, et, enfin, les figures : à gauche, un forgeron, assis, appuyant un marteau sur une enclume ; à droite, debout, une femme grasse portant un plateau de fruits – des coings, à ce qu'il semblait. Entre ces deux figures, un cercle blanc. Au verso, deux jeunes enfants occupés d'élevage et de moissons. Entre eux, le même cercle blanc.

— Je ne comprends toujours pas !

Lepicq eut un sourire mélancolique.

— Dans le cœur d'un homme, il y a toujours une femme, fit-il. Si ce n'est pas une vivante, c'est une morte… "Cherchez la femme", disiez-vous. Vous aviez raison… Mais vous ne l'avez pas cherchée où il fallait !…

Il éleva le billet de banque dans la lumière, *et Camard, dans le cercle blanc, aperçut, en filigrane, une tête de femme, très belle, d'une beauté froide, "marmoréenne". Des lèvres dessinant un arc parfait. Un nez droit. Un front haut. L'antique beauté grecque… Une allure mythologique… Une Diane, vraiment…*

— Gloria Moulinet !

Lepicq développa le paquet plat qu'il serrait sous son aisselle : c'était la photographie de Mme Moulinet, qu'il avait prise dans l'appartement de la rue Servandoni.

— Par exemple ! bredouillait Camard. Si je m'attendais à celle-là ! Gloria Moulinet trompait son époux avec Marc-Augustin Verrier !…

Dès la minute où Moulinet, pour avoir eu la curiosité de regarder par transparence un billet de banque, avait fait cette découverte, il n'avait plus su ce qu'est la paix de l'esprit. Effondrement de ses illusions… Toute sa ferveur en une seconde détruite… La morte adorée, qu'il n'avait jamais voulu remplacer dans son cœur, n'était donc qu'une femme comme les autres !…

De là venaient son changement d'attitude, son comportement bizarre, ses excentricités : il ne peut plus souffrir la vue de ces billets de banque à l'occasion desquels sa femme a posé, la gorge nue, devant son amant ! Il refuse ces billets ! Passe une mendiante : il lui jette un de ces billets ! Puis, porté par la haine, le timide employé vient sonner à la porte de Marc-Augustin Verrier. Mais en présence de l'artiste (un homme si célèbre !) son courage l'abandonne, il demeure sans voix, il s'enfuit, honteux, éperdu…

Étrange tourment de l'esprit : lorsque Moulinet voit entre les doigts d'un homme un de ces billets de cinq cents francs, une fureur l'envahit, le rend en tous points pareil à celui qui verrait, aux mains d'un inconnu, la photographie d'une femme chérie ! Photographies : voilà le mot !… Pour Moulinet, ce ne sont plus des billets de banque, mais des photographies ! Et chacune lui rappelle cruellement son malheur… C'est alors qu'il se livre à la pire des extravagances : il vole des liasses de billets ! Pour les brûler !… Ensuite, il

n'aura plus qu'à se pendre. Mais pas avant d'avoir tué l'autre…

— Et dire, soupira Lepicq, que Moulinet se trompait ! Il n'y a jamais rien eu entre sa femme et Marc-Augustin Verrier !

— Quoi ?… Mais, que diable ! ce portrait… Vous croyez qu'une simple amitié, un sentiment platonique…

— Pas même cela !

— Alors une rencontre fortuite ?

— Gloria Moulinet et Verrier ne se sont certainement jamais rencontrés !

— Il faut cependant bien… À moins que… Attendez donc ! Une photo, que Mme Moulinet aurait perdue ?… Verrier l'aurait trouvée, et… Mais non : c'est absurde !

— Absurde, en effet ! répéta placidement l'avocat-détective. Verrier n'a eu aucunement besoin de rencontrer Mme Moulinet, ni de posséder une photographie d'elle.

— J'y suis ! coupa Camard. Un modèle ressemblant étonnamment à…

— … À Gloria Moulinet, c'est cela. Plus exactement, c'est Gloria qui ressemblait au modèle. Et il ne s'est pas agi d'un modèle vivant ! Et il ne s'est pas agi d'un seul modèle ! Mais de milliers de modèles ! Voyons, mon cher, réfléchissez !… La beauté de Gloria Moulinet, indéniable, certes, n'était nullement originale ! Classique, au contraire ! Classique au point d'en devenir impersonnelle ! "La beauté grecque… Une Diane…" Eh bien, est-ce que les manuels d'art, les musées ne sont pas remplis de semblables spéci-

mens de la beauté grecque ou romaine ? Les déesses, les Dianes, les Vénus, les Junons sont légion ! Si l'infortuné Moulinet avait un tant soit peu fréquenté les musées, il aurait reconnu sa femme un peu partout sur toile, en marbre, en plâtre !…

— Mais Marc-Augustin Verrier…

— Ce genre de beauté classique était précisément ce que devait, d'instinct, s'efforcer de reproduire Marc-Augustin Verrier, artiste sans talent ni tempérament, artiste "officiel", académique, tout juste bon à copier les maîtres anciens ! Le plus drôle – ou le plus triste – conclut comiquement Lepicq, est de penser que le Musée du Louvre ne se trouve qu'à quelques centaines de mètres du domicile de Jules Moulinet… et Moulinet n'y est jamais entré !

LE RUBAN ET LA CENDRE

À la mémoire du père de Sherlock Holmes
pieusement

Par la baie ouverte sur les forêts de la Courtine, un joyeux air de chasse : le bien-aller entrait dans la bibliothèque du château d'Uchères. Plus encore que les livres précieux se remarquaient, aux murailles, quantité de trophées : hures, têtes de cerfs, etc…, et une splendide collection d'armes anciennes.

— C'est la chasse de mes amis Boissonnade, grommela le maire de Châteaucourt. Ça donne à plein. Dire que je serais avec eux, sans ce maudit crime !

Car M. le maire était grand chasseur. Presque aussi grand chasseur que le pauvre baron d'Uchères… Bien qu'il eût près de soixante-dix ans, le baron ne craignait point d'attaquer le sanglier au couteau de chasse, ainsi qu'il se doit lorsque l'on a le respect de la tradition.

Et c'était au moyen de ce couteau, une arme superbe, à long manche de corne, que le baron avait été assassiné ! Oh !

bien bizarrement ! Il n'avait été ni égorgé ni poignardé : une simple égratignure à la nuque ! Mais la pointe de l'arme avait été trempée dans une solution toxique qui avait causé une mort foudroyante !

Le crime avait été découvert dans la matinée, à l'instant où une quinzaine d'invités, déjà en selle, se préparaient à partir d'un instant à l'autre, pour la chasse organisée par M. d'Uchères, et s'étonnaient du retard du baron.

On entendait, au fond du parc, un air de trompe : *La sortie du chenil* et les exclamations des piqueurs occupés à rassembler les chiens : "Kimono !… Ramollot !… Ici !… Fanfare, à ta place !"

À la fenêtre du baron, un valet de chambre avait soudain montré un visage défait par l'angoisse. Il criait :

— Un malheur ! Un malheur épouvantable !

Maintenant, dans le salon, les invités attendaient tout en suivant, aux divers appels de trompe qui s'élevaient des lointaines futaies, la chasse de Boissonnade.

Le maire grognait :

— Vous tenez absolument à ce que je reste jusqu'à l'arrivée du juge d'instruction ?

Ce grand bonhomme de maire, un hobereau rogue et bourré d'orgueil, car il possédait quatre cents hectares de terres et de bois, avait tout de suite déplu à l'inspecteur Bertrand, arrivé de Guéret au début de l'après-midi.

— Votre présence est indispensable ! dit ce dernier. Noblesse oblige, monsieur le maire ! Vous représentez la loi, l'autorité !

— Ouais !… Enfin, puisqu'il le faut !… Que pensez-vous de ce meurtre ? Avez-vous une opinion ? Comme je vous l'ai dit, aucun des invités ne peut être suspecté. La domesticité non plus. Alors ?…

Le meurtre avait été commis dans la nuit, entre deux et quatre heures, selon l'estimation du médecin. Détail curieux : le baron était entièrement vêtu, et le lit non défait. Le baron ne s'était pas couché.

— Le meurtrier est venu de l'extérieur, dit Bertrand. Le vieux baron a reçu quelqu'un, cette nuit, dans sa chambre. Il a reçu ce "quelqu'un" clandestinement. Rendez-vous avait été pris, cela est hors de doute. Je n'ai relevé aucune trace d'escalade, ni sur la muraille, ni sur la grille. J'ajoute que j'ai trouvé la clef de cette grille dans la poche de veston du baron : par conséquent, c'est le baron lui-même qui a ouvert au visiteur. Et il attendait ce visiteur ! La preuve : celui-ci n'a pas même eu besoin de sonner ; le témoignage du personnel est formel. J'en conclus que cette visite ne devait pas être agréable au baron, puisqu'il a pris soin que nul autre que lui, au château, n'en fût avisé.

— Hé, hé !… fit gauloisement le maire, on pourrait tout aussi bien soutenir le contraire ! Cette visite lui était peut-être *très* agréable ! Malgré son âge avancé, ce cher baron était encore d'un galant !…

— Crime passionnel ?… J'ai envisagé autre chose ! Le baron avait un neveu, n'est-ce pas ? Un jeune homme d'une vingtaine d'années. Orphelin…

— Un triste garçon ! Un fainéant et un faible. Pas de caractère ! Aucune défense ! À Paris, où ce garçon faisait va-

guement des études, il s'est amouraché d'une danseuse ! Une danseuse, imaginez-vous cela ?

— Je puis arriver à imaginer cela, oui ! dit Bertrand en souriant. C'est charmant, une danseuse !

— Peut-être, mais ça coûte cher ! fit l'autre, durement.

C'était une chance que le vieux baron d'Uchères ait été nommé tuteur du jeune homme ! Sans quoi, la danseuse aurait eu vite fait de transformer les propriétés en manteaux de fourrures et en colliers de perles !

— Toujours est-il, reprit Bertrand, que je viens d'apprendre que le neveu et la danseuse sont arrivés hier à l'Hôtel de France, à Châteaucourt. Ils y occupent des chambres séparées…

— Par hypocrisie !

— Peut-être par délicatesse, simplement ? Pour éviter de heurter davantage l'opinion !

— Vous êtes indulgent ! En tout cas, je vois où vous voulez en arriver. Le neveu sera venu cette nuit au château, et c'est lui qui aura fait le coup !

— Pourquoi pas la danseuse !

— Jamais le baron ne l'aurait reçue !… Une danseuse !… Jamais !

— Qui sait ?… Peut-être, au contraire, lui avait-il demandé de venir, *seule*… Pour lui offrir de l'argent afin de la détacher du neveu ? Car elle n'aime pas ce garçon, c'est évident ! Une danseuse, cela n'a pas de cœur, n'est-ce pas ?

acheva Bertrand avec une ironie qui échappa au maire, lequel répondit :

— Je suis bien de votre avis ! Mais… pourquoi cette fille aurait-elle assassiné le baron ?

— Évidemment ! dit Bertrand, conciliant. Mais supposez que le neveu se soit aperçu du départ nocturne de la danseuse ? Il la file. Il surgit à un moment édifiant de la conversation entre le baron et la jeune personne. Fou de colère, il…

— Hé, hé !… s'exclama le maire ! Je crois que vous brûlez…

Bertrand leva un doigt, comme pour demander la parole. Mais ce n'était que pour demander le silence.

— Qu'est-ce que cet air ?

— *Le terré du renard.*

La chasse des Boissonnade allait son train, sur les hauteurs de la Courtine.

On frappa à la porte, et le valet de chambre annonça :

— Monsieur l'inspecteur, le neveu de M. le baron et la… demoiselle que vous avez convoqués viennent d'arriver.

— Bien. Je vais les questionner. Faites d'abord entrer la… demoiselle.

— Je vais me promener dans le parc, lança hargneusement le maire. Je ne tiens pas à faire la connaissance de cette fille !

***

De lointains appels de cors se répondaient, mélancoliques. Dans le grand salon, les invités se demandaient si Bertrand avait l'intention de les contraindre encore à une longue attente. Bientôt, on le vit paraître. Il entraîna le maire à l'écart.

— Eh bien ! inspecteur ? Ces interrogatoires ?

— Je suis enchanté !

— Bravo ! Qui est-ce que vous coffrez ? Le jouvenceau ? La danseuse ? Ou les deux ? Les deux, hein, je parie ?

— Heu !… J'ai voulu dire que j'étais enchanté parce que… la danseuse est ravissante ! Un amour, mon cher ! Quant au jeune homme, il est charmant ! Et je dois dire que ces deux jeunes gens m'ont l'air de s'adorer positivement ! Ce sont de bien gentils assassins ! Bien gentils, vraiment !

— Oh !… fit le maire, outré.

— Ce n'est qu'une façon de parler ! En fait, ils jurent qu'ils sont innocents. Ils affirment avoir passé, chacun dans sa chambre, toute la nuit à l'hôtel…

— Mensonges !

— Je veux bien. Mais qui ment ? Le neveu ? La danseuse ? Ou tous les deux ? Laissez-moi vous montrer, mon cher ami, à quel point une affaire criminelle simple en apparence peut se révéler complexe. Dans la chambre du baron, bien qu'il y eût un cendrier sur la table, j'ai remarqué quantité de cendres de cigarettes sur le tapis… Vous les avez remarquées aussi, d'ailleurs.

— Parfaitement. Or, le baron ne fumait que la pipe ! Ce n'est donc pas lui qui…

— Assurément, non ! Mais ce n'est pas non plus la danseuse, car les bouts de cigarettes (qui n'ont pas été fumées avec un porte-cigarette) ne montraient aucune trace de rouge à lèvres !

— C'est donc le neveu qui est venu ! lança le maire. D'ailleurs, aucune femme ne jetterait sa cendre sur le tapis !

— Finement observé, monsieur le maire. La cendre nous révèle qu'évidemment c'est le neveu qui est venu. Il n'y a donc qu'à fourrer cette sale petite canaille en prison, me direz-vous. Mais attendez un instant ! Le baron a offert des chocolats à son visiteur. Pour cela, il a ouvert une boîte toute neuve. Cette boîte, préalablement, était maintenue fermée par un large ruban mordoré. Un ruban de soie mauve. J'ai trouvé ce ruban soigneusement lissé et roulé. Est-ce un homme qui aurait lissé ce ruban ? Non ! Seule, une femme…

— De la part d'une femme, c'est un geste naturel, convint le maire. Les femmes sont soigneuses, surtout s'agissant de tissu. (Subitement, il se rembrunit.) Écoutez donc, vous m'embrouillez !… C'est la danseuse qui est venue, alors ?

— Ce ruban nous affirme que c'est la danseuse, monsieur le maire. Et cela nous est confirmé par les chocolats. Car, est-ce qu'un homme offre des chocolats extra-fins à un autre homme ?

— Au diable ! Je n'y comprends plus rien ! fit le maire. À moins qu'ils ne soient venus tous les deux ? Eh, parbleu ! Ils sont venus tous deux ! C'est la danseuse qui a lissé le ruban en croquant les chocolats et c'est le neveu qui a jeté sa cendre sur le tapis !

Par la baie arriva l'écho d'un triomphant air de chasse.

— L'hallali, dit le maire. La chasse des Boissonnade s'avance. Et votre chasse aussi, inspecteur ! Hallali partout !…

— Non ! dit l'inspecteur Bertrand en se levant soudain et en appuyant ses deux mains sur les épaules du maire ! Non, il n'y aura pas d'hallali dans cette affaire de meurtre. Et je le regrette !

— Comment ça ? fit le maire, ahuri.

— Cette nuit, expliqua Bertrand, le baron d'Uchères n'a reçu personne. *Mais il a voulu faire croire qu'il avait reçu un homme et une femme !* Les chocolats, le ruban, la cendre : mise en scène imaginée par le vieux roublard ! Il a ouvert la boîte de chocolats pour faire croire à la venue d'une femme, mais c'est lui qui a mangé les chocolats : l'autopsie en fournira la preuve, j'en suis certain ! Puis – comble d'astuce – le baron a accompli ce geste bien féminin : il a lissé le ruban ! Mais oui ! Il a pensé à ça ! À ce petit détail ! Ensuite, pour faire croire à la présence d'un homme, le baron, connu pour ne fumer que la pipe, a fumé des cigarettes et en a, à dessein, jeté la cendre sur le tapis ! Ce n'est qu'ensuite qu'il a fumé sa pipe.

— C'est insensé ! Pourquoi aurait-il fait cela ?

— Pour faire accuser de sa mort le neveu et la danseuse qu'il haïssait ! *Pour que l'on croie à un crime, là où il n'y a eu qu'un suicide !*

— Un suicide !…

— Hé oui ! Le baron gérait les biens du neveu, m'avez-vous dit ? Eh bien ! que l'on examine la comptabilité… et je parie que l'on découvrira que le baron avait presque tout di-

lapidé, en chasses, réceptions et… aventures diverses : n'oublions pas qu'il était encore vert, ce cher septuagénaire ! Or, le neveu n'était pas éloigné de sa majorité : le moment était proche où il faudrait lui rendre des comptes. C'était précisément pour parler de ces comptes que le jeune homme avait fait le voyage de Paris à Châteaucourt. Il me l'a dit. Quelle catastrophe pour le baron ! Comment avouer que la propriété était grevée d'hypothèques ? Alors, qu'a-t-il fait, ce cher coquin de baron ? Il a pris son vieux couteau de chasse, ce couteau avec lequel il attaquait intrépidement le sanglier ! Mais au lieu de se l'enfoncer dans la poitrine, il s'est simplement, délicatement, égratigné la nuque ! (*La nuque*, toujours pour faire croire à un crime !) Après avoir empoisonné la pointe.

— Allons, fit le maire. C'est du roman, mon cher. Le baron d'Uchères était un homme d'une honorabilité…

— Au-dessus de tout soupçon ? acheva Bertrand en ricanant. En ce cas, expliquez-moi comment on a pu trouver dans la poche du baron la clef de la grille, et cette grille fermée à clef ? Si le neveu, ou la danseuse, ou tous deux ensemble, reçus par le baron, l'avaient assassiné, il aurait nécessairement fallu qu'ils emportent la clef pour refermer la grille. Mais ensuite, comment diable auraient-ils pu rapporter cette clef dans le veston du mort ? Il n'y a pas eu escalade, et vous-même m'avez affirmé qu'il ne pouvait être question d'envisager une complicité quelconque au château. À moins, donc, d'admettre que le mort est allé courtoisement refermer la grille derrière ses meurtriers pour revenir après cela dans son fauteuil…

— Je ne vous permets pas ! dit violemment le maire. Mon ami, le baron d'Uchères…

Le baron d'Uchères, un ami de trente ans, une figure respectable, un gros électeur, un chasseur hors ligne…

Brusquement, le maire trouva un argument massue.

— L'examen des empreintes digitales sur le manche de corne du couteau de chasse démontrera que ce que vous venez de dire ne tient pas debout.

— Hélas ! non ! fit Bertrand. On ne relèvera aucune empreinte. Ce n'est pas pour rien que le vieux chasseur a choisi cette arme. *Il savait que la corne est une des rares matières qui ne retiennent aucune empreinte digitale*. Suprême ruse pour maquiller ce suicide en crime ! Malheureusement pour lui, il a commis un oubli, et de taille ! La clef !…

Très loin dans la vallée, mouraient des appels de trompe.

La chasse des Boissonnade était terminée.

LA POLICE DE DIEU

À Thomas Narcejac

Freeman regarda ironiquement le poteau indicateur. Cet imbécile de poteau qui le prenait pour un imbécile, lui, Freeman ! Bon apôtre, va !… Ça se dresse dans l'herbe, aux carrefours, avec un air d'immense bonne foi. Quoi de plus inoffensif et de plus serviable, en apparence, qu'un poteau indicateur ? Ça annonce : "De ce côté-ci, mon brave homme, on va à Lapradelle. C'est à sept kilomètres. Par-là, la route mène à Champoreux : cinq kilomètres. Maintenant, moi, ce que je vous en dis… Je n'insiste ni pour Champoreux ni pour Lapradelle ! Je ne cherche pas à influencer le monde ! Je renseigne, un point c'est tout. Vous êtes libre. À vous de choisir !"

Choisir ?… Pas si bête !… Freeman avait renoncé à choisir. Plus d'initiative. Ne pas forcer le destin. Se laisser guider. Les poteaux indicateurs, il les considérait comme autant de pièges, autant de Judas en uniforme bleu : des espèces d'employés de la police. D'ailleurs, dans "poteau indicateur", il y a *indicateur* : ce qui est tout dire !… Une fois dans sa vie, Freeman avait voulu choisir. Il avait voté "pour". La plus

monstrueuse sottise de son existence ! Il n'était pas près d'oublier la veuve Charbonneau, ni le petit bois en pente, derrière l'étang des Écrevisses, à Chaville !

Depuis ce jour-là : fini ! Il avait adopté "la politique de la courte paille". Il laissait le destin le conduire. Le destin, le hasard, la chance, Dieu…

Gauche ?… Droite ?… Il examinait les deux routes, également solitaires, également ravinées, sinuant toutes deux entre les vignes. "Si j'avais un sou !…" Mais il n'avait pas seulement un sou pour faire à pile ou face. Il cueillit une pâquerette, en arracha les pétales. Il murmurait : "Gauche… Droite… Gauche… Droite…" avec l'impression d'accomplir un acte de cruauté, de martyriser une bestiole vivante, d'arracher les ailes à un papillon !

"Gauche !" décréta le dernier pétale. La route de gauche menait à Lapradelle. Le sort avait décidé. Il s'éloigna sans hâte.

Il se parlait à lui-même : il faut bien tromper la solitude ! "Alors, monsieur Freeman ? On est en vacances ?… Que diriez-vous de casser une croûte, monsieur Freeman…" Il était très content de ce nom, bien que ce ne fût pas son nom véritable.

Freeman : en anglais : *homme libre*… Un homme libre de ne pas prendre de décision. Libéré même de sa propre volonté. Libre comme un fétu à la dérive sur une rivière, libre comme une feuille morte dans le vent…

La semelle de corde de ses espadrilles s'effilochait aux cailloux du chemin. Serré à la taille par une ficelle de chanvre rêche et poilue, son pantalon était troué à l'endroit des genoux. Largement ouverte, une chemise sans âge ni

couleur. Jeté en paquet sur l'épaule, un vêtement informe : le veston.

Freeman, haut et maigre, allait tête nue. Sous le soleil, son front luisait, frangé d'une ligne de perles brillantes. Un front très haut, impressionnant. Des yeux profonds, à l'éclat dur. Un nez busqué. Des lèvres charnues, à la courbe aristocratiquement infléchie, mais tirées, aux commissures, par un pli amer. En somme : une face de lutteur, jusqu'à la bouche. Là-dessous, un menton fuyant, une mâchoire imprécise. Menton et mâchoire contaient l'histoire de l'homme. Le signe de la défaite était clairement inscrit là. Trente-cinq ans. Une origine distinguée, de grandes possibilités ; mais ce menton, cette mâchoire de vaincu…

Freeman avait connu jadis des jours de somptuosité. Parents veillant à satisfaire son moindre caprice ; amis empressés, comme autant de courtisans, autour de lui qui "sûrement, ferait quelque chose de beau, de grand, un jour…" Il avait vécu, semblable à une idole de qui ses adorateurs réclament un miracle et qui, énervée d'encens, se révélerait en définitive impuissante.

Puis était venu l'écroulement. Décès du père, compromis dans une faillite frauduleuse. Inexpérience de la mère, livrée aux entreprises de louches hommes d'affaires. Décès de la mère. Le coffre-fort à peu près vide. Bientôt : luxueux appartement, qu'il faut quitter. Tableaux, bijoux, mobilier, qu'il faut céder en échange de sommes dérisoires. Puis les dettes, vite criardes. Les portes amies qui se ferment une à une, et voilà : c'en est fait, la dernière s'est fermée. Visages de bois. Descente, implacablement régulière. Hôtels. Hôtels à tapis, d'abord. Puis : hôtels sans tapis. Murailles couvertes de papiers tachés. Draps suspects. Punaises… Puis les habits : le

dernier complet correct, la dernière paire de chaussures qui vous lâchent. C'est la rue, le froid, la faim. Les sommeils furtifs sur un banc, sous un porche…

Là se plaçait le désastreux épisode de la veuve Charbonneau.

Après cela, que faire ?…

Le hasard, sur l'aile du vent, avait promptement apporté la réponse à Freeman sous les apparences d'un fragment de journal donnant un reportage auprès de personnalités notoires, ou se croyant telles, du monde de l'écran. La passionnante question posée était : "Où passerez-vous vos vacances cette année ?…" "Parbleu ! s'était dit Freeman, l'avertissement est clair ; je dois quitter Paris." Freeman avait vu, là encore, un conseil : déguiser sa personnalité en adoptant un nom d'emprunt. Le hasard l'avait aussitôt choisi pour lui : "Freeman" fut le premier qui lui tomba sous les yeux dans un annuaire téléphonique ouvert au hasard. Jusque-là, parfait !… Mais où aller ? Par le système commode d'un Bottin des départements ouvert également au petit bonheur, le destin avait répondu "Marseille". Marseille : parfait ! Sur les cartes géographiques, le Midi est "en bas", le Nord "en haut" : on "monte" à Roubaix, on "descend" à Marseille. Or, descendre, se laisser glisser, est plus commode ! Et puis, à Marseille, il y a les bateaux… Et le soleil… Crever de faim dans la lumière, dans la chaleur, est moins dur.

***

Après deux kilomètres, au débouché d'un boqueteau, nouveau croisement. Gauche ? Droite ?… *Choisir ?… Pas si*

bête !… Freeman leva les yeux : un nuage en forme de cheval glissait vers la gauche. “Va pour la gauche !”

Un mois, déjà, que Freeman avait pris la route, gagnant son pain grâce aux coups de main qu’il donnait, ici et là, dans les fermes.

Mâcon se trouvait à présent à une cinquantaine de kilomètres derrière lui. Depuis Paris, il avait arpenté plus de cent lieues.

Un compagnon le suivait, qu’il ne pouvait être question de distancer : le fantôme de la veuve Charbonneau. Au crépuscule, il montait des haies, des vignobles, des herbages ; il descendait des feuillages, des nuages. La nuit, il se pelotonnait près de Freeman dans les meules de paille. Jusqu’à l’aube, il lui parlait à l’oreille. Et ce qu’il disait était si horrible que Freeman avait envie de crier… Alors, pour le faire taire, Freeman parlait plus haut que le fantôme : “Inutile d’insister, madame veuve Charbonneau ! Votre vengeance, vous ne l’aurez pas ! Je ne suis pas de ceux qui laissent des traces, des empreintes ! *Pas si bête !*…”

***

Une double rangée de maisons, bordant la route : C’est Saint-Léonard.

Une chaleur exténuante fauchait les énergies. Toutes les maisons étaient fermées. Dans les chambres aux persiennes tirées, ceux qui ne s’abandonnaient pas à la sieste s’efforçaient de lutter contre la torpeur ambiante en buvant des boissons glacées.

Seule était ouverte, à l'extrémité de ce long bourg, une auberge, à l'enseigne du Cygne-de-la-Croix, jeu de mots figuré, sous forme de rébus, par une image naïve.

Freeman, ayant dépassé l'entrée, recula d'un pas pour permettre à son regard de plonger à nouveau dans la salle. Une fraîcheur régnait dans cette pièce déserte. Sur une table, il y avait un verre empli de vin rouge. Freeman, comme fasciné, considérait ce verre de vin. Sa pomme d'Adam montait et descendait douloureusement. La soif était dans sa gorge, telle une boule d'épines.

Il franchit vivement le seuil, saisit le verre, l'éleva jusqu'à ses lèvres, mais ne but pas. Il se prit à sourire dans le vague.

Des guêpes, des mouches rôdaient, pompant des traces de sirops. On en voyait s'envoler, tournoyer d'un vol ivre, s'abattre, assommées d'alcool, de sucre, de soleil. Des lueurs dorées coulaient du ciel, semblant enduire toutes choses d'un miel idéal, d'une glu luxueuse. Quelle paix !… Freeman partageait l'engourdissement général.

Une porte ouverte dévoilait à demi une salle contiguë, l'amorce d'une longue table, réservée sans doute aux joueurs de belote, et un de ces billards nommés, *ad libitum*, russes ou japonais. L'air vibrait, semblant soutenir une musique éparse : comme si les pierres eussent chanté. Un grillon sortit des cendres de la cheminée, traversa allègrement la salle, disparut sous un bahut, sur lequel étaient rangés des assiettes fleuries et des verres à côtes. Aux murs, rêvassaient les portraits de quelques chefs d'État : Carnot, Loubet, M. Fallières, entre un arrêté préfectoral réglementant les débits de boissons et spiritueux et un calendrier des postes où

l'on voyait de belles jeunes femmes rire en se poursuivant gracieusement dans les champs de coquelicots.

Tranquillement, Freeman approcha un tabouret, et, avec un sentiment de satisfaction totale, allongea sous la table ses jambes héronnières. Entre ses doigts, il faisait lentement tourner le verre de vin. Il ne songeait plus à boire. Il contemplait ce liquide rouge comme le sang et frais comme la neige.

Il oubliait qu'il était sur la route de Marseille, sans un sou vaillant, assis par fraude dans une auberge paysanne. Il se revoyait à Paris, aux Champs-Élysées, dans un bar chic. Ce n'était plus un verre à côtes empli d'un vin grossier qu'il tenait, mais un gobelet de fin cristal, et la liqueur : un cocktail.

Son passé oisif et élégant remontait dans sa mémoire. Il revoyait Jack le barman, si réjouissant, avec son "poireau" sur la joue gauche. Il revoyait le petit Rodolphe et le grand Paul, ses inséparables. Il retrouvait l'odeur de la poudre de riz d'Éveline, cette folle petite… La poudre de riz d'Éveline… Parfum Chypre… Teinte Rachel… "Jack, passez-moi une Lucky, please !"

C'était le temps de l'opulence !…

Mais voici que, lentement, à la surface du liquide rouge, il vit se former un paysage trop connu de lui : le solitaire étang des Écrevisses, à Chaville. Par-delà l'étang, les bois qui s'étendent jusqu'à Versailles. Caché derrière un tronc, un homme : Freeman. (Enfin, il n'avait pas encore décidé de s'appeler Freeman !…) Puis, s'avançant entre les arbres, une femme : la veuve Charbonneau, la vieille prêteuse sur gages. Lorsqu'elle passe à portée, le bras droit de Freeman s'élève, brandissant d'une main gantée un gourdin. La vieille

s'effondre, sans un cri. Les prunelles grandes ouvertes donnent une expression à la fois atroce et sarcastique au visage où s'étalent, coulant du crâne fendu, des filets rouges.

Rapide, Freeman fouille le sac de la femme, puis sous sa jupe, une poche secrète cousue au jupon.

Dérision ! Son butin se monte à cent trente-cinq francs !… Méfiante, l'usurière ne portait jamais d'argent sur elle…

Du moins, Freeman n'avait engagé chez elle aucun objet qui pût conduire les policiers jusqu'à lui. *Pas si bête !*… Pas si bête que Raskolnikov !… Le meurtre n'avait eu aucun témoin. Et Freeman n'avait laissé aucune empreinte.

Brusquement, il eut un haut-le-corps.

Ce verre… Ce verre de vin rouge… Épais et sombre, le liquide rappelait de façon écœurante le sang qui avait coulé sur le visage de la vieille.

Freeman reposa le verre, s'écarta de la table avec dégoût, gagna vivement le seuil, la route, s'éloigna.

Il s'éloigna, d'une allure régulière, sans hâte ni lenteur, sans but comme sans espoir, offrant avec indifférence son front luisant aux coups de trique du soleil.

À peu de distance, il croisa un gamin qui gardait des canards. L'enfant, soulevant son béret, le salua poliment.

À une centaine de mètres de là, nouveau carrefour. Un poteau indicateur – un de plus ! – proposait insidieusement, à gauche, les Essards, six kilomètres cinq cents ; à droite, Montignac, trois kilomètres. Freeman haussa les épaules. *Non, il ne choisirait pas ! Pas si bête !*… Puisque rien de fâ-

cheux, jusqu'à présent, ne lui était advenu, il continuerait à faire confiance au hasard. Une fine libellule bleue s'envola d'entre des roseaux et fila vers la droite. La droite, c'est-à-dire Montignac. Va pour Montignac… Quel meilleur guide qu'une libellule ?

À deux kilomètres, Freeman avisa, à l'écart de la route, une bâtisse au toit pointu, sorte de pigeonnier en ruines. Il y entra. Le lieu était visiblement abandonné. Freeman mangea un quignon et des raisins qu'il avait rapinés, puis, sur des tiges de maïs séché, il s'allongea, avec la perspective de quelques heures de bon sommeil. Encore une fois, guide bienveillant, le hasard avait merveilleusement fait les choses…

***

Pas tellement bien !… Ou trop bien – comme l'on voudra.

À la nuit tombante, Freeman fut ramené rudement du pays des songes à une réalité plus effroyable que le pire cauchemar.

À ses poignets, des menottes. Debout près de lui encore étendu, deux gendarmes le regardaient de leur haut et ricanaient.

— Eh bien ! fit l'un, ça n'a pas traîné.

Ils avaient été aiguillés par le gamin gardeur de canards.

Freeman les suivit docilement, presque goguenard. Il était bien tranquille ! Comment s'y prendrait-on pour le convaincre de l'assassinat de la veuve Charbonneau ? Puisqu'il

n'y avait pas eu de témoins ? Puisqu'il n'avait pas laissé d'empreintes ? *Pas si bête !…*

***

C'étaient pourtant ses empreintes qui devaient le perdre !

Car ce ne fut pas du meurtre de la veuve Charbonneau que la justice lui demanda compte.

De même que certains animaux, dit-on, lorsqu'ils sont en péril, font le sacrifice de celui de leurs membres, ou de leurs appendices par lequel ils sont retenus captifs, ainsi Freeman, dans le danger, avait cru sage de retrancher de lui-même sa volonté, de remettre aveuglément aux bons offices du hasard le soin de sa sécurité. Ce hasard, pas à pas, l'avait guidé jusqu'à la paisible auberge du Cygne-de-la-Croix. Et comment Freeman eût-il pu soupçonner que, sur le parquet de la pièce contiguë à la grande salle, près du billard japonais, un cadavre gisait : celui de l'aubergiste, crapuleusement égorgé, d'une oreille à l'autre, au moyen d'un instrument tranchant qui ne fut pas retrouvé ? C'est de ce crime, dont il était innocent, qu'il eut à répondre !

Les experts n'eurent aucune peine à démontrer qu'il avait laissé sur le verre de vin rouge de merveilleuses empreintes digitales, parfaitement susceptibles de le conduire à la guillotine…

Ainsi, fuyant la police des hommes, consultant, pour ce qu'il croyait être son salut, le vent, une fumée, les pâquerettes, la course d'un nuage, l'orientation d'une girouette, le vol d'un oiseau ou d'un insecte, le sens du courant d'un ruisselet, comme autant d'oracles ménagés à son intention le long des routes, c'était à la police de Dieu que l'astucieux

Freeman s'était livré, à la police de Dieu qui, lui non plus, n'est *pas si bête !*…

LE DIEU DANS LE PLACARD

À Georges Simenon

La bouteille était vide. La petite Raymonde joua quelques instants avec son verre, avant de demander :

— P'pa ! Boire, s'te plaît !…

Edmond Carré allongea le bras, saisit sur le buffet de bois blanc une bouteille.

Tous leurs repas, les Carré les prenaient dans la cuisine, sur la toile cirée. Pourquoi manger dans la salle à manger ? C'est si commode, la cuisine ! On a tout sous la main. Pour régler le gaz, remuer son fricot, Jeanne Carré n'avait même pas besoin de se lever : allonger le bras. Grosse économie de peine ! De plus, on évitait de tacher la table de la salle à manger. Une table en vraie ronce de noyer. (Une folie d'Edmond : il l'avait achetée à tempérament, pour le dernier anniversaire de leur mariage. On n'avait pas encore fini de la payer…)

— P'pa ! Du pain, s'te plaît !…

Un poêle poussé au rouge ronflait dans la salle à manger. Raymonde et la grand-mère dormaient dans cette pièce. Au matin, Jeanne Carré jetait sur le divan-lit une housse en reps violâtre, deux coussins de velours noir broché or : voilà la salle à manger-chambre à coucher convertie en salon !

De cinq minutes en cinq minutes, au passage de l'autobus, la maison vibrait, les vitres grelottaient. La rue Descartes n'est pas large…

La semelle de Carré battait le carrelage, toujours sur le même rythme : *Prends-ton fusil, Grégoi…re !* Lorsqu'il était préoccupé, c'était ainsi ! Il ne se rendait pas compte : son pied marchait tout seul ! *Prends ton fusil… Prends ton fusil…*

— Je ne sais pas, dit-il enfin, mais, cette année, je crois qu'il faudra faire son deuil du mois double !

Il était employé à la bonneterie, dans un magasin de nouveautés, près de la Bastille, et l'usage voulait que le mois de décembre fût payé double. Malheureusement, les affaires avaient été si mauvaises…

— Quand même, vous toucherez bien une gratification ?

— Penses-tu ! On fera tintin, oui !

Carré "se faisait" de trente à trente-cinq mille par mois – guelte comprise.

— Le Père Noël m'apportera pas ma bicyclette ? s'inquiéta Raymonde.

Elle avait dix ans et demi. Depuis longtemps, elle ne croyait plus au Père Noël. Mais elle faisait semblant !

— Il n'est guère riche, cette année, le Père Noël ! soupira Jeanne.

Dans la penderie de l'entrée, Joseph Cordier souriait.

Ses souliers étaient imprégnés d'eau : il avait marché plus d'une heure sous la pluie glaciale ; il s'était enrhumé. Impossible de se moucher : Carré l'eût entendu ! Il reniflait prudemment, et se promettait, dès qu'il serait dehors, un bon grog bouillant. Ensuite, une bonne chambre, dans un hôtel. Il avait hâte de sortir de ce placard, où il suffoquait. Il sentit une piqûre à la cuisse gauche : le coin métallique d'une vieille malle sur laquelle il était assis ! Il écarta un vêtement dont le contact, rêche sur sa nuque, lui était désagréable. Un complet de mauvais coton : Edmond Carré l'avait acheté, avec une réduction, au magasin où il travaillait. Le pantalon avait perdu son pli, définitivement, dès le second jour. Cordier continuait de sourire. Ses épaules étaient recouvertes de fleurs, d'oiseaux : les robes de Jeanne Carré, en cretonne imprimée.

En se penchant, Cordier pouvait apercevoir Jeanne par le trou de la serrure : la porte de la cuisine était ouverte pour laisser entrer la chaleur du poêle. Des traits fins : une gentille petite femme. Si elle avait eu du temps pour soigner son visage, ses mains, sa chevelure…

La grand-mère fut secouée par une quinte de toux.

— Maman, dit Jeanne, je te conduirai au docteur, demain.

— Mais non, protesta la vieille ; je ne veux pas, je suis solide ! Et d'abord, les médecins, je n'y crois pas !

— Sois raisonnable !

Raisonnable ? Précisément, elle se disait qu'aller consulter, et acheter des médicaments pour un rien de bronchite – quand Edmond et Jeanne se donnaient tant de peine pour… Ah non ! Elle n'irait pas !

— Et si tu t'avises de nous faire une pleurésie ?

— Ça ne serait pas le moment ! grogna Carré.

Dans sa poche, il y avait un papier : une sommation du percepteur – la troisième !

Joseph Cordier fit sauter son bouton de col : il éprouvait une impression d'asphyxie dans ce placard où flottait une odeur écœurante : naphtaline, fly-tox et le tabac gris de Carré.

Des penderies, des placards, combien y en avait-il eu dans l'existence de Cordier ? Des quantités ! Mais vastes, luxueux, trahissant leur Neuilly ou leur XVIe arrondissement. On y était à l'aise ! Il y avait des valises en peau de porc : Cordier s'asseyait dessus, il était presque aussi bien que dans un fauteuil ! Il se souvenait : des robes et des fourrures, plus douces à la joue que la peau la plus satinée ! Et des costumes en purs lainages anglais, des complets pour toutes les circonstances de la vie, pour toutes les heures de la journée ! Odeur de miel et d'opium. Des maisons où l'on ne fumait que des tabacs étrangers… Les robes embaumaient discrètement ; c'était comme si elles avaient chuchoté à l'oreille de Joseph Cordier des noms de parfumeurs célèbres.

Dans la mémoire d'un cambrioleur, il y a nécessairement beaucoup de placards, de penderies ! Ce sont les petits incidents du métier ! Toutefois, ce n'était pas dans l'intention de voler que Cordier s'était glissé chez les Carré. Voler les Carré : autant vouloir tondre un œuf !

Il grimaça. Au petit orteil du pied droit, une douleur lancinante. Il se dit qu'il irait dès le lendemain chez un pédicure. Puis il posa une main sur son cœur qui s'emballait…

Il y eut une série de claquements : Jeanne, dans la cuisine, se servait de l'allume-gaz. Une impétueuse odeur de choux envahit l'appartement.

— Edmond, fit la jeune femme, est-ce que tu crois que je pourrai tout de même me faire faire mon indéfrisable ?

Elle l'attendait depuis trois mois, son indéfrisable !

Coup de sonnette :

— Qu'est-ce que c'est encore ? Un ennui – bien entendu !

Qu'est-ce que ça aurait pu être d'autre ?

Carré, d'un pas traînant, alla ouvrir. La concierge lui tendit deux enveloppes. Une lettre de la Compagnie du Gaz et une de la Compagnie de Distribution électrique. Rappels de quittances en retard ! Mises en demeure de payer sous trois jours. Les éternelles histoires de sous !

Carré posa les deux sommations sur la table, piqua dans son assiette une bouchée, mâcha lentement. Sur le carrelage, son pied faisait *Prends ton fusil – prends ton fusil*…

Jeanne eut un sourire résigné. L'indéfrisable, – elle avait mal choisi son moment pour en parler ! Elle allongea le bras, écarta un rideau, prit sur une planchette une assiette où durcissait un triangle de camembert.

— Dis-moi, Edmond, reprit-elle timidement, les chaussures de Raymonde…

À propos de Raymonde, le père exprima son mécontentement : il avait jeté un coup d'œil sur les notes scolaires, 6 sur 20 en histoire, 6 en géographie, 4 en calcul ! Jamais Raymonde n'arriverait à passer son certificat !

Joseph Cordier entendait. Et il souriait.

Un dieu. C'est beaucoup dire ! Et pourtant ! Une espèce de dieu ! Cordier, dans le placard, se faisait l'effet d'un petit dieu ! Parce qu'il connaissait l'avenir. L'avenir des gens. Il entendait ces créatures parler de l'avenir, avec des mots humbles, exprimer leurs craintes, leur anxiété, supputer les traquenards du lendemain, s'efforcer d'organiser misérablement la résistance… Et Cordier savait qu'ils se tourmentaient pour rien ! Il n'y aurait pour Carré ni mois double, ni gratification ! Ni médecin, ni médicaments, ni pleurésie pour la grand-mère ! Ni indéfrisable pour Jeanne ! Ni bicyclette pour Raymonde, ni certificat d'études ! Quant aux sommations du percepteur, du gaz, de l'électricité, si Carré avait pu se douter du peu d'importance… Cordier allait arranger tout cela ! Un vrai petit dieu !

Un revolver gonflait la poche droite de son veston. En lui, aucune pitié ; il en avait trop enduré, là-bas ! Il avait été trop uniquement soutenu par ce désir de vengeance. Il grimaça : son cœur, qui se remettait à battre la chamade…

Jeanne, d'un ton gémissant, reparlait des chaussures de la fillette.

— Elles n'ont plus de semelles ! Elles ne peuvent plus attendre !

Carré, d'une voix lasse :

— Porte-les au cordonnier, que veux-tu que je te dise !

Encore un billet de mille qui allait filer !

— Tu sais bien que c'est sa seule paire ! Il faudrait lui en acheter une autre !

Point de réponse. Cordier imaginait Carré, l'épaule basse, esquissant un geste d'impuissance. Une idée bizarre lui vint. Tuer Carré, était-ce une si bonne façon de se venger ? N'était-ce pas tout le contraire ! Lui rendre service, en quelque sorte ?

Si, plutôt, il le laissait vivre, ce famélique en proie à l'implacable souci du pain quotidien, à la peur des agents du fisc, du gaz, de l'électricité, à la terreur des fatidiques époques du terme !

Cordier songea au grog qu'il allait prendre et à la bonne nuit à l'hôtel. Laisser vivre Carré ? Rien à faire !… Pas question ! Six années, il avait attendu sa vengeance ! Et quelles années !…

Il revécut l'affaire de la rue de Monceau. Une vilaine affaire : tentative de vol qui s'était terminée par un assassinat. Arrêté le lendemain, Cordier avait nié, farouchement. Pas de traces, pas d'empreintes : on ne pouvait le condamner. Mais la malchance avait placé Carré sur le chemin du cambrioleur, au cours de sa fuite. Aux assises, Carré avait témoigné : "C'est lui ! Je le reconnais. Je suis certain de ne pas me tromper !" Travaux forcés à perpétuité.

Au bagne, Cordier, à aucun moment, n'avait ressenti de haine pour les policiers, le procureur, le jury. Pas même pour les gardes-chiourme : tous ces gens-là faisaient leur métier… Mais Carré ? Ce Carré qui aurait pu se taire, qui n'était pas payé pour venir en aide à la justice ! Il n'aurait pas pu fermer sa gueule, non ? Comme s'il n'y avait pas assez d'indicateurs !… Ah ! ils ont une drôle de conception de leur "devoir", les "honnêtes gens" !… À chaque punition, chaque mauvais traitement, Cordier ne pensait qu'à Edmond Carré. Comme si chaque coup de rotin, chaque coup de fouet, c'eût été Carré qui les lui donnait ! Comme si Carré eût été responsable de chaque brûlure du soleil, de chaque morsure du froid !… Oh ! si jamais… si jamais…

Et, un jour, avec des compagnons, Cordier avait tenté "la belle" : l'évasion. La folle entreprise avait réussi ! Libre !… Libre, avec des poumons brûlés, un cœur qui ne tenait plus !… Le bagne l'avait usé. Libre, – mais fini !… N'importe : Fini – mais libre !…

— Au magasin, disait plaintivement Carré, on prétend que Gilbert, de la soierie, va passer chef à la bonneterie. Ce serait la fin de tout ! Gilbert ne peut pas me piffer, je n'ai jamais compris pourquoi ! Il me rendra la vie intenable…

Parmi les complets de coton et les robes à fleurs, Cordier eut un sourire atroce. Que Gilbert passât à la bonneterie, ou qu'il n'y passât pas… Il n'aurait jamais plus l'occasion de manifester son animosité envers Carré.

Cordier n'en pouvait plus dans ce placard ! Le torticolis, les crampes, ce n'eût rien été ! Mais le manque d'air… Ses paumes étaient moites, la sueur coulait sur ses tempes, son crâne était bourdonnant, et son cœur malade battait douloureusement. En finir. Tout de suite !…

Précautionneusement, il se dressa, avança un pied. À ce moment, il ressentit comme un coup dans sa poitrine ; il fut pris d'un vertige, et un voile tomba devant ses yeux.

Ce fut ainsi que Cordier, qui s'était fait, dans le placard, l'effet d'un petit dieu, pour avoir entendu s'inquiéter de l'avenir des gens dont il savait qu'il n'y aurait pour eux aucun avenir – puisqu'il allait les tuer ! – Joseph Cordier, déchirant dans sa chute une des robes à fleurs, s'effondra, terrassé par une embolie.

Au bruit, les Carré s'étaient précipités. On ouvrit le placard, le cadavre roula sur le parquet du vestibule.

— Qu'est-ce que c'est que ce type ? bredouilla Carré.

L'idée que sa femme pût avoir un amant ne l'effleura même pas.

Il examinait Cordier.

— C'est que… il a l'air d'être mort !

Il s'affola.

— Je vais avoir des ennuis ! Bon Dieu ! Pourvu qu'on n'aille pas m'accuser de… Ah ! je vais sûrement avoir encore des ennuis !…

LE SECRET DE PIERRE II

À la mémoire du père d'Arsène Lupin
pieusement

Le concierge fumait un gros cigare. Il avait un visage gras, un ventre important qui tendait un douillet gilet de laine grise à rayures rouges. Au centre de la loge, vaste comme une salle de musée, il avait l'air d'un milliardaire.

Sur le seuil, Léon Clinchard, paralysé par le respect, demeurait muet. Lentement, avec des façons de bouddha qui sait qu'il a l'éternité pour lui, le concierge leva la tête et grogna.

— Qu'est-ce que c'est ?

Clinchard avala sa salive. Il comprenait à merveille combien sa présence dans ce somptueux immeuble de l'avenue Foch était choquante.

Il portait un complet effrangé, d'une teinte indéfinissable, constellé de rapiéçages au point que le remède semblait pire que le mal ! On pensait à un patient couvert de ven-

touses, de sinapismes, et dont on se dirait : “Mais on va le faire mourir, à force de soins !”

Quant aux chaussures… Éculées, l’empeigne se soulevant, Clinchard éprouvait l’impression que c’était de leur part, un manque de savoir-vivre que de bâiller ainsi ! Il était tenté de s’excuser, non seulement auprès du prestigieux concierge, mais encore auprès du tapis qu’il se permettait de fouler, auprès des glaces qu’il avait l’audace de contraindre à refléter sa piteuse image !

— M. Jean Lamy, s’il vous plaît ! demanda-t-il humblement.

— Qu’est-ce que vous lui voulez, à M. Lamy ?

— C’est pour une communication personnelle ! dit Clinchard, un peu vexé tout de même. Il ajouta : C’est très urgent !

Le concierge hésitait.

Enfin, il daigna fournir le renseignement : “Deuxième étage, porte en face” mais ne put s’empêcher d’ajouter : “Vous aurez de la veine si on vous reçoit !…” Puis précisa : “Prenez l’escalier de service !”.

Une soubrette jolie comme un cœur et parfumée comme un jardin des *Mille et Une Nuits* ouvrit à Clinchard. À l’aspect du miséreux, elle ne put réprimer une légère grimace (qui ne parvint pas à l’enlaidir !) tandis que Clinchard, rougissant jusqu’aux oreilles, bredouillait :

— M. Lamy, s’il vous plaît ?

— C’est pourquoi ? fit l’autre, d’une voix inquiète.

— J'ai une commission à lui faire, de la part de son frère.

La soubrette sembla d'abord prodigieusement étonnée, puis ses traits s'éclairèrent.

— Vous faites erreur, dit-elle gentiment. Ici, c'est M. Jean Lamy.

— Justement ! repartit Clinchard. Jean Lamy, c'est bien le nom. Il est là ?

— Oui, mais… dit faiblement la jeune fille.

Soudainement agacé, Clinchard entra, d'autorité, dans la cuisine.

La soubrette s'éclipsa. Clinchard, à travers une porte, l'entendit parler à son patron :

— Monsieur, il vient d'arriver un individu pas rassurant. Il a l'audace de prétendre qu'il a une commission à faire à Monsieur de la part du frère de Monsieur !…

L'instant d'après, Clinchard se trouvait en présence d'un homme d'une quarantaine d'années, très jeune d'allure, de visage énergique, qui portait une luxueuse robe de chambre.

— Je suis M. Jean Lamy. Qu'est-ce que…

Clinchard, mine stupéfaite, l'interrompit.

— Par exemple ! Vous êtes revenu en taxi ?

— Revenu ? Que voulez-vous dire ?

Clinchard ouvrait des yeux ronds.

— Je… Je vous demande pardon, mais… c'est inouï ce que vous ressemblez à votre frère ! Une minute, j'ai bien cru que…

— Je n'ai pas de frère ! coupa sévèrement Jean Lamy.

— Hein ?… Vous n'avez pas de frère qui s'appelle Edmond ?

— Ni Edmond, ni Édouard, ni Émile, ni autrement ! Vous déciderez-vous à m'expliquer…

Clinchard passa une main sur son front.

— Enfin… Enfin, voyons ! Le voyageur de la gare d'Austerlitz…

— Quel voyageur ?

— Ah ! et puis, j'en ai assez ! éclata soudain Clinchard. Ce n'est pas une raison, parce que je suis un pauvre type, pour vous payer ma tête !

Par une porte entrouverte, il aperçut un appareil téléphonique.

— Ça, c'est le bouquet !… Non seulement vous n'avez pas de frère, mais encore vous avez le téléphone !

Lamy ne put se défendre de rire.

— Mon Dieu, oui ! J'ai le téléphone !

De nouveau, Clinchard passait sa main sur son front.

— Quoi ! Je ne suis pas fou ! C'était bien vous, à la gare d'Austerlitz !

Son désarroi était inexprimable.

— Quelle heure est-il ? demanda-t-il tout à coup.

— Huit heures vingt, dit Lamy.

— Plus que dix minutes… gémit Clinchard. Il faut absolument que vous appeliez Danton 19-32 avant huit heures et demie…

Lamy l'examinait de l'air mi-méfiant, mi-apitoyé, dont on observe un dément.

— Allons ! Racontez-moi ce qui vous est arrivé !

— Eh bien ! voilà… commença Clinchard. Comme vous pouvez le voir, je ne roule pas sur l'or ! Je suis sans travail depuis 6 mois. Je mange ce que je peux trouver, et je dors où je peux : l'Armée du Salut, le métro, les gares… Cette nuit, j'ai dormi à la gare d'Austerlitz. À sept heures, j'ai essayé de gagner de quoi m'offrir un bon café en ouvrant les portières des taxis. À sept heures et demie, un homme vêtu en gris, avec une mallette en peau de porc, m'a donné cent sous. Je venais juste de refermer la portière du taxi, quand j'ai vu mon bonhomme s'arrêter net à l'entrée du hall des grandes lignes avec l'air de quelqu'un qui se rappelle quelque chose. Il paraissait très ennuyé. Il est venu à moi. "Mon ami, vous allez me rendre un service !" – "Avec plaisir, monsieur !" – "Je m'appelle Edmond Lamy. Mon train part dans un quart d'heure, et je me rappelle que j'ai oublié de dire à mon frère, M. Jean Lamy, qu'il doit téléphoner à Danton 19-32, sans faute, ce matin, avant huit heures et demie. C'est très important. Mon frère n'a pas le téléphone. Je n'ai donc aucun moyen de l'atteindre moi-même à temps. Voulez-vous vous charger de la commission ? Mon frère habite avenue Foch, numéro 18 ter. Il faudrait que vous y filiez immédiatement."

”En même temps, il me glissait deux billets de cent francs.

— J’y vais tout de suite, monsieur. Vous pouvez compter sur moi.

— Curieux, tout ça ! Très curieux ! grommela Lamy.

— Le temps de m’offrir un café, poursuivit Clinchard, et j’ai sauté dans le métro. Et maintenant, monsieur, vous me dites que vous n’avez pas de frère ! Vous ne devriez pas avoir de téléphone, et vous l’avez ! Notez que ça m’étonnait, quelqu’un qui habitait avenue Foch et qui n’avait pas le téléphone ! Mais, par-dessus le marché, vous ressemblez tellement, trait pour trait, à ce M. Edmond Lamy de la gare d’Austerlitz, que, quand je vous ai vu, j’ai cru que vous étiez revenu en taxi pendant que j’arrivais en métro !

Lamy consulta sa montre : huit heures vingt-huit. Il décrocha avec décision le récepteur de l’appareil téléphonique.

— Nous allons en avoir le cœur net ! Vous avez dit : Danton 19-32 ? Ce numéro ne me rappelle rien.

Bientôt, on perçut au bout du fil une voix masculine. Elle était dure, rapide…

— Oui, ici : Danton 19-32. Qui est à l’appareil ?

Jean Lamy déclina son nom, puis pria son interlocuteur de vouloir bien en faire autant. La voix redevint rogue.

— Enfin, monsieur, du moment que vous m’appelez, vous devez bien savoir… Qui demandez-vous au juste ?

— Je m’excuse, dit Lamy. Je crains qu’il ne s’agisse d’une mystification !

Et il s'expliqua. L'autre écoutait attentivement. Quand ce fut fini :

— M. Lamy, sachez que vous parlez à l'inspecteur Pourcel, de la Police judiciaire.

Lamy et Clinchard sursautèrent.

— Un cambriolage a été commis ici cette nuit, poursuivit l'inspecteur. Je vous serais obligé de passer immédiatement, car cette histoire demande à être tirée au clair !

— Certainement, monsieur l'inspecteur. Seulement… où êtes-vous ? J'ignore à quelle adresse correspond Danton 19-32 !

— C'est juste ! Rue Monsieur-le-Prince, numéro 160. C'est une boutique de brocanteur.

— Parfait !

— Naturellement, amenez avec vous l'oiseau qui vous a fait cette bizarre commission !

— Cela va de soi !

Jean Lamy se leva.

— Je passe un costume et nous partons.

Demeuré seul, le miséreux s'absorba dans la contemplation du tapis qui recouvrait le parquet. Il était plus beau encore et plus moelleux que celui du hall de l'immeuble. Clinchard le caressa du bout des doigts, et se dit mélancoliquement qu'il aurait dormi avec plaisir sur ce tapis-là ! Oui ! Rudement bien dormi !

***

Lorsque Lamy et Clinchard pénétrèrent dans la boutique du brocanteur, une note de musique, très grave, s'éleva : un policier venait de pincer une corde de harpe.

Les hommes de la P.J. étaient quatre. Trois d'entre eux se livraient à un examen minutieux des objets garnissant le local. Il y avait de tout, dans cette boutique : machines à écrire, machines à coudre, microscopes, télescopes, mappemondes, armes à feu et armes blanches des modèles les plus divers, accessoires de bicyclette, de motocyclette, appareils photographiques, violons, cors de chasse, accordéons, montres, postes de T.S.F., matériel de peintre, livres, gravures, etc… Un pêle-mêle effarant. L'inspecteur Pourcel se tenait à la caisse. Près de lui étaient assis le brocanteur, appelé familièrement dans le quartier le père Marcellin, et le concierge de l'immeuble.

Le concierge, vers sept heures, traînait sur le trottoir, comme chaque matin, une poubelle, quand il avait remarqué de la lumière dans la boutique aux volets clos. "Alors, père Marcellin, déjà au travail ?" avait-il crié amicalement. Une vague réponse lui était parvenue ; il avait ouvert la porte. Mais, avant même qu'il ait pu se rendre compte de ce qui lui arrivait, il avait été attiré dans la boutique par un homme au visage voilé d'un foulard. Un coup de boudin de sable sur le crâne l'avait étourdi.

Lorsqu'il avait repris ses sens, les policiers arrivaient, alertés par un agent qui avait vu sortir du local, puis s'éloigner des individus visiblement très pressés de disparaître.

Aux dires du père Marcellin, rien n'avait été volé, pour autant qu'il fût possible de l'affirmer à première vue. Pourcel s'était immédiatement mis à étudier le livre d'achats du bro-

canteur. Il s'intéressait spécialement au dernier lot acquis par Marcellin trois jours plus tôt, chez les héritiers du professeur Arnaud, le réputé mathématicien, récemment décédé.

Longuement, Pourcel considéra Jean Lamy.

Ce dernier refit son récit. Puis ce fut au tour de Clinchard de narrer en détail son aventure.

Sur une grosse caisse, les doigts de Pourcel exécutèrent un roulement doux. Il frappa soudain un coup sec, qui produisit une note lugubre ; il jeta un coup d'œil sur le livre d'achats du père Marcellin, et, pour guider les recherches de ses hommes :

— Étudiez-moi un peu ce vieux moulin à café, là-bas… Et aussi cette pendulette de marbre… Dites, Marcellin, je ne me trompe pas, cette statuette de bronze vient de chez Arnaud ? Oui ? Alors, les gars, examinez-moi de près cette œuvre d'art !… Ensuite, relevant le front : Vous pouvez continuer, Clinchard ; je vous écoute.

Un son vibrant éclatait : un policier venait de buter contre une bassine de cuivre. Des tintements cristallins : un policier venait de déplacer, sans précaution, un lustre. Pour circuler parmi ce bric-à-brac, il leur fallait lever les pieds très haut, enjamber des amas d'objets.

— Voyons, Clinchard ! Vous devez pouvoir nous fixer, que diable ! Regardez bien M. Lamy. Oui ou non, était-ce lui, à Austerlitz ?

— Pardon ! voulut protester Lamy. J'affirme que…

Pourcel lui imposa silence.

— Eh bien ! dit Clinchard après s'être gratté le sommet du crâne, d'après la physionomie, la taille, je répondrais : Oui ! Le Lamy de la gare d'Austerlitz et le Lamy de la rue Foch, c'est le même ! Mais, d'après la voix : Non ! Les voix étaient différentes.

— On modifie sa voix à volonté, grommela l'inspecteur.

Lamy voulut le prendre de très haut. Sa situation, ses relations… Il n'admettait pas que l'on pût le suspecter. Il…

Sans se soucier de ses protestations, Pourcel le confronta avec le brocanteur.

— Je ne connais pas ce monsieur, déclara le père Marcellin. Je ne l'avais jamais vu avant aujourd'hui.

— Et vous, monsieur Lamy ?

— Jamais je n'avais eu l'occasion de rencontrer M. Marcellin. C'est la première fois que j'entre dans sa boutique.

Lui non plus, le concierge ne connaissait pas Lamy. Et Lamy ne connaissait pas le concierge.

— Il faut pourtant bien… grogna Pourcel. Notez, monsieur Lamy, que je ne vous soupçonne pas ! Mais je dois dire que je ne crois guère au sosie ! Plutôt, un individu grimé…

— Il aurait fallu qu'il connaisse rudement bien M. Lamy pour attraper la ressemblance à ce point-là, s'exclama Clinchard. Deux gouttes d'eau, monsieur l'inspecteur. Deux gouttes d'eau, je vous dis !

— Admettons pourtant l'individu grimé. Vraisemblablement, il fait partie de la bande de voleurs que nous recher-

chons. En tout cas, il savait qu'il y avait eu ici un cambriolage et qu'en vous amenant à téléphoner, monsieur Lamy, il s'ensuivrait fatalement que vous seriez convoqué. Dans quel but, cette manœuvre ? Vengeance ? Désir de vous causer des ennuis ?

— Je ne me connais aucun ennemi.

— Un serviteur congédié, peut-être ?

— Certainement pas.

— Autre hypothèse, poursuivit Pourcel. Je suppose que vous étiez à la gare d'Austerlitz, monsieur Lamy. Ne m'interrompez pas, je vous prie ! Je vais plus loin : je dis que vous faites partie de la bande de voleurs. J'en déduis que vous avez monté une mise en scène destinée à… à vous mettre entre nos mains, et… à nous donner la migraine !

— C'est absurde !

— Entièrement d'accord ! Troisième hypothèse : Clinchard ment !

Le miséreux tressaillit, blêmit, ouvrit la bouche, mais ne dit mot.

— Clinchard fait partie de la bande de voleurs. Il a imaginé de toutes pièces la rencontre à la gare d'Austerlitz, afin d'amener ici M. Lamy. Dans quel intérêt ?

— Je n'avais jamais vu Clinchard avant ce jour, assura Lamy.

— Et moi, jamais vu M. Lamy, certifia Clinchard. Je jure que je ne mens pas : à la gare d'Austerlitz…

— Gentil casse-tête ! coupa Pourcel.

Il médita quelques minutes. Son regard errait sur les innombrables objets amoncelés autour de lui. Le regard de Lamy, également, courait sur les machines à écrire, les instruments de musique, les bibelots. Clinchard, dans un coin, se faisait tout petit, mais personne ne lui prêtait plus attention. À un certain instant, cependant, comme l'un des policiers marchait dans sa direction, il devint cramoisi, ainsi qu'un enfant pris en faute. En fait, le policier s'approchait d'un collègue pour lui demander une cigarette.

Le regard de Pourcel ne cessait de revenir à Lamy, avec une insistance de plus en plus grande. Lamy soutenait placidement cet examen.

Brusquement, l'expression de Pourcel se modifia. Il semblait, maintenant, chercher au fond de sa mémoire… Enfin ses lèvres s'arrondirent et émirent un doux et bref sifflement.

Puis il ouvrit la porte. Mais ce fut à Clinchard qu'il s'adressa.

— Tu peux filer !

Clinchard ne se le fit pas répéter deux fois et se hâta vers le boulevard Saint-Michel. Craignant d'être suivi, il se retournait fréquemment.

Dans la boutique, les policiers avaient repris avec acharnement leurs mystérieux examens. La lumière électrique ne facilitait pas leur tâche, à cause des reflets trompeurs qu'elle tirait des objets. De surcroît, les ampoules commençaient à pâlir dans la lumière croissante du jour qui, par un vasistas, envahissait le local. Mais Pourcel préférait cette gêne à l'ennui de voir se former un attroupement de badauds devant la boutique, s'il ouvrait les volets.

Après quelques instants :

— Et moi, monsieur l'inspecteur, je puis me retirer ? demanda Lamy.

— En as-tu tellement envie ? fut la bizarre réponse de Pourcel.

Et il ajouta simplement un nom, qui eut le don de faire sursauter ses hommes. Tous se retournèrent d'un bloc vers Lamy. Quoi ! C'était là le célèbre aventurier, l'homme-protée qui se dissimulait sous mille visages, mille pseudonymes : aujourd'hui : Lamy ; hier : Combarioule ; avant-hier : Vaillant ! Et demain ?… C'était là le génial gentleman-cambrioleur dont la subtilité faisait, à la fois, l'émerveillement et le désespoir des milieux policiers !…

— Bravo, Pourcel ! fit Lamy. Excellente mémoire visuelle !

Et, adoptant à son tour le tutoiement, il ajouta :

— Si ça ne te fait rien, mon cher "inspecteur", je t'appellerai plutôt Antonio ?

— Excellente mémoire visuelle également ! fit à son tour Antonio en riant.

Puis tous deux ensemble, avec un synchronisme parfait commencèrent :

— Pas bête, ton idée de…

Antonio se figurait que Lamy, en quête d'un prétexte pour venir fourrer son nez dans ses recherches chez Marcellin, avait imaginé l'histoire originale, mais bien compliquée, de Clinchard, de la rencontre à la gare d'Austerlitz, etc…

Et Lamy, de son côté, se figurait, au contraire, que c'était Antonio qui avait envoyé Clinchard avenue Foch, avec cette histoire de rencontre à la gare d'Austerlitz, dans le but d'attirer Lamy dans la boutique de Marcellin !

Or, tous deux se trompaient ! Ni Lamy, ni Antonio n'avaient vu Clinchard avant ce jour ! Clinchard n'avait été l'instrument ni de l'un ni de l'autre !

— Qu'est-ce que c'est que ce gars-là et quel jeu est-ce qu'il joue ? grogna Antonio, inquiet.

— Je n'en sais fichtre rien ! dit Lamy. Mais, ce dont je suis sûr, c'est que nous avons intérêt, toi comme moi, à ne pas moisir ici. Alors, inutile de jouer au chat et à la souris ! Puisque je suis là, si tu as envie de me faire une proposition, Antonio, c'est le moment !… Sinon, je décampe !

Marcellin et le concierge écoutaient ce dialogue avec une surprise croissante.

— C'est-à-dire, fit Antonio…

On sentait qu'il se livrait à des calculs.

— Ah ! ne perdons pas de temps ! s'impatienta Lamy. Seuls, vous ne trouverez rien dans ce bric-à-brac ! Tu dois commencer à t'en rendre compte ! Vous n'avez pas le temps. Tandis que moi… C'est entendu, tu as des informations qui me manquent, mais, moi… (Il toucha son front de l'index.) Moi, j'ai… *ça !* Mon génie, eh oui, mon cher ! Seulement si nous ne nous accordons pas, nous risquons fort, moi avec mon génie et toi avec tes informations, de rentrer bredouilles ! Alors, tu me fais une offre ?

— Cinquante, cinquante ! lâcha Antonio avec simplicité.

— Ça va ! Dis-moi ce que vous avez appris.

— Eh bien ! voilà… Tu n'es pas sans avoir entendu parler du professeur Arnaud ?…

Nouveau geste d'impatience de Lamy.

— Sacré bavard ! Tu ne vas pas me laisser faire un cours d'histoire des mathématiques, non ? Si tout n'est pas réglé d'ici une demi-heure au plus, votre position, à toi et tes amis, va devenir intenable ici ! (À ces mots, la surprise de Marcellin devint de l'ahurissement.) Il suffit qu'un client se présente ou qu'un commerçant s'avise de flairer du louche, et prévienne la police… *La vraie*…

L'ahurissement de Marcellin devint de la terreur.

Ainsi ces hommes n'étaient pas de vrais policiers ? Mais alors… ce soi-disant Pourcel, qui s'appelait Antonio… Et ce soi-disant Jean Lamy…

— Je te le répète, nous disposons d'une demi-heure, avait repris Lamy. Trente minutes pour trouver dans ce fouillis un diamant qui vaut trois millions. Soit : cent mille francs la minute… Donc – tu permets ? – je résume (parce que, moi aussi, j'ai mes petits renseignements !) : Le mathématicien Arnaud cachait à sa famille – qu'il haïssait – ce diamant représentant une fortune. Il y a quinze jours, décès d'Arnaud. Il y a trois jours, cet excellent M. Marcellin achète aux héritiers du professeur un lot d'objets divers dans lequel, mon cher Antonio, tu as de solides raisons de penser que doit se trouver le diamant en question. L'excellent Marcellin, évidemment, ne se doute de rien !

De fait, pour s'en convaincre, il suffisait de jeter un coup d'œil au brocanteur, dont le visage exprimait un abrutissement total !

— Cette nuit, un peu avant l'aube, poursuivait Lamy, toi et tes hommes vous vous introduisez dans cette boutique. Par malheur, au petit jour, le concierge vous dérange. Vous l'assommez à moitié. Lorsqu'il reprend connaissance, vous déclarez : "Nous sommes la police !" Là-dessus, ce Clinchard, dont ni toi ni moi ne savons d'où il sort, tombe chez moi, me débite son histoire à dormir debout de rencontre à la gare d'Austerlitz. Bref, je téléphone ici… et me voilà.

Lamy s'était exprimé sur un mode extrêmement rapide. Antonio hochait le front, affirmativement.

— Et maintenant, je te passe la parole ! conclut Lamy.

— Depuis quelque temps, dit Antonio, nous avions placé comme valet de chambre un homme à nous chez Arnaud. Pendant son agonie, dans le délire, le professeur n'a pas arrêté de répéter : *Le secret de Pierre II… Le secret de Pierre II…* C'est tout ce que nous savons ! Le dictionnaire dit que Pierre II a été tsar de Russie, dans le temps. Il est né en 1716 et mort en 1730. Il a régné trois ans. Comme piste, c'est plutôt maigre ! Personnellement, j'avoue que…

— "N'avouez jamais !…" dit la sagesse des nations, coupa Lamy. Et tais-toi, veux-tu ? Laisse penser le Monsieur !

Il se prit le front à deux mains.

Antonio et ses hommes le considéraient avec un respect admiratif mêlé d'angoisse.

Le secret de Pierre II… Cent mille francs la minute…

Même avec son génie de la déduction, son étourdissante intuition, Lamy serait-il de force à résoudre l'énigme ?

Dix minutes s'écoulèrent. Silence absolu.

Dix minutes… Un million !

L'un des hommes d'Antonio, qui tenait une icône du XVIIIe siècle, eut, dans cette atmosphère tendue, un mouvement nerveux. Il fit glisser de dessus une pile d'objets une loupe qui se brisa au sol avec un bruit désagréable. Antonio, d'un geste furieux, lui intima le silence. Ce n'était pas le moment de troubler la méditation de Lamy !

Ce dernier, cependant, écartait ses paumes. Et l'on vit qu'il souriait.

— Tu… Tu as deviné ? s'émerveilla Antonio.

— Je n'ai rien *trouvé* : je me suis souvenu, tout simplement !

— Souvenu ? De quoi ?

— Tiens ! De ce qu'on m'a appris à l'école primaire ! À toi aussi, Antonio, on te l'a appris ! Seulement, tu l'as oublié ! Évidemment, les mathématiques, ça n'est pas folichon ! Mais quand même, ça peut avoir son utilité ! La preuve !…

— Qu'est-ce que les mathématiques viennent faire là-dedans ? s'ébahit Antonio.

— Et tu as eu tort également, poursuivit Lamy, d'oublier que le professeur Arnaud était un mathématicien, et non un historien !

Il éclata de rire.

— Pierre II… Tsar de Russie, né en 1716, mort en 1730… Ah ! la bonne farce ! *Le secret de Pierre II… Pourquoi pas le secret des deux Pierre ?*

Il redevint sérieux.

— Pierre II, mon bon Antonio, fut certainement un tsar, je n'aurais pas l'audace de contredire le dictionnaire sur ce point ! Mais *connais-tu la formule algébrique qui permet de calculer la surface d'un cercle ? Elle se prononce comme "Pierre II", toutefois, elle s'écrit : Pi R^2. Pi représentant le nombre 3,1416 et R^2 le carré du rayon d'un cercle. De même la longueur d'une circonférence est donnée par "deux pierres" (2 P. R !…).* Les gamins du certificat d'études savent cela ! En fait, Arnaud commettait une erreur impardonnable ! Ce n'est pas *Pi R^2*, qu'il aurait dû dire, *mais Pi D^2, car Pi D^2 permet de mesurer la surface de la sphère !* Il est vrai que, dans le délire… D'ailleurs peu nous importe ! J'espère que vous commencez à comprendre ! Le cercle… La circonférence… La sphère…

Son index décrivait des courbes dans l'air. Lentement, il s'abaissa et désigna, dans un coin, un amas d'objets de forme ronde.

— Nom d'un chien ! s'écria Antonio. Le diamant est caché dans une mappemonde !

***

Clinchard s'était assis sur un banc, dans les jardins du Luxembourg.

Après s'être assuré que personne ne l'épiait, il sortit furtivement de sa poche un objet de la grosseur d'une orange. Ce n'était qu'un taille-crayon, de fabrication allemande, en-

châssé dans une petite boule métallique, creuse et dévissable en son milieu.

Ce banal accessoire de bureau avait le mérite de joindre l'instructif à l'utile en ce sens que, sur la sphère, étaient peintes les quatre parties du globe et les océans, ce qui en faisait un globe terrestre en miniature.

Cette minuscule mappemonde, Clinchard l'avait un moment plus tôt, subtilisée dans le magasin de Marcellin, au nez et à la barbe d'Antonio, de ses hommes, et de Lamy !

Il la fit d'abord sauter dans sa paume et constata qu'elle avait un poids des plus réconfortants !

Puis il s'apprêta à l'ouvrir.

Mais, à cet instant, une vieille femme à cabas vint s'asseoir près de lui.

Clinchard lui jeta un mauvais regard.

Ensuite, pour se donner une contenance, il s'amusa à bouleverser le monde en faisant pivoter les deux hémisphères, selon la ligne de l'Équateur, de manière à amener l'Amérique du Sud sous l'Afrique du Nord, l'Afrique du Sud sous la Chine, et l'Australie au beau milieu de l'océan Atlantique.

Cette vieille n'allait-elle pas finir par s'en aller ?

Au contraire, elle le regardait faire avec intérêt !

Il prit un crayon dans sa poche, et se mit à le tailler. Cela marcha d'abord admirablement. Puis la pointe de la mine cassa.

Clinchard sourit.

Il recommença l'opération. La pointe de la mine cassa encore. De même, elle cassa à une troisième expérience.

— Pff !… fit la vieille, ces machins compliqués, ça ne vaut pas un bon couteau ! Doit y avoir quelque chose qui bouche, à l'intérieur !

— Est-ce que je vous demande si votre grand-mère fait du vélo ? grogna Clinchard avec une grimace si horrible que la vieille femme, terrifiée, déguerpit.

Clinchard se reprit à sourire.

Il était très content ! Très content que la pointe de sa mine de crayon cassât !

Cela prouvait, en effet, qu'il y avait quelque chose à l'intérieur de la mappemonde !

Il dévissa la boule.

Et le diamant était là, ainsi que Clinchard l'espérait bien !

Soigneusement enveloppé dans du papier de soie, il était là, énorme, fabuleux.

La déduction du subtil Lamy était juste ; il avait bien découvert *le secret de Pi* R^2 !

Mais Clinchard l'avait découvert avant lui !

Et il les avait tous manœuvrés, tous ! Il les avait roulés !

***

Dans la boutique du brocanteur de la rue Monsieur-le-Prince, Antonio et sa bande, ainsi que Lamy, s'acharnaient à éventrer les globes terrestres et célestes à coups de couteau.

Il y en avait de toutes tailles : certains gros comme le poing, d'autres gros comme une tête d'enfant, et d'autres énormes. Il y en avait qui étaient montés sur pied. Des mappemondes modernes voisinaient avec des mappemondes très anciennes. Les modernes étaient plus précises mais les anciennes, patinées par le temps, étaient bien plus belles.

Le couteau n'allait pas assez vite ! Les cambrioleurs, exaspérés de leurs vaines recherches, se mirent à défoncer les sphères à coups de talon, frénétiquement, sous les yeux épouvantés de Marcellin et du concierge.

Ainsi, ils faisaient songer à des cultivateurs saisis de folie et qui feraient éclater une récolte fabuleuse de melons, de citrouilles !

Ce fut dans cette occupation que, quelques minutes plus tard, un authentique commissaire de police, suivi d'une troupe d'authentiques agents, les surprit. Il venait d'être informé téléphoniquement de ce qui se passait, par un correspondant qui avait tenu à garder l'anonymat mais dont on put établir qu'il avait appelé de la cabine d'un café tout proche des jardins du Luxembourg !

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Octobre 2015

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Yvette, PatriceC, CatherineK, Cool-micro

– Dispositions :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– Qualité :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.